

Prix du numéro : 4 francs

Nos 1-2

Novembre-Décembre 1900

Cahiers Mensuels

DE

MÉCISLAS GOLBERG

Publiés par le Comité GOLBERG

SOMMAIRE : Avant-propos. — Emmanuel Signoret. — De l'esprit dialectique. —
Notes.

PARIS

RÉDACTION

76, AVENUE DES GOBELINS

ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ALBERT WOLFF

76, RUE TAITBOUT

1900

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

LISTE DES MEMBRES DU COMITÉ GOLBERG

M. Paul ADAM, Président d'Honneur.

MM. G. CRÉACH ; CIMA-BILLETTE, artiste peintre ; P. DU ROUSSEAU, sculpteur ; H. DE GROUX, artiste peintre ; S. GIRARD, artiste peintre ; P. LABISTRES ; Maurice MAGRE, homme de lettres ; A. PAULET, journaliste ; G. ПЮСН, homme de lettres ; J. QUANTIN, homme de lettres ; L. RÉMY homme de lettres ; Paul SOUCHON, homme de lettres ; A. WAÏSS ; DE MONZIE, avocat ; E. PILON, H. DEGRON, homme de lettres. F. MALLET.

NOTE. Prière d'adresser tout ce qui concerne la rédaction à **M. Golberg**, 76, avenue des Gobelins, ou à **M. Mallet**, secrétaire de rédaction, à la même adresse.

Dans les prochains cahiers seront publiées des études sur Rabelais, Montaigne, Descartes, Racine, Pascal, Renan, Lamartine, P. de Chavannes, Moreau, Böcklin, Burne-Jones, Bruno Bauer, Henri de Régnier, Paul Souchon, Jean Lorrain, Maurice Macterlink, etc. On mentionnera les livres et les revues envoyés à la Rédaction. On ne rendra compte que des événements intellectuels considérés comme faits positifs de l'esprit. Prière d'envoyer lettres, revues et livres, à **Mécislas Golberg**, 76, avenue des Gobelins. La rédaction est ouverte tous les vendredis de 5 à 7 heures du soir.

F. MALLET,

Secrétaire de rédaction.

PRIX DE L'ABONNEMENT : **24 francs** PAR AN ; **12 francs** PAR SIX MOIS ;
6 francs PAR TROIS MOIS ; **2 francs** PAR MOIS.

Les abonnements sont reçus chez M. Albert WOLFF, 76, rue Tailbout.

AVANT-PROPOS

Paris, Spiez-Moos,
Septembre 1900.

Chers amis,

Permettez-moi ces quelques mots d'explication que je sais inutiles pour vous, mais que je erois nécessaires pour les amis de demain, afin de leur éviter des jugements irréparables qui pourraient provoquer des regrets et des froissements.

Dépuis l'année où j'ai eu la gloire de votre amitié, vous connaissez ma vie.

Pendant de longs mois, ni l'amertume, ni la souffrance, ni la misère ne me furent épargnées. Des hommes attachés aux lettres, attachés comme un lest pénible, mais fatal, m'ont cru faible et capable, grâce à eux, de disparaître et de me dissoudre. Leurs cœurs tendres ont compté sur l'exemple de ceux qu'ils ont étouffés déjà. Ces gens, à l'heure actuelle occupent une place dans la vie intellectuelle et continuent leur mesquine et peu glorieuse bataille afin de donner à la pensée contemporaine la mélancolie et l'orner d'épines. Mais pour qu'ils ne eroient pas que la rancune a glissé dans mon calme, je célerai leurs noms périssables et je ne mentionnerai que leurs paroles, immortelles comme les ténèbres.

J'ai écrit autrefois le « Morituri ». Je ne le réécrirai plus grâce à vous, amis, qui m'avez donné, dans mes épreuves, de l'espérance et de la paix. J'ai chassé de mes lèvres les cris de colère, de mépris et de malédiction, grâce à votre amitié dévouée.

J'ai éloigné toute ombre pour pouvoir, toujours, vous apporter la

bonne pensée gaie et souriante, l'encouragement et l'espérance, la foi en la divine bonté, la croyance que le soleil est victorieux, chaque jour. Vous connaissez, sans moi, vous connaîtrez encore les souffrances, les faux jugements, les bas instincts, les platitudes. Cueillez-les ! Quant à moi, je me sentirais indigne de vous si je vous les apportais.

Ah ! que je voudrais vous couronner de pampres et de fleurs, vous entourer de merveilleux joueurs de luth, d'ineffables amantes afin que vous fussiez réjouis et que ceux d'autre part sussent que l'unique autel inaltérable est celui où règne l'amitié, que lui seul donne la force de vivre, que lui seul égaie le cœur, efface les rides et redresse l'esprit.

Certes, les hommes qui m'ont blessé ne m'ont rien épargné. Venu seul dans l'immense ville, je fus livré à eux et à ma solitude. On m'a couvert d'injures inimaginables, d'insinuations mesquines. Dans leur monde, ils ont forgé une légende afin d'éloigner de moi les cœurs tendres et d'effrayer les bons. A l'heure actuelle, encore, on m'accusera, à cause de mes livres et de ces cahiers, de l'amour de la renommée, du désir d'être prophète, de la passion de conquérir le monde, en jetant mon nom et ma gloire intime, à tous les scandales, à tous les vents.

Malheureux ! Déjà ceux qui connaissent la stratégie de ces fortes-resses qu'on nomme maisons d'édition me maudissent. D'autres cherchent des prétextes bas pour expliquer mes intentions et mes attitudes. D'autres — bonasses — ont peur que ces façons d'agir ne me tuent comme si le bras de l'ami n'était pas le plus sûr appui dans le sentier de l'immortalité.

Or, en acceptant votre proposition, en plaçant sous vos ailes amicales, mon âme hésitante, j'ai cru simplement éviter des marchandages, des vénalités inutiles, des attermoiements.

J'ai cru qu'il était déjà bien difficile de vivre, sincèrement, le drame de l'esprit et qu'il était encore plus difficile de l'exprimer pour que l'écrivain pût, impunément, s'adapter à la vie actuelle.

Je ne maudis pas les lieux où on trafique avec l'esprit. Je n'ai jamais frappé à ces portes et à ceux qui sont venus vers moi j'ai tâché de donner la pâture vulgaire afin qu'ils n'aient point d'amertume pour moi.

Grâce à certaines générosités, grâce à votre amitié je puis livrer au monde ces quelques pensées, sans subir le jugement des marchands.

Est-ce un mal ? Est-ce que cet acte empêchera les braves commerçants de faire leurs affaires ? Empêchera-t-il ceux qui croient leur apporter de la marchandise appropriée, de la fournir ?

Nullement ! je l'espère et pour eux et pour la pensée qui a besoin des formes intellectuelles, vendables et achetables.

L'unique portée de mon acte c'est de faire revivre les admirables figures de Mécène, de Sforza, de Louis XIV, en remplaçant leur action basée sur le pouvoir, par celle basée sur l'amitié.

Il y a encore des esprits qui voient les choses simplement et qui, courageux pour gravir la montagne de la gloire, ont peur du tortueux chemin de la renommée. Il y a des efforts précieux qui s'engouffrent dans les abîmes contemporains, il y a des pensées magnanimes et pures que les tracasseries journalières fatiguent et usent.

Ces esprits, immédiats et simples, ne peuvent vivre dans la solitude du marché et ont besoin des bras amicaux.

Et, certes, nombreux sont les hommes qui pâlissent devant leur rêve solitaire pour ne pas se jeter dans la bourrasque des appétits et des convoitises. Leurs amis, sans doute, plus timides que vous n'ont pas su encore les protéger. Cette tentative saura peut-être donner aux autres l'exemple nécessaire ! Peut-être, grâce à vous, verra-t-on de merveilleux esprits surgir, couverts par l'amitié ? Peut-être, aussi se réalisera ainsi le rêve de Renan d'une abbaye de Thelème d'hommes libres et amis ?

C'est en pensant à cela que j'ai reçu avec joie votre soucieuse amitié, que j'espère garder en travaillant sincèrement à quelques vérités.

Dans ces notes qui voudraient contribuer à former la sagesse moderne, je travaillerai à préciser certains faits, à ajouter un petit bouquet de clartés à la vérité qui s'élabore plus haute que toutes les idées partielles, politiques, sociales ou morales et qui s'appelle esprit pur ou beauté.

Aussi il n'y aura jamais dans ces pages ni négation, ni violence, car je veux y apporter des précisions et trouver dans les ombres et les turbulences contemporaines ce qu'elles ont de précis, de sage et de fécond.

En travaillant à l'aube, je penserai, au clair midi et au festin de notre civilisation qui arrivera à se définir, grâce aux efforts sincères des groupes d'énergies amicales qu'illuminera le souvenir d'Athéné.

Merci, amis ! Très ému, sentant toute la responsabilité qui pèse sur moi, je vous prie de ne pas me maudire si mon âme ne sait apporter ce que mon cœur voudrait vous donner.

MECISLAS GOLBERG.

EMMANUEL SIGNORET

J'éprouve une profonde émotion, une angoisse sacrée en traçant ces lignes. En effet, il n'est pas bien difficile de dessiner, en quelques traits, une personnalité : un peu de mesquine critique, des louanges qui tuent et des reproches bonasses suffisent pour accomplir cette triste tâche. Mais il y a des personnalités qui pénètrent l'âme, qui la nourrissent et la récréent si puissamment qu'on n'ose limiter leurs actions, comme l'on n'ose définir l'air et le soleil. Ce sont des personnalités, essentiellement créatrices. Le mystère ontologique qui a créé tant de merveilleuses et troublantes légendes entoure ces précieuses énergies. Les mots ne suffisent même plus pour les décrire ; l'admiration de ces héros semble au-dessus de toute expression et en voulant la définir on hésite d'oublier ceci, de ne pas parler de cela. Seule l'ode oserait les chanter sans crainte !

Emmanuel Signoret appartient à cette lignée. Depuis plusieurs années, sa voix amicale et si mélodieuse a permis à ma raison de comprendre, à mon âme d'aimer. Et, — telle est l'ironie de l'analyse — je ressens plus d'aisance pour parler d'un obscur grammairien du xvii^e siècle que de ce somptueux héros.

Emmanuel Signoret n'a pas eu d'adolescence, dans le sens propre du mot. Il n'a jamais tâtonné, ni balbutié ses sentiments. Comme toute énergie pure, dès le début il parle nettement, avec perfection. Ses sentiments font partie de ceux qui remuent l'espèce humaine tout entière et, dans son évolution, il ne parcourt pas les différentes époques de perfectionnement,

mais les diverses formes de la vie en ce qu'elles ont de parfait. De telle sorte, que l'histoire de son art se confond avec l'âme immortelle de l'humanité.

Au début, pénétré du dogme chrétien, ému par le culte, il chante les beautés mystiques, les sublimes beautés de la vie intérieure, de la piété¹.

Or, la piété et le mystère sont des formes spirituelles pleines de semences. Souvent, elles se dogmatisent et s'épuisent. Souvent, le cœur humain, saisi par elles, se meurt d'effroi. Parfois aussi, ses sentiments se flétrissent, sa sensualité s'égare et le mystère divin devient une exaltation des sens, déformés et inassouvis. Cependant, dans l'immortelle histoire, la mystique piété précède les sublimes amours des forces et des hommes.

Chez Signoret, le voile mystique chanté en ce qu'il a de réellement divin bientôt est écarté, et la statue humaine paraît. C'est le moment héroïque. Le poète jette son cœur en pâture à l'amour des héros. Son chant retentit pour glorifier les énergies. Dans les *Vers Dorés*, bruit et tonne la passion pour celui que le christianisme a appris à aimer. Dans des vers pindariques, pleins de sonorités le poète chante l'enthousiasme. La passion, souvent amère, sanglotante, éclate.

Parfois, la vision s'élargit. Le créateur apparaît prodigue, insouciant, semant sa noble beauté sur les routes et les sentiers. Comme un flambeau, il lève son cœur embrasé d'amour pour éclairer les chemins.

Et je te dis : L'œuvre est commune
O frère, et si nous sommes nés
Tous deux sous la mauvaise lune,
Les clairons d'aurore ont sonné
Si l'on nous méconnaît, qu'importe ?
Nos yeux rendront — pieux flambeaux —
Les hommes doux, les femmes fortes,
Les enfants mortellement beaux².

La passion du cœur humain est pourtant pleine d'écueils et

1. V. la première série de Saint-Graal.

2. Daphné, *La Forêt*.

de graves menaces. Peut-on, seulement, aimer les hommes ? Doit-on, seulement, glorifier l'universelle beauté du héros ?

Le créateur prodigue, le Prométhée volant la foudre cueillent des fleurs noires de deuil et d'amertume. La crucifixion amoindrit l'homme. Faut-il, en effet, maudire comme le fils de Thémis et crier comme Jésus : Dieu, tu m'as abandonné ? Parfaite et sacrée est la passion des hommes. Toute seule pourtant, elle porte ombrage à l'ordre des choses et isole. Signoret a su aimer l'homme et adorer Dieu. Mais il a su aussi franchir ces deux formes parfaites et en aborder une nouvelle, aussi essentielle : l'amour des choses et des tendresses !

Dans « Daphné » la vision devient plus divine. L'amour puissant naît dans le paysage, parmi les sources et les roses. Le héros ouvre son cœur à toute forme de vie ; il ne nie rien ; il frémit de joie, porté sur les ailes de l'amour qui baigne ses racines dans la terre et les eaux.

Daphné c'est la communion de la passion et du paysage, de la vie et de l'amour. Tout ce qui porte la semence, se déploie avec des beautés graves. Les torrents farouches, la folle vague, les nuages, l'humble fleur forment le paysage où l'amour se nourrit. Ah ! ce merveilleux amour éclos parmi les visions immortelles. Il a la chasteté de la lumière, l'ardeur du soleil. Il évoque la mort et la naissance, les carnages et la grande paix, la douce mélancolie et la noble gaieté. Tout le cycle de l'âme passionnée se dessine, à travers la poésie amoureuse de Signoret. Et ces vers, pleins d'ardentes visions résumeront les sentiments humains que Signoret a glorifiés.

Et puis j'ai rencontré la Forêt vagabonde
Qui, pour ressusciter le vicux dieu que je fus,
M'a tendu ses deux seins qui s'enflaient comme une onde
Et m'a mordu le cou, dans un rire confus !

*
* *

Cimes sur cimes a croulé la Forêt ample,
Sous ses flancs nus et frissonnants j'ai succombé,
Sa robe verte m'a vêtu comme d'un temple :
J'ai vu le ciel des fleurs, à son front haut, flamber !

*
* *

Mes bras sont ruisselants du sang rouge des baies,
Mes pieds nus ont foulé les fraises et les fleurs,
Je sais le chant sacré des antiques douleurs
Et la sève du monde a coulé par mes plaies¹.

Saisir ainsi la naissance même de l'âme, la chanter dans ce décor somptueux, mêler la vie humaine au destin des choses et le faire, sans tristesse et sans évocation de faux paganisme, n'est-ce pas le but sublime de la poésie moderne ? Que de poètes ont succombé de tristesse en portant leurs passions sur l'autel de la nature ! Les uns se sont meurtris ! Les autres ont renié l'amante ! D'autres encore, devant l'inflexible grandeur des devoirs, ont douté d'eux et de la beauté humaine.

Signoret a atteint les sommets sans vertige. Il n'a pas nié. L'amour est devenu plus pur et la nature en veuvage s'est couverte de fleurs gaies. Une âme nouvelle est née. Grâce à ces poèmes, on peut enfin cesser les pleurs et les inutiles regrets. Mais le poète ne demeure pas dans une forme. Il a hâte d'errer à travers toutes les existences et de faire surgir la beauté en tout ce qui vit. Après l'hymne du mystère, après l'ode, après les troublantes ardeurs de Daphné, s'ouvre le large portail sur la nature, pure de toutes les ardeurs, simplement immortelle, nature toute en lumière. C'est la *Souffrance des Eaux*, l'œuvre où le poète chante la gloire des mers et des paysages.

Sur la lyre ne sonne plus seulement la parole humaine, mais éclate une immense mélodie de l'univers, Les sources et les lumières naissent. La paix règne enfin, la grande paix, faite de la vie pleine et sans regrets. Le poète dit lui-même : « J'ai désappris pour jamais la restriction et la douleur. Ma conscience participe à la vie entière. J'ai rejeté toute méthode partielle. J'ai surpris les modes secrets d'expression de la nature même². » L'émotion, plus complète et plus proche de l'essence de la vie, a donné une nouvelle tonalité à la poésie de Signoret. Le vers a

1. *Vers Dorés*

2. Préface de la *Souffrance des Eaux*.

perdu ses rudesses passionnelles. Il est suave, serein. Il sourit. Dans les *Vers Dorés*, dans Daphné, les lourdes chaînes de l'alexandrin pesaient souvent. Il est vrai, qu'elles obligeaient le poète à la sobre discipline, à la sagesse. Mais souvent elles blessaient. On sentait, à travers les rudesses, le clapotement du sang indocile ? Le créateur prodigue donnait plus que la coupe ne pouvait contenir. Cependant sa prodigalité n'allait pas jusqu'au désordre. Le poète n'a pas brisé la coupe. Il a préféré sangloter.

Dans la *Souffrance des Eaux*, le vers s'assagit. La débordante passion, la luxuriante floraison des sentiments prennent des courbes, savantes et très douces. On entend de grands drames dans des sons simples et de puissants sanglots dits avec pudeur.

Mais j'ai senti bondir mon poulx, eomme les flots,
Mes flanes ont tressailli du tremblement des vagues.
— La mer a des douleurs immortelles et vagues
Et devant ses effrois que sont mes vains sanglots !

*
* *

J'épouse ta souffrance, ô mer inconsolable :
Les larmes de la terre ont eomposé tes eaux.....
— J'ai courbé des nefs d'or et de cèdre et d'érable
Et je pars en faisant des signes aux oiseaux !¹

Parfois les vers tremblotent comme des étoiles qui fuient légères, divines et si mélancoliques ! Et le ton, sévère au début, s'adoucit et la parole semble se fondre avec l'immensité du paysage que le poète trace devant nous.

Le feu gonfle le flanc des terres, et, sonore,
Tressaille en jets de fleurs hors du rosier brûlant.
Ne regrettes-tu pas les blancheurs de l'aurore ?
Sous les feuillages git le troupeau somnolent.
Sur le volcan cendrex une flamme s'élance,
Le pâle coudrier près des laves grandit,
L'ormeau mélancolique au zéphyr se balance,
Au loin la mer silencieuse resplendit !²

1. *Souffrance des Eaux* : Chant d'un matelot.

2. *Souffrance des Eaux* : Chant pour l'amante.

Dans le chant de Prométhée que nous voudrions entendre récité par des bouches innocentes d'enfants, le grand drame humain paraît solennel, grave et riant quand même. La beauté appelle, de nouveau, l'espérance et la foi dans la vie qui naît. Le poète annonce des cœurs puissants, la sagesse bienveillante, les passions sans trouble.

Les contradictions d'autrefois, les exagérations romantiques, les troubles mystérieux d'hier se sont évanouis. La nouvelle sagesse est née. Signoret sait la chanter et l'annoncer. Et, cette sagesse qui rit et qui pleure, qui sait aimer les cieux et la terre, qui ignore l'abnégation, la négation et toutes les humiliantes passions des pauvres surgit dans l'œuvre de Signoret, si pure et si complète !

En effet, ce créateur, qui a tellement compris, qui a su aimer les hommes et les choses, mêler la parole humaine aux harmonies invisibles, n'a perdu aucun trait humain et se dresse admirable, complet comme une statue antique, pétrie de colères, d'amours, de désespoirs et de joies. Chose merveilleuse que de savoir murmurer comme une source naissante, gronder comme la mer en courroux !

Arriver à cet état c'est atteindre le suprême degré de puissance, de cette puissance qui est déjà sûre d'elle-même, douce et pleine de tendresse, portant le feu et les roses.

Après avoir cité les vers du *Chant pour l'amante* et de *La Forêt*, je transcris encore le *Chant d'ivresse*, si léger !

Les premiers lilas
Brillent de rosée
Mais hélas ! hélas !
J'ai l'âme épuisée.

Les flambeaux sont las
La coupe est brisée.
Tu me consolais
D'un chant d'épousée.

Ta tresse est si noire
Ton cœur si puissant
Ah ! Je voudrais boire

Pâle, et m'affaissant,
A tes amours neuves
Comme on boit aux fleuves¹.

Quand l'âme humaine atteint ces délicatesses d'expression et s'exprime par des vers aussi simples et aussi mélodieux, il ne lui reste que deux voies : la première est sombre. Le créateur n'aura qu'à gémir, à chanter des pensées sans éclat. Il est obligé de revenir sur ses pas, de pleurer sans parole ou bien avec des larmes bien banales. L'autre voie est celle des grands évocateurs humains : de Sophocle et de Gœthe ! C'est la voie absolue, celle où la vie apparaît dans son tracé fatal, où l'on sait comprendre toute beauté, aimer en chacun son admirable perfection et ajouter à la joie quelques murmures mélancoliques qui approchent les hommes des dieux, plus sûrement que la souffrance et la purification.

Certes ! On peut facilement se restreindre ! Quoi de moins terrible que de chanter la joie, ou bien être élégiaque ou encore prétendre à des sentiments subtils !

L'histoire des choses immortelles n'admet pas ces meurtrières simplifications. L'homme doit parcourir la courbe entière de la destinée et atteindre sans faiblir les sommets. Solness a faibli ! Tous les héros d'Ibsen meurent sur les cimes. Zarathustra lui-même n'est qu'aux crépuscules !

Or, il est temps qu'on sache tenir le flambeau sur les sommets de l'esprit humain. Signoret a su atteindre ces hauteurs et n'a pas faibli. Après les troublants mystères des *Vers Dorés*, le voici tout haut, contemplant l'univers et chantant l'hymne glorieux de toute ordonnance, l'unique chant sacré que l'homme peut dire aux hommes : l'élégie.

Et il parlera ainsi :

Pleurons près des torrents !... Mêle mes pleurs aux tiens !
Notre amour concevra quelque jeune harmonie,
O nymphe pour jamais à ma douleur unie² !

La douleur éclate, pensive et si humaine. Elle évoque les

1. *Souffrance des Eaux* : Chant pour l'amante.

2. Le premier livre des *Elégies* 1900.

grandes tristesses devant des maux fatals qui obligent à la larme et au soupir.

Construites d'une larme, ô mes grâces parfaites !
Touchez ces cœurs nourris d'éphémères ardeurs :
Pitié pour les absents en proie aux faux prophètes !
Cœurs que j'aime, goûtez ces délicates fêtes :
Le front de la Victoire a de belles pudeurs ¹ !

La joie bruyante n'est pas digne. La tristesse diminue l'homme. Mais le buis et la rose mêlés sont de merveilleux ornements. Signoret dans ses *Élégies* aborde déjà les mystères divins, les plus sacrés. Il parle ému, glorifiant la vie et voyant des deuils aussi. La mort est fatale ! Et la faiblesse aussi est inévitable. Mais les cœurs rudes froissent les êtres destinés à disparaître. Seuls, les hommes des cimes, ceux qui ont beaucoup aimé et beaucoup souffert savent chanter la foudre et le soupir. Grâce à eux, le destin n'est plus cruel ! Et on peut mourir en toute sagesse, sans craindre les châtimens et sans rien regretter. Et qui aurait osé autrefois dire ces mots d'espérance simple ?

Les hommes avaient peur de vivre. Ils se leurraient par des violences et par de folles espérances. Ils créaient des dieux-juges ; ils s'enivraient de prières de pardon. L'âme nouvelle peut déjà concevoir la vie entièrement, sans jeter une partie du cœur en pâture aux abominations et aux visions. Oui ! La mort est une faucheuse fatale. Et la souffrance est de ce monde ! Et les douleurs sont immortelles ! Mais qu'importe cela ! Elles ajoutent de la gravité à ce mouvement de vie, et rendent la sagesse plus clairvoyante et plus amicale :

Elégie XII ou Elégie de Mai

Destins, destins, corps bruts par l'esprit achevés !
La lune est sur les monts, les astres sont levés !
Sur la rose assoupie un beau Zéphyr nu vole ;
Dans l'éclat velouté de cette lune molle
Les œufs des rossignols brillent ! Soleil pieux
Bientôt tu mûriras ces fruits mélodieux,
Le chantre aux tendres yeux brisera ses demeures,
Il dira le secret rayonnement des heures,

1. Le premier livre des *Élégies* 1900.

L'eau des vallons glacés, le saphir des bluets,
La foudre sur les lacs et les antres muets.
Les sanglots des rameaux trembleront dans sa phrase !
Et la lyre, et la lyre, et la lyre en extase
Fléchissant sous le poids de ces vaines chansons,
Regrettera l'éclat de ses antiques sons.

Par ces brillantes nuits, Muses, ô mon génie !
Marchons des sillons verts à ce blé d'harmonie !
Sur ces palais légers courbez vos fronts dorés !
J'ai dormi sous les feux de vos yeux inspirés,
J'ai bu toute la vie à votre haleine aimée :
Oh ! que la lyre entière en mon sein soit formée ! !

Le poète a chanté les mers, les dieux et les femmes. Il a vu passer la fête du monde. Il s'est nourri de toutes les formes. Et aux sommets de la vie devant les immenses troupeaux des hommes, devant la vision des siècles infinis, devant toutes ces passions que le torrent emporte et qui renaissent, il ne maudit plus et il chante :

Elégie VI ou Elégie de Lérins

(ÉLOGE DES SANGLOTS)

A la mémoire aimée de Dante Alighieri.

Sanglots ! seule musique
Où rien ne se corrompt,
Du beau monde physique
Accent soudain et prompt,
J'ose enfin vous élire
O sanglots ! sur la lyre
J'ai déserté les roches
Et leur mélèze amer,
Mon cœur à tes approches
Tremble en mon sein, ô mer !
Mer tragique, mer sainte !
Reste unie à ma plainte !
Que ta vague me jette
Aux sommets éclatants
Du Pinde ou du Taygète !
Mais garde-moi longtemps
Sous les tristes ombrages
De tes profonds rivages.

1. Le premier livre des *Elégies*.

Voici le jardin triste
Où des arbres au vent
Vacillait l'améthyste :
Là j'écoutai souvent,
Dans des marbres d'Athènes,
Se briser des fontaines !

Quoi ! Diane, une larme
Sur ta face a frémi !
Sous le luth qui les charme
L'onde et l'arbre ont gémi :
Quoi ! Calliope pleure !...
Faut-il que mon cœur meure ¹ ?

*
* *

Ainsi, après la sombre passion chrétienne, après les ivresses païennes, vient la douce et pensive sagesse qui comprend tout ce qui adoucit les rigueurs de la nature. L'homme qui a parcouru le cycle, devient un signe de la vie, un saint de l'humanité. Voici un art bien complet ! Et je crois qu'il est temps que ce règne arrive !

En effet, une littérature qui a des traditions séculaires, qui a fleuri sur les tombes antiques et qui a puisé de nouvelles notions chez les barbares a pour mission, non seulement de moduler l'âme humaine dans ses particularités, mais encore de récréer, par l'esthétique, les moments les plus essentiels de la civilisation.

Les lettres françaises ont toujours joué ce rôle. En France, au moment capital d'une époque, ont toujours surgi des personnalités qui dans la pensée pure, dans les arts et dans la vie pratique ont tracé les voies nouvelles de l'histoire.

Cette tradition donne des responsabilités à ceux qui s'engagent dans les batailles de l'esprit et oblige le critique à des exigences qu'on n'aurait peut-être pas pour de jeunes civilisations, sans portée et sans consistance.

Or, depuis le romantisme, l'art littéraire a perdu son caractère universel. Des œuvres secondaires ont paru. L'analyse de l'émotion, la spécialisation insuffisante des formes ont amoindri

1. Le premier livre des *Elégies*.

l'éclat des lettres. Et au moment où la vie humaine semble s'arrêter à un carrefour, où les formes éclatent où tombent en poussière, on pose sur la tête de Minerve une pâle couronne de fleurs fanées.

Une poésie, souvent charmante, d'une forme indécise enveloppe l'âme héroïque du monde, en gestation. Une poésie de tristesse et d'effroi, une lente mélodie d'ennuis et de perfections médiocres est devenue la forme la plus accomplie de l'eurythmie. C'est la fin fatale d'une conception partielle, d'une émotion insuffisante. La poésie actuelle est... parfaite ! Elle chante sa propre fin. Elle meurt, torturée par elle-même, brûlée par son propre souffle. Elle module, doucement, son agonie, et apporte son âme d'argile au moment où il faudrait une âme de soleil.

On ne peut lui reprocher sa médiocrité, qui est son ornement le plus sublime. *Ars mediocritatis*, c'est une muse familière des choses simples qui charment les vieillards.

Mais cette fin de la poésie romantique n'est pas la mort de l'art. « La poésie, qui est éternelle, fait parfois semblant de mourir. Rassurez-vous, elle ne meurt point ; elle dort et ce sont des sommeils de la Belle-au-Bois-Dormant d'où elle renaît ; chaque fois plus vivante. Il y a dans l'histoire de la littérature française plusieurs de ces réveils, » dit M. H. de Regnier ¹.

En effet, des âmes puissantes, des enfants prodiges nourris à toutes les sources, récréent l'art contemporain. Leur parole est rude, souvent. Parfois, elle illumine. Mais surtout, elle charme et effraie, comme tout mystère. C'est l'art d'Emmanuel Signoret. Sanglotante, suave, aimante, sa poésie cueille les brises de la vie et les met dans des vases d'airain. Le chant héroïque reste ainsi solitaire, n'ayant rien de commun avec les murmures cadencés des poètes des crépuscules. Il trace la ligne de notre destinée. Il rend nos âmes plus nobles, plus aimables et plus justes. Dans ses vers, on ne trouvera pas de particularités, de petites perfections, de légères insuffisances. Il faut les prendre entiers, ou les laisser à ceux qui savent les aimer. Car, dans sa poésie éclatent des colères, et des murmures et des sanglots et des

1. *Mercury de France*, septembre 1900. — Poètes d'aujourd'hui et poètes de demain.

prières. Toute la symphonie de la vie se reflète en elle, comme elle vit dans le paysage.

Depuis les chants pindariques jusqu'aux élégies — son art a une forme achevée : ce n'est plus l'art du carrefour, mais des cimes. — Il est apparenté avec la poésie parfaite qui a fleuri à Athènes sous Périclès, à Rome sous Auguste, et chez les barbares, pendant la Renaissance.

La perfection poétique est le couronnement d'une civilisation. Et quand paraissent des poètes comme Signoret, on a droit de crier à Zarathustra : l'heure est venue. Voici le plein midi !

Je vois déjà des héros qui gravissent les pentes pour atteindre les sommets, pour définir enfin le sens de la vie. Autrefois ils succombaient d'épuisement. Ils rencontraient de mesquines foules qui les effraient, inutilement. Aujourd'hui ils parviennent jusqu'aux hauteurs, et les cris aristophanesques ne les atteignent plus.

Et quelle joie sereine que de voir si haut et si éblouissant, un ami charmant, héroïque et pur !

Ah ! Je n'ose plus insister ! Je voudrais dire tant de choses graves et si fuyantes sur celui dont j'ai parlé ici, si imparfaitement. Mais qu'on me pardonne !

Emmanuel Signoret apporte des lumières si pures ; il fait surgir de tels sanglots et de telles grâces, qu'on doit excuser ma faiblesse.

J'espère pourtant que les âmes sincères m'apporteront un peu d'amitié pour avoir essayé d'honorer un créateur qui a sculpté dans son âme la vision des civilisations parfaites et a orné Minerve d'une couronne de fleurs simples, cueillies sur les routes, dans les précipices, dans les profondeurs des mers et des âmes humaines.

1900, septembre-octobre.

Cannes — Signoret mort, jeudi, 20 décembre.

GOLBERG.

DE L'ESPRIT DIALECTIQUE¹

III

A Paul Adam.

.....
Ceci est de la sagesse !

J'ai connu la parole brûlante d'Héraclite le sombre. « Tout devient... La guerre est la mère de tout. » D'autres Ioniens m'avaient passionné. J'ai vécu avec Thalès et Anaximandre, avec Démocrite et Anaximène.

Avec eux j'ai pénétré la substance. J'ai aimé les murmures de la nuit, les bruits de la forêt, le scintillement des étoiles et tout le mystère de la matière.

Pythagore a détourné mes yeux de la science des choses. Puis vinrent Zénon, Parménide, Anaxagore.

Ils m'ont arraché à la brusquerie de la nature et m'ont précipité dans le gouffre de l'esprit.

J'ai appris, ainsi, les beautés de la raison et la quiétude du savoir. La méditation m'a charmé et j'ai gravi, avec joie, la pente rapide de la connaissance.

J'ai adoré aussi — plus tard — les deux grands escrimeurs de l'Esprit :

Protagoras maniant, à son gré, la sensibilité et déclarant que l'homme est la mesure de tout, et Gorgias confiant dans sa raison et annonçant : rien n'existe et il est impossible de prouver que rien n'existe.

1. Voir *Le Germinal*, 1900.

Que pouvais-je faire devant tant de beauté ?

Zénon disait : la flèche lancée par la main de l'archer ne se meut point et j'ai admiré cette vérité.

Empédocle faisait du chaos sortir la vie, grâce à la loi de l'amour et de la haine. Et ses vérités m'ont charmé.

Vint aussi le jour où j'ai connu Platon, Epicure, Anthisthène, Pyrrhon. Avec Euclide j'ai aimé la ligne, et Dieu avec les évangélistes. Saint Augustin et saint Thomas m'ont dit de graves paroles sur l'ordre divin. Descartes m'a rendu confiance dans mon jugement, Bacon a affermi mes regards. Newton a écarté le voile des cieux. Lavoisier m'a fait frémir devant l'éternité de la matière. Épris d'elle, je me suis pris à la peser, à la palper,

En suivant les justes préceptes de Regnault et de Bichat, en écoutant Claude Bernard et Darwin j'ai conçu les merveilles de l'univers.

Hegel aussi ne fut pas étranger à mon extase ; ni Kant, ni Leibnitz, ni Wundt, ni Spencer, ni Taine.

Parfois aussi je les oubliais tous et j'évoquais le petit Cousin, ratatiné et sans courage qui suivait les peuples en leur annonçant des vérités qu'ils connaissaient déjà.

Dans cette cohue des vérités et des dogmes, quelle était ma sagesse, à moi ? Que savais-je de ma destinée ? Où fallait-il chercher les cieux ? Comment allais-je éviter l'ancre des erreurs ? Existait-il même ?

Je ne le sais point. Ma sagesse est devenue souple ; elle s'applique à savoir tout et à ne rien renier. Pourtant, j'ai peur de tant de bonté ! Cousin et les Écossais m'apprennent le danger de cette béatitude.

Or, je sais que j'ignore. Je sais que dans l'immensité des siècles passés on a su. Je ne puis dire quel est mon savoir, où commence l'esprit, où disparaît la matière, où naît le *clinamen* d'Epicure et comment apparaît le jugement.

Je sais aussi que Du Bois Reymond eut tort en disant : *Ignoramus, ignorabimus*. Qu'importe ! On a su et on saura encore.

Que reste-t-il alors ? Vais-je descendre en moi pour trouver la mesure des choses ? Vais-je, avec Plotin, glisser jusqu'à Dieu ?

Vaines, vaines questions !

Les maîtres sont merveilleux. Leurs armes sont fines ; ils les manient avec esprit. Je ne puis renier aucune de leurs pensées et je ne puis en prendre aucune. Chacun d'eux apporte de si belles fleurs pour la corbeille de l'Esprit que je n'ose en faire servir aucune à mon propre usage.

Mais qu'est-ce que la pensée ? Et la vérité ? Quel est le critérium d'un événement ? Où trouver la certitude ? Faut-il confondre le devenir et l'esprit ? La matière et l'idée ? L'ordre et le désordre ! La beauté et la mort ? C'est facile et c'est bien inutile.

D'une pareille confusion ne sortira aucune certitude et la pensée contemplative ne saurait se contenter de cette apparente victoire. Qu'est-ce que la pensée ? Où est la mesure ? Existe-t-elle ? Et la certitude ? Et la vérité ?... Enigmes...



... On fait un voyage à travers l'esprit. Dans le choc des idées on trouve bientôt une mesure simple. C'est celle de l'amour, du génie, de la beauté.

Toute pensée est belle, lorsque son ouvrier appartient à l'immortel. Toute pensée est vraie, si le créateur aime la substance de vivre.

L'esprit et la matière ne sont que des prétextes pour créer. Platon et Aristote, Héraclite et Zénon ont coordonné l'existence et ont semé des certitudes. Ce furent des génies — des signes sublimes de la vie humaine. Leur esprit ne pouvait errer, même en créant des contradictions.

En effet ! Est-ce que la perfection de tant de pensées ne prêche pas pour elles ? Faut-il croire que puisqu'il y a tant de vérités, la vérité n'existe pas ? Ou bien faut-il admettre qu'au delà de ces vérités, il y en a une qui donne droit de vie à tous les énoncés, malgré leurs contradictions ?

La vie est devenue savante. Le vieux sang est imprégné par tant de civilisations complètes, par tant de civilisations inachevées.

L'esprit a vécu l'histoire de l'Egypte, des Indes, celle de la Grèce, celle de Rome, la tragédie de la Judée, le triomphe du christianisme, l'invasion des barbares.

Il a vécu les renaissances, les reculs, les lois nouvelles, les droits innombrables. Il a assisté aux découvertes, aux inventions. Des peuples nouveaux ont apparu devant lui : Mexique, Japon, races noires.

Le drame de la vie, devenu immense et si varié, oblige à la sagesse le vieux sang. Il interdit de fanatiques exclusions, des vérités trop inflexibles, des jugements trop acerbes.

Comment pourrait-on nier la Judée, les Indes, la Grèce qui s'excluent pourtant, à cause des vérités formelles qu'elles incarnent ? Comment pourrait-on nier Platon ou Aristote, Dante ou Byron, Sophocle ou Gœthe, les Fioretti et les chants d'Anacréon ? Or, chacun d'eux exprimait sa vérité, contraire à celle des autres.

Mais qui empêcherait un esprit bienveillant, trempé à la lutte, courageux en amour, d'adorer François d'Assise et Gœthe, Dante et Byron, Shakspeare et Eschyle ?

Chacun d'eux a exprimé, dans son œuvre, *une partie de l'âme immortelle qu'il fût.*

Chacun d'eux, pour satisfaire la loi de la vie, se restreint, en s'exprimant d'une façon définitive. Mais tous, avaient la même substance qui se manifestait dans des œuvres incomplètes, si l'on envisage ceux qui les ont faites, dans des œuvres parfaites, si on pense qu'elles sont des indices du sang humain immortalisé et mis dans des vases impérissables.

Ces hommes, génies ou créateurs sont, par eux-mêmes, des vérités. Leurs actions expriment l'humanité, fixent ses étapes, créent ses époques.

Tout ce qu'ils énoncent est vrai, grâce à la substance impérissable qui les forme.

Et, cette substance c'est le mouvement de la vie, c'est la sensibilité particulière de comprendre et de bien faire. Les vérités ne valent que par eux. Et puisque chacun d'eux en apporte, toutes, elles sont merveilleuses, grâce à eux.

Et nous du vieux sang, instruits par les siècles et dont l'âme n'est que le signe du chemin parcouru par l'humanité, nous devons enfin nous conformer à la loi des *signes* pour créer la science véritable, la science divine dans laquelle toutes les vérités

se confondent, toutes les notions se rencontrent, à condition qu'elles reflètent l'humanité-force, l'humanité en marche.

J'ose dire le mot ! Cette science c'est la dialectique. Elle est la science des vérités *de par leur nature*, la science où la pensée exprimée est conforme à la substance pensante et à ce provisoire qu'on appelle fait ou notion ou objet.

La dialectique procède des signes. Elle a le double caractère des signes : elle reflète le présent et se projette dans l'avenir. Elle est immortelle et provisoire.

Par sa forme, qui n'est que le signe de l'esprit pensant, elle donne aux énoncés le caractère de stabilité.

Par son sujet, qui n'est qu'un prétexte pour l'esprit, elle leur donne le caractère immédiat, provisoire, un caractère historique. Elle est chrétienne chez Dante ; payenne chez Sophocle ; chez les deux elle est immortelle, grâce à ce qu'elle reflète l'élément, humain qui est au delà du provisoire. Cet élément c'est la forme ; c'est l'expression même du mouvement ; aussi peut-on dire que la pensée dialectique est la trajectoire de la substance humaine.

Peu important à la pensée dialectique les idées, les affirmations et les prémisses.

Elle est au delà du syllogisme et elle tente de découvrir le penser là où les faibles cherchent des pensées, elle tâche de reconnaître l'esprit là où les faibles cherchent des idées.

La dialectique est la science du mouvement de la pensée, comme la dynamique est la science du mouvement de la matière. Elle dépouille l'idée de la fiction passagère. Dans le temporaire, elle cherche la durée et, à travers les divergences, elle va vers l'unité.

Seulement, la dialectique ne recherche plus l'unité troublante des théologiens ou des matérialistes. L'unité qu'elle envisage est celle qui se manifeste dans la coordination des forces et elle remplace Dieu-esprit ou Dieu-matière par le principe de la Beauté.

La dialectique apparaît ainsi comme une couronne à tous les signes que l'humanité a conquis. Elle embrasse la religion et la science, la haine et l'amour, la matière et l'esprit, la certitude et

le doute, l'ignorance et le savoir. Elle fixe la place de toutes les forces, en les précisant et en les coordonnant ; de façon que les idées par elles-mêmes, idées logiques, déterminantes paraissent comme des signes passagers qui permettent à l'homme de se retremper en lui-même, de trouver son propre signe et de l'exprimer.

L'arithmétique apprend à calculer ; la dialectique apprend à juger, à se retrouver. La précision et l'imprécision, l'idée claire, et l'idée obscure ne sont pour elle que des moyens pour agir sur l'esprit et l'éclairer de sa propre lumière. Elle n'est pas la science de telles ou telles choses, mais celle de vivre.

Elle permet à l'amant de bien aimer, à tel autre de déployer sa force d'agir ou de méditer, à tel autre de quitter la vie. Son but est de fixer exactement le sens du mouvement de la pensée, suivant le double caractère de l'esprit : immortel comme substance et s'exprimant dans une forme nouvelle, provisoire comme prétexte et s'exprimant dans des sujets, les plus instables et les plus variables.



A M. Jean Lorrain.

En général, il y a deux sciences : science créatrice et science des répétitions ou science adynamique.

Observer les faits et retrouver l'esprit ou la nature humaine en eux par l'invention d'un signe qui les résume c'est élargir le champ d'action des hommes, améliorer leur vie et rendre l'espèce humaine plus proche de sa destinée.

Les énoncés de cette science sont féconds, ses pensées sont actives.

Superposer des faits acquis, réunir en système des signes existant déjà, les classer par analogie ou ressemblance, c'est donner à l'énergie une apparence active, sans créer des événements.

Linné instaurant la botanique, Darwin posant des bases pour la biologie ont permis à ces sciences de prendre des formes pratiques et ont donné un emploi nouveau à la pensée en lui

offrant un terrain d'action qu'elle ignorait auparavant. C'est de la science dynamique.

Courir la campagne pour cueillir les herbes, créer des doctrines sur l'être humain, en tripataillant les diverses philosophies, établir des classifications sans les baser sur la nature réelle de la substance vivante n'est que de la science adynamique, de l'égarement spirituel.

Le rôle de la dialectique est, justement, de trouver la pensée dynamique, de lui indiquer les moyens de s'exercer. C'est aussi, en considérant comme amorphe la substance spirituelle, de la rendre active.

La dialectique, en précisant le caractère de la création, en déterminant la nature inventive, en donnant de la souplesse à l'esprit, crée la puissance de l'action.

Elle n'apprend rien de formel : bien ou mal, vérité ou erreur, doute ou certitude. Elle n'apprend que l'excellence de penser qui permet à l'esprit humain de ne pas s'épuiser dans la logomachie des doctrines et des philosophies.

Elle l'oblige d'appliquer l'instrument de connaissance de façon que tout fait quel qu'il soit contribue à la formation d'un signe qui étend l'action et élève la dynamique de l'espèce humaine.

... Il est facile de penser logiquement ; il est facile de créer des vérités. Il est difficile de penser suivant l'ordre de la nature humaine et de créer des événements qui agrandiraient et ennoblieraient la vitalité.

Pour suivre, non pas le chemin de moindre résistance de notre sensibilité, mais celui des pensées fécondes, il ne suffit pas de connaître, il faut encore créer, c'est-à-dire organiser les manifestations de l'esprit, trouver les faits qui précisent, les énoncés qui mettent en lumière, non seulement l'esprit, mais aussi la nature des choses.

Il est évident qu'avant de formuler la science de créer, c'est-à-dire la dialectique, il faut que les hommes aient confiance les uns dans les autres et qu'ils puissent comprendre qu'au point de vue général toute action humaine qui est conforme à la nature des faits n'est nuisible que par l'absence de précision. Il faut aussi admettre que si chacun trouvait le chemin

propre à son énergie, il serait utile, malgré les malheurs ou les souffrances qu'elle pourrait faire naître momentanément. L'hostilité n'est que de l'imprécision.

Dans les civilisations peu formées, la dialectique n'est pas possible. Les hommes des sociétés en formation ne sont pas des forces utiles *à priori*. Leur valeur, même abstraite, est soumise aux considérants rationnels, aux principes. On les apprécie par le caractère mélodramatique de leur activité, par ce qui frappe l'imagination ou la sensibilité. Ainsi, souvent des êtres utiles sont supprimés, à cause des souffrances qu'ils ont semées et les êtres inutiles, mais qui flattent les inhibitions, sont adulés et admis.

C'est ainsi que *Jon*, abhorré de Platon, triomphe souvent et que les hommes qui cherchent de sublimes pensées sont écrasés.

Or, si la raison humaine comprenait que la pensée bien appliquée est *fatalement* juste, on admettrait enfin la possibilité de la science de créer.

*
* *

La substance créatrice est amorphe. Elle n'a pas de caractère avant de se manifester. Il lui faut un terrain d'action pour tâtonner et pour prendre forme. Elle a — d'emblée — droit de s'appliquer à tout ; c'est à elle ensuite d'établir des catégories, des divisions, des étapes.

Si, dès le début, la substance créatrice informe, s'applique à des réalités fausses, à des faits nombreux sans doute, mais sans importance, si — que ces exemples précisent ma démonstration — elle étudie dans le monde végétatif les feuilles et non les racines, si dans le monde des astres les comètes la troublent et les soleils ne l'inquiètent pas, si dans les corps elle étudie la couleur et non la matière, si enfin elle s'applique à ces faits innombrables, faciles qui, avec agrément, flattent l'esprit, elle devient malade et stérile,

Il y a, entre la substance créatrice et la vie, des intimités. Si elle s'arrache à sa destinée, elle erre et se flétrit, en se manifestant par des idées fausses, par des doctrines, inutiles à la race.

Epuisée, déchiquetée, au lieu d'accroître la vitalité, elle finit par la diminuer chez elle et autour d'elle.

Au contraire, en subissant sa destinée, en se soumettant à la discipline spirituelle qui la rendrait intime avec les signes créateurs, elle trouve sa forme et s'exprime sainement.

Un exemple expliquera ce raisonnement.

Depuis l'origine de la civilisation, la science a accumulé des connaissances innombrables, qui s'entassent : faits, doctrines, idées. Des sciences particulières se greffent les unes sur les autres. Des vérités nouvelles s'enchaînent à celles d'autrefois.

Pour appartenir dignement à la race humaine, il faut connaître les richesses de l'humanité.

Or, elles sont incalculables ! Il est impossible à un homme d'embrasser l'histoire, les arts, les lettres, la chimie, la physique, la médecine...

Chaque jour apporte sa découverte. Des travailleurs humbles font des recherches. Celui qui voudrait tout connaître, ne saurait rien.

Un jour, l'admirable maître de la psychologie contemporaine, M. Ribot me dit.

« Si vous saviez la quantité innombrable de brochure, des volumes sur la mesure du temps psychologique qu'on m'envoie. » Et il a souri ! J'ai compris qu'on saurait être un grand psychologue en les ignorant.

Il existe aussi des livres qui enseignent les idées générales de toutes les sciences. En parcourant ces quelques feuillets noircis on a l'illusion de savoir. On peut causer alors des rayons invisibles, des doctrines de Lothar Mayer, de celles de Metschnikoff.

Que valent ces connaissances ? Donnent-elles à l'esprit la science de connaître ? Enrichissent-elles la méthode de penser ? Non ! Elles garnissent le cerveau ; elles informent.

Certes, après avoir lu ces comptes rendus des vérités acquises, on est plus savant en physique que Newton, plus savant en art que Vinci, plus savant en biologie qu'Aristote. Mais on est ni Newton, ni Vinci, ni Aristote.

Ceux-là sont des créateurs. Quant aux autres, aux gens bien informés, ils restent stériles, avec un peu plus de faconde et d'éru-

dition. Ils ignorent la vie de la substance ; le mystère de la création leur échappe.

Je dirai même que cette universalité n'est qu'un leurre. Elle permet de faire de la poésie dans la science et elle remplace la beauté par des considérants philosophiques. Dans la sociologie, elle voile le vide de la méthode par des réflexions sur la matière, sur le mariage entre molécules et sur la valse des atomes. Grâce à elle, un mauvais médecin fait de la morale, et un mauvais moraliste développe les lois de la... physiologie. Ces petites malversations spirituelles sont fréquentes et je n'ai pas à insister sur ces laideurs. Parlons plutôt des choses plus justes !

L'homme qui veut savoir, veille surtout à ce que sa pensée soit excellente.

Que lui importe la facile louange de son érudition ? Que lui importent les fâcheuses alliances des genres ? Il veut savoir. Il veut connaître la vie active de la pensée et se nourrir des spectacles nobles de la création.

Il sait que Newton ne vaut pas le précis de physique, à l'usage du baccalauréat et que Platon sait moins qu'un docte agrégé qui compile l'histoire de la philosophie.

Mais Newton est actif ; Platon crée et c'est chez eux qu'il cherchera des exemples.

Le créateur déroule, pour ainsi dire, un lobe cérébral. Il confond sa substance avec celle de l'univers. *Il trouve un signe universel de l'esprit.*

En suivant les héros, les Saints de la pensée, en parcourant le chemin, traversé par eux, on revit le drame de l'esprit et on retrempe la raison dans les sources fécondes.

Grands dieux ! Il y a beaucoup de pensées futiles, d'ouvrages sans portée, mais il y a peu de grandes œuvres. Depuis des siècles, l'humanité se manifeste dans les lettres et les arts et, à peine, mille chefs-d'œuvre s'offrent aux hommes. Ce millier — c'est la phalange de l'humanité, c'est la ligne lumineuse des primordiaux.

Les connaître ce n'est point savoir une telle science particulière, c'est surtout apprendre à juger les événements par leur côté immortel.

Je vois un immense couvent où les adolescents viennent pétrir leur esprit. Ils contemplent la Vénus de Milo, une fresque du Parthenon, le Discobole. Ils lisent Sophocle ; ils admirent Eschyle. Ils apprennent à aimer les femmes chez Léonard de Vinci, chez Goethe, chez Dante.

Pour connaître la philosophie, ils étudient Descartes, Platon et Renan, pour connaître sa déformation, ils parcourent les exercices de Loyola, ou le catéchisme civique ou les Ruines de Volney.

Ils apprennent la médecine chez Bichat et l'expérience chez Regnault, — dans un bulletin jauni de l'Académie des sciences — où cet admirable physicien parle de la dilatation des gaz. Newton dans sa mécanique céleste, Descartes, Leibnitz, Laplace, Abel, Lagrange leur apprendront les mathématiques, sans déjà parler du merveilleux Euclide.

Et ces quelques pages leur donneront les clefs de l'esprit, mieux que toute la cacophonie des informations. Instruits, émus, connaissant la ligne de la pensée, ils pourront aborder la vie. Ils seront des dialecticiens. Car la dialectique est l'unique science de la sagesse et de la beauté. Elle ne désunit pas. Elle n'isole pas. Elle donne à la substance spirituelle un rythme et lui permet d'acquérir une forme.

Que d'activité la pensée offre à la dialectique !

D'immenses foules luttent. Des principes se croisent. Des contradictions naissent.

L'esprit dialectique met de l'ordre dans ces manifestations diverses en cherchant leur essence, c'est-à-dire leur dynamique.

Voici des erreurs salutaires et de fâcheuses vérités, dira-t-il parfois.

Si on n'envisage pas le côté formel des choses mais leur valeur active, on voit souvent que les foules vivent et se développent en beauté, grâce à une erreur, et que parfois elles s'enfoncent dans les ténèbres, grâce à des vérités.

La vérité, en effet, est insignifiante. L'erreur est peu de chose ! Ce qui vaut, c'est le mouvement de l'esprit vers la précision. Ce qui vaut, c'est l'esprit qui malgré les incertitudes et les errements, se trouve sur la pente de la fécondité.

Au point de vue formel l'Apocalypse de Newton est une erreur. Au point de vue dialectique, c'est un solide pilier pour la mécanique céleste.

Que de belles œuvres auraient disparu si Goethe n'avait pas fait de botanique et si Vinci n'avait pas travaillé aux constructions.

Il est probable qu'il y avait eu des botanistes plus exacts que Goethe, des architectes plus éminents que Vinci, des occultistes plus avisés que Newton. Mais ils manquaient de génie, ils ne créaient rien.

Les créateurs de race rendent leur vie universelle, se nourrissent noblement du spectacle des choses et, en faiblissant parfois, bâtissent des œuvres immortelles, Pasteur a eu son hypothèse qui paraît-il, était fausse ! Elle a orienté son esprit pour confondre les solennels savants qui voyaient clair.

Dieu même, que tant de braves matérialistes nient, trouve sa place dans le monde de la dialectique. Un penseur qui a broyé sa substance, un créateur qui a forgé son œuvre sont sur une pente admirable, mais pleine de dangers. Dieu, la notion de Dieu survenant, au moment du vertige, arrête les inutiles et mortelles clartés. L'esprit se voit sur le bord d'un précipice. Il suspend son action pour ne pas s'éteindre misérablement. D'autres créateurs le suivent et reprennent sa course, jusqu'au moment où prudents — à leur tour — il réfrènent leur esprit en voilant le nouvel abîme.

Ainsi *la notion de Dieu apparaît* comme une trêve de pensée, *comme un repos philosophique*, un arrêt sublime qui permet aux vérités de s'enchaîner les unes aux autres et aux génies présents d'offrir à ceux de demain un champ d'exploits, un point de repère. La conception dialectique de la divinité montre que le but de cette science est de connaître l'esprit actif, de savoir manier l'admirable pensée, de la vouloir précise et féconde.

Comprise ainsi la dialectique cesse même d'être une science. Elle n'apprend pas des vérités ; elle ne cherche pas d'idées ; elle est plastique et active. Elle se confond avec elle-même et se manifeste par des signes universels.

Elle devient un art.

On pourrait dire que la métaphysique recherche l'infini, la science le fini, la religion le divin. La dialectique coordonne le fini, l'infini et le divin pour créer le beau.

Elle n'argumente pas ; elle n'apprécie pas.

Elle fait subir à l'esprit le feu de l'épreuve, le purifie et lui permet d'être lui-même c'est-à-dire substance pensante.

Elle voit, à travers le temps, les grandes angoisses divines de la religion, les clartés généreuses de la science.

Elle aime toutes ces formes qui sont les siennes ; elle s'en pénètre et forge des signes qui sont des œuvres de construction, des œuvres d'art : Banquet, Joconde ou Faust.

La pensée dialectique s'applique aux innombrables faits de la vie.

Elle apprend toutes les méthodes et tous les systèmes.

Après avoir vécu la grande tragédie spirituelle, elle s'exprime, et la forme naît.

La dialectique en effet s'applique à trouver des signes aux événements c'est-à-dire leur formes spirituelle.

Pour réaliser cette destinée merveilleuse de l'esprit il faut de la sagesse. Il s'agit d'être humain. Il faut passer, vivre, sentir.

NOTES

Les chroniques que M. Paul Adam publie tous les vendredis dans le *Journal* présentent de merveilleuses variations sur ce thème unique : les principes d'une civilisation mûre. C'est parfois une étude sur la liberté, parfois des rêves d'une alliance occidentale, toujours, à travers les faits courants, une vision admirable des ordonnances contemporaines.

M. Emmanuel Signoret vient de publier le premier livre des *Elégies*.

L'apologie de ces merveilleux vers demande une place d'honneur.

Un poète de la grande lignée de Gœthe vient de naître en Allemagne. La même sagesse fleurit partout. Et des âmes qui s'ignorent, élaborent ensemble pourtant la nouvelle légende de la vie. M. Hugo von Hoffmannsthal a publié dernièrement un recueil « *Der Thor und der Tod* », « *L'imbécile et la mort* ».

C'est un cri de sagesse et un appel vers une vie immédiate, complète et sans réticence, dits dans un langage solennel, religieux... mélancolique. L'héroïsme nouveau multiple et si charmant, voilà l'histoire de Claudio que chante le poète. « Puisque je ne savais pas vivre, que la mort soit ma vie, comme la vie était ma mort », dit-il.

M. Hugo von Hoffmannsthal a publié les œuvres suivantes : *Gestern*, *Théâtre in Bersen*, *Der Thor und der Tod*. Des fragments ont paru dans *Blätter für Kunst*, *Insel*, *Pan*, *Zeit*, *Wiener Rundschau*. Prochainement, tiré à très peu d'exemplaires, paraîtra « *Der Kaiser und die Here*. »

Nous donnons un fragment de la poésie de M. Hoffmannsthal :

Mir ist vor keinem meiner Triebe bange :
Ich lausche nur, was jeglicher verlange !
Da will der eine in Askete beben,
Mit keuschen Engeln Giottos sich umgeben,
Der andere will des Lebens reife Garben.
Des Meisters von Cadore heisse Farben,
Nach Gorgones quem Graun ; Dämonenbängen.
Der nächste Tag wird Amoretten wollen
Mit runden Gliedern, Händchen, rosig vollen,

Und übermogen branch'ich mystisch Sehnen
Mit halben Farben, blaszen Mädchen, Thränen.

« Je ne crains aucun de mes désirs et j'écoute ce que chacun d'eux demande. En voici un qui languit après la sainte solitude d'ascète et un instant de rêve parmi les anges purs de Giotto. Et l'autre pensé aux chaudes couleurs du maître de Cadore et aux gerbes mûres de la vie. Et celui-ci fou, capricieux appelle la sévère Gorgone et la sombre puissance des démons. Mais bientôt aussi paraîtra le jour où le fuyant désir tendra ses mains aux petits anges roses et sourira à leurs grâces si tendres... Et puis, se lèvera en moi le désir des langueurs mystiques, aux teintes effacées, le désir de la fille pâle et des larmes. »

Depuis Eryphyle la rude figure de Jean Moréas m'attirait.

La mélancolie, adoucie par la bonne discipline intellectuelle, le langage sonore, la pureté d'images m'ont fait aimer, dans l'écrivain irréprochable, un charmant poète.

Le livre des *Stances*, publié dernièrement par *La Plume* a corroboré mon sentiment. Les *Stances* c'est un mélancolique murmure de sagesse, le murmure des vieilles forêts, des paysages solennels.

L'âme du poète s'est assagié. Il aborde les immenses pays de l'infini, des âges, il voit la solitude, il sent la griffe fatale du temps et avec douleur il chante, sur son luth, des choses simples et si troublantes. Je ne trouve dans la littérature contemporaine rien d'analogue à ces murmures, sinon la *Mort du poète* et le *Lac* de Lamartine.

Et chez Lamartine le sentiment parfois devient trop analytique, la cadence se coupe, le vers se rabougrit. Dans les *Stances* il est toujours égal, plein, éclatant. On dirait une admirable coupe antique remplie de sang écarlate de Chypre, remplie jusqu'aux bords et si décente !

M. Boes a repris *La Plume*.

Nous avons vu les premiers numéros que M. Paul Fort a surveillés.

Quelle différence avec l'esprit mercanti de certaines jeunes revues, la préciosité d'autres petites devenues grandes. L'amour de l'art et de la véracité préside à la rédaction des pages de *La Plume* nouvelle !

Bonne chance ! Les noms de Signoret, de Souchon, et d'autres, les gravures de M. Heran nous font espérer de pures émotions d'art.

Aux bureaux de la *Revue naturaliste* « *Hymne aux Muses* » de Paul Souchon. Nous aimons l'Hymne antique et surtout l'Hymne du poète qui semble avoir subi la grâce de la prière sur l'Aeropole de Renan. Il dit aux Muses antiques :

Nous donnerons sans vous à d'innombrables âmes
La nourriture exquise et le vin souhaités,
La souffrance et l'amour, les ombres et les flammes,
O Muses, nous ont enfantés.

Prochainement Souchon publie les *Nouvelles Elévations poétiques*. Les souscriptions de 10 francs et de 3 francs, sont reçues à *La Plume*, 31, rue Bonaparte.

Nous avons vu une ronde bosse de M. Paul Du Rousseau, cela représente un silène. Ce buste, quoique à peine ébauché, promet une belle œuvre d'art.

Le sourire est creusé, triste et ricanant, les yeux sont ravagés, le tout est labouré de traits profonds et qui semblent se dissoudre dans la glaise. C'est un silène qui ne serait point déplacé près des Satyres de Böcklin et de Stuck. Malheureusement notre ami semble abandonner ce travail. Cela serait dommage !

Un jeune poète allemand M. J. Fraenkel, qui a publié de charmants vers dans les *Essais d'art* et un poème, troublant et sonore, « *Die Schellenkappe* » dans le recueil bernois « *Bunte Blätter* » prépare une étude sur la Renaissance romantique. Pourquoi évoquer le romantisme ? La renaissance est proche ; elle s'élabore. Mais cela ne sera plus du romanstisme, et même elle tuera ses derniers vestiges.

Schola Cantorum, 269, rue Saint-Jacques.

M. Vincent d'Indy vient d'inaugurer des cours et des concerts. Le nom de l'éminent musicien est la meilleure garantie de l'œuvre entreprise. On aura, enfin, à Paris un coin où on entendra de la musique pure, où, sous la direction d'un véritable artiste, fleuriront des œuvres qui nous reposeront du bazar des concerts dominicaux et des *Impressions d'Italie*. La grande tradition de César Franck, peu à peu, enveloppera l'art musical. Bientôt quelle espérance ! Nous entendrons, sans doute, et des fragments de Ferval, et les *Béatitudes*, et les œuvres de cet admirable Chausson mort d'une façon si tragique. Nous nous permettrons de féliciter l'impeccable artiste qu'est M. Vincent d'Indy d'avoir su persévérer dans son rêve, sans se décourager et sans subir les néfastes influences d'engouement, de mode et de grâce facile !

M. H. Martel prépare une traduction des nouvelles de M. Gorky. Nous parlerons, prochainement, du célèbre romancier russe.

Châteauroux. — Typographie et Lithographie A. MELLOTTÉ.

Prix du numéro : 2 francs

N^{os} 3-4

Janvier-Février 1901

Cahiers Mensuels

DE

MÉCISLAS GOLBERG

Publiés par le Comité GOLBERG

SOMMAIRE : Prométhée repentant. — Arnold Böcklin. — De l'esprit dialectique (*suite*).
— Lettres à Alexis. — Notes.

PARIS

RÉDACTION

76, AVENUE DES GOBELINS

ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ALBERT WOLFF

76, RUE TAITBOUT

1901

LISTE DES MEMBRES DU COMITÉ GOLBERG

M. Paul ADAM, Président d'Honneur.

MM. G. CRÉACH ; CIMA-BILLETTE, artiste peintre ; P. DU ROUSSEAU, sculpteur ; H. DE GROUX, artiste peintre ; S. GIRARD, artiste peintre ; P. LABISTRES ; Maurice MAGRE, homme de lettres ; A. PAULET, journaliste ; G. PIOCH, homme de lettres ; J. QUANTIN, homme de lettres ; L. RÉMY homme de lettres ; Paul SOUCHON, homme de lettres ; A. WAYS ; DE MONZIE, avocat ; E. PILON, H. DEGRON, homme de lettres ; F. MALLET.

NOTE. Prière d'adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Golberg, 76, avenue des Gobelins, ou à M. Meunier, secrétaire de rédaction, à la même adresse.

Dans les prochains cahiers seront publiées des études sur Rabelais, Montaigne, Descartes, Racine, Pascal, Renan, Lamartine, P. de Chavannes, Moreau, Böcklin, Burne-Jones, Bruno Bauer, Henri de Régnier, Paul Souchon, Jean Lorrain, Maurice Maeterlinck, etc. On mentionnera les livres et les revues envoyés à la Rédaction. On ne rendra compte que des événements intellectuels considérés comme faits positifs de l'esprit. Prière d'envoyer lettres, revues et livres, à Mécislas Golberg, 76, avenue des Gobelins. La rédaction est ouverte tous les vendredis de 5 à 7 heures du soir.

R. MEUNIER,
Secrétaire de rédaction.

PRIX DE L'ABONNEMENT : **24 francs** PAR AN ; **12 francs** PAR SIX MOIS ;
6 francs PAR TROIS MOIS ; **2 francs** PAR MOIS.

NOTE : Nous prions nos abonnés pour éviter des frais supplémentaires de souscrire par trimestre.

Les recouvrements par la poste pour les abonnements mensuels sont faits 7 jours après la réception de la Revue.

Prière d'envoyer les abonnements, 76, rue Taitbout.

SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO :

Emmanuel Signoret.

De l'Esprit dialectique.

PROMÉTHÉE REPENTANT

ÉPISODE TRAGIQUE

EN UN ACTE ET CINQ SCÈNES

HÉSIONE.

Entends-tu le chant glorieux de ceux qui t'ont abandonné.

PROMÉTHÉE.

Hélas ! Vers les cieux montent leurs prières mélodieuses. Déjà Il triomphe là-haut !... Mes plaies pourtant ne sont pas encore fermées et demain, de ma chair, je paierai le tribut vulgaire.

HÉSIONE.

Les hommes n'étaient pas dignes de tes bienfaits. Ils nous ont outragés.

PROMÉTHÉE.

S'il n'y avait eu que leurs outrages !

HÉSIONE.

Prométhée, ô bien aimé ! Mes oreilles souffrent encore de leurs blasphèmes. Ils t'ont traité d'indigne aventurier, de criminel sacrilège.

PROMÉTHÉE.

S'il n'y avait eu que cela !

HÉSIONE.

Et quand le feu a embrasé leurs demeures, que d'injures ont-ils proféré contre moi !

PROMÉTHÉE.

Que je souffre !

HÉSIONE.

Ils ont envahi ta maison. Ils ont éteint le feu de l'âtre.

PROMÉTHÉE.

Ils ont souillé même l'autel sacré des aïeux ?

HÉSIONE, *avec colère.*

Infâmes ! Hier ils te glorifiaient. Hier ils allumaient d'immenses bûchers en ton honneur et se prosternaient devant la montagne où tu pleures. Ils menaçaient Zeus et Apollon ! Ils te faisaient égal à Celui qui ordonne. Ils t'annonçaient Phébus.

PROMÉTHÉE.

Imprudents !

HÉSIONE.

Et ce soir toute la joie a disparu. Une étincelle égarée a brûlé leurs granges et a rempli de terreur leurs âmes avilies.

PROMÉTHÉE.

Malheureux hommes.

HÉSIONE.

Ah ! Pourquoi ne suis-je comme Athéné la toute puissante qui rend déments les cœurs infidèles ! Pourquoi ne suis-je comme Poseïdon qui sème l'effroi parmi les traîtres !

PROMÉTHÉE.

Le malheur, femme, met dans ta bouche aimable de rudes et vengeresses paroles. Femme, ne blesse pas tes admirables lèvres par d'horribles injures.

HÉSIONE.

Amant, tu souffres et je ne puis rien ! Je voudrais venger les outrages et apporter à mon maître les lauriers qu'ils ont ravis.

PROMÉTHÉE.

Laisse, laisse l'inutile gloire.

HÉSIONE.

Prométhée, noble Prométhée, ils t'ont renié ! Prométhée, amoureux des lumières, on t'a traité d'infâme, Prométhée, Titan, fils de Thémis, ta demeure est souillée.

PROMÉTHÉE.

Je n'ai plus de demeure !

HÉSIONE.

Et moi, l'amante de celui qui a allumé leurs foyers, j'étais injuriée et battue... Malheur !

PROMÉTHÉE.

Comment, ô douce maîtresse ! Ils t'ont battue. Hommes ! *(avec colère)*... misérables.....

HÉSIONE.

Écoute ma voix dolente, maître ! Ils ont envahi notre claire demeure, là-bas, *(d'une voix très douce)*.

PROMÉTHÉE, *en murmurant*.

Là-bas.

HÉSIONE.

Et puis, furibonds, menés, sans doute, par l'infatigable Zeus, ils ont pénétré dans *(émue)* le gynécée.

PROMÉTHÉE, *avec colère*.

Ils ont osé.

HÉSIONE.

Ta femme a entendu leurs appels insensés, et pour sauver tes droits, en hâte, a baissé le voile sur sa figure attristée...

PROMÉTHÉE.

O amour, que tu es sacré !

HÉSIONE.

Mais eux, en colère, ont arraché cette unique défense de la femme du Titan, m'ont chassée de la maison, en injuriant, mes malheurs ! Ils ont crié : Va-t-en, semence maudite !

PROMÉTHÉE, *avec force*.

Et je suis là ! Je suis là, impuissant à venger cet outrage ! Je suis là, enchaîné au roc froid et je ne puis écraser de mes mains les lâches qui ont battu ma charmante maîtresse. Ah ! Zeus ! Zeus ! On l'a battue,

HÉSIONE.

Malheureux amant ! Ils savaient que, pour des siècles, tu es enchaîné à cette pierre maudite. Ils le savaient et ils disaient, en ricanant : Qu'il la garde donc, le fier Titan ! Ah ! ami, ils étaient vils car ils savaient leurs crimes impunis.

PROMÉTHÉE.

Quelle honte ! Hermès l'a prédite. Oh ! Tu as vaincu, Zeus ! Je sens que tout s'effondre..... Tout ! Le ciel froid souffle l'outrage et l'infidélité ! Zeus, tu as vaincu. Le Titan sanglote et te prie de lui envoyer ta foudre toute puissante. (*Il remue ses chaînes*). Zeus, maudit et cruel ! Je suis plus faible que le chien qui peut défendre sa chienne à coups de dents. Zeus, maudit et cruel ! Je suis plus faible que la colombe qui à coups de bec peut défendre sa couvée. Ah ! Ta prudente colère a tout pesé, et ton châtement est si lourd à porter, Zeus, maudit... maudit.

HÉSIONE.

Regarde mes yeux en larmes. Je souffre... je souffre... Mais, déjà une voix mystérieuse me murmure que je serai, pour toujours, près de toi, mon divin amant. Écoute, Seigneur ! Chassée, et battue et couverte d'outrages, je reste à toi fidèle et soumise. Parle, ordonne, Hésione te remplacera ces hommes et saura, peut-être, par sa mourante douceur, écarter le bras cruel de celui qui ordonne.

PROMÉTHÉE.

O voix lointaine ! Pourquoi faut-il que je sois toujours pleuré.

HÉSIONE.

Qu'importe, amant ! Hésione te donne sans regrets ses yeux et son sang. Quant à son cœur, tu l'as déjà pris....

PROMÉTHÉE, *la saisit par la main et montre les cieur.*

Tu chantes la mélancolique mélopée d'aimer. Mais là-haut, il rit de nos vaines colères, de nos amours désespérées. Et, sans doute, il va entasser bientôt injure sur injure, honte sur honte, pour enlever à Prométhée tout courage... Et alors que ferai-je ! Il ne restera plus dans ma mémoire que des regrets. Rien que des regrets de ce qui fut. Des regrets ! Ah ! je devine les desseins rusés du fils infidèle de Kronos. Il voudrait que devenu seul, Prométhée pleurât l'ancienne gloire et l'amour, et la demeure, et la chaste puissance des Titans. Oh ! les regrets bientôt vont plonger leurs griffes dans mes yeux, dans mon cœur, dans mon cerveau. Douleur ! Ce moment sera le plus terrible car l'âme qui regrette n'ose même espérer.

HÉSIONE.

Vaines sont tes alarmes, amant inquiet ! Regarde, Zeus est loin. Le ciel est calme et l'Olympe est déjà couvert de nuages. Zeus, rêve, sans doute, à de nouveaux méfaits, et a oublié Prométhée et Hésione.

PROMÉTHÉE.

Oublié ! Tu crois qu'il a oublié même ma vie, même le châtiement qu'il m'a octroyé ? Non ! Non ! Ce serait indigne et hors de toute justice. Serais-je donc si peu ?

HÉSIONE, *s'approche.*

Calme-toi, pauvre Titan. Permits à ta femme éplorée de faire sa sainte besogne.

PROMÉTHÉE.

Laisse couler le sang. Laisse pourrir cette chair vaincue. Pourquoi veux-tu de tes mains ranimer ce qui meurt déjà !...

Oublié ! Le ciel est serein. Zeus ne pense plus au Titan déchu, et seuls parfois les hommes lui rappellent, dans leurs hymnes dociles, que quelque part sa justice infailible a cloué au rocher l'audacieux qui au brasier divin a volé l'étincelle. (*Silence.*)

Hésione essaie de laver ses plaies.

PROMÉTHÉE, *d'une voix fatiguée.*

Laisse, Hésione ! A quoi bon me plaindre ? Va avec eux. Va avec tout ce monde qui me maudit. Prométhée terrassé est voué à l'oubli. Pourquoi le tortures-tu encore avec ton amour charitable. Va-t'en. Laisse le Titan mourir seul. Va-t'en pour ne pas tourmenter par ta compassion cette pénible agonie.

HÉSIONE.

Amant ! Tes paroles ont l'âpre saveur des larmes. La douleur trouble tes regards. Mais pourquoi faut-il qu'un cœur malheureux repousse l'amour. Ne chasse pas Hésione. Pourquoi t'efforces-tu de mépriser l'humble servante qui lavera tes plaies ?

PROMÉTHÉE.

Tu laveras les plaies du maître qui est vaincu, dis-tu ! Femme ! L'amour ne se repose jamais à l'ombre de l'infirmité. Depuis la défaite, tu n'es plus la douce maîtresse, et moi je ne suis plus le dompteur de ton âme. Je ne suis rien, rien ! A peine, le souvenir de ma grandeur d'autrefois fait tressaillir ton cœur, et ta raison timide prend pour de la passion l'humiliant respect de la douleur. O maîtresse aux yeux doux ! Crois-tu que c'est ainsi que parlent les amants ! Regarde, regarde bien ! Qui sommes-nous ? Toi, tu es la pauvre femme en pleurs, avilie, bannie, battue ; et moi, je suis un infirme qui blasphème et maudit, qui en vain provoque au combat cieus et terre ! Est-ce là le langage mystérieux d'aimer !..... Des regrets, de vaines menaces et tant d'amertume, telle est la litanie de nos amours.

Ah ! ma douce tutrice. En vain j'appelle tous ceux qui règnent sur les hommes ; l'altier Zeus, le doux Apollon, l'obscur Hefæistos, Poseïdon si inquiet. Ils ont oublié déjà Prométhée et mes grandes menaces se perdent dans les airs comme des mur-

mures de roseaux..... des roseaux humbles que le vent caresse..... Que de honte !..... Tout m'outrage, même ta main bienveillante, même ton front soucieux, même ton regard soumis, et tes cheveux épars ! Tout m'outrage, jusqu'à ce ciel froid et à ces campagnes où Zeus règne de nouveau.

HÉSIONE.

Laisse les vaines batailles. Hésione est ta servante docile. Ordonne et elle suivra ta parole. Faut-il baiser tes lèvres ardentes ? Peut-on, maître, caresser tes cheveux d'ébène ? Puis-je, doucement, laver la poussière de ton front ? Oserais-je, seigneur, porter à ta bouche ce peu de raisin ?

PROMÉTHÉE.

Hésione, tu brises le pauvre cœur. Et dire que des mains cruelles t'ont battue ! Pauvre, pauvre enfant. Pourquoi te fais-je souffrir. Approche-toi ! Approche-toi encore. Donne ta main. Oui, comme cela ! Ah ! la petite main, qu'elle est chaude. Où t'ont-ils battu... Dis-le, maîtresse ! Leurs bras sacrilèges ont-ils atteint ton front... Non, il est pur ! Est-ce sur tes épaules... Dis ! Où ont-ils porté leurs mains viles. Ah ! malheureux Titan ! Malheureux...

HÉSIONE.

Calme-toi ! Les plaies que fait la foule des lâches s'effacent vite. Donne tes lèvres, amant. Les blessures de l'amour sont plus profondes que toutes celles qui pourraient atteindre mon corps.

PROMÉTHÉE.

Hésione, mon âme aimante. Parle ! Que t'ont-ils dit ? Quels mots méchants ont-ils crachés contre toi. Quelles injures t'ont-ils jetées ces hommes, ingrats et félons ?

HÉSIONE.

Depuis que je te vois, j'ai tout oublié et je ne veux entendre que la parole de mon amant au cœur douloureux, que la musique enivrante de son âme amoureuse.

PROMÉTHÉE.

Viens, ô mon soleil !

HÉSIONE *s'approche.*

A quoi bon ces souvenirs ! N'as-tu donc rien à dire ? As-tu oublié tous les chants de l'amour. As-tu désappris le langage de la passion ? Et moi, ne sais-je plus bercer mon Titan, pour avoir besoin de répéter des paroles, sans charme ! Prométhée ! Il y a encore, dans mon cœur, du sang à toi. Bois-le ! Et celui-là, Zeus ne te le ravira jamais.

PROMÉTHÉE *veut l'étreindre.*

Ah ! cette chaîne ! Je voudrais te tenir près de moi, comme autrefois. Je voudrais te sentir là, près du cœur, entièrement à moi... Je te voudrais encore comme autrefois, amoureuse de ma force virile, de mon courage divin... Te rappelles-tu, maîtresse, la joie de cette foule là-bas, les roses jetées sur ma route, les danses exécutées à ma gloire, les autels où fumaient les offrandes, faites pour ma maison ? Et aujourd'hui...

HÉSIONE.

Chasse ces souvenirs ! Qu'importe ce passé glorieux (*elle essuie une larme*).

PROMÉTHÉE.

Tu pleures, amante. Tu pleures le Titan. Oh ! le cœur de la femme ne saisit pas ses propres accents. Sache, noble maîtresse, que ton amour sanglote et que malgré toi, dans l'amant vaincu, tu aimes le Titan d'autrefois qui, à l'heure présente, souffre et gémit.

HÉSIONE.

Éloigne ces soupçons sans éclat. Ne suis-je pas près de toi, toujours la même, toujours Hésione, la tienne éternellement, la tienne entièrement ?

PROMÉTHÉE.

La mienne ? Douleur ! Mais sache donc que le cœur que la larme ronge aime autrement que le cœur que gonfle la joie. Sache la loi fatale ! L'amour de la suppliante ne ressemble pas à

l'amour de celle qui avec orgueil contemple l'amant plein d'éclat et de puissance. Or, que suis-je ? Zeus ! Zeus ! Tu m'as ravi la terre, le repos, les cœurs. Tu as soulevé contre moi mes hommes et tu as eu l'indigne cruauté de laisser intacte dans cette tempête la frêle fleur de l'amour ! O Aphrodite, déesse de la suavité ! Je n'aurais jamais cru que parmi les hôtes de l'Olympe tu savais, aussi, outrager les Titans déchus. (*Hésione éclate en sanglots et murmure en se pressant contre Prométhée.*)

HÉSIONE.

Seigneur ! Grâce, ne me tourmente pas. Grâce !

PROMÉTHÉE.

Ne pleure pas ! Ma raison s'égare. La folie fait préférer de méchantes paroles. Je blasphème, amante. Ah ! le blasphème est devenu mon unique langage ! Viens, approche-toi vers la loque que tu aimes. Approche-toi et adoucis ma cuisante détresse... Hésione.

HÉSIONE.

Maître, la servante, à tes pieds prosternée, embrasse humblement tes genoux. Prends la malheureuse qui implore ton amour. Prends Hésione qui sans toi ne verra plus le soleil et portera aux enfers sa tristesse.

PROMÉTHÉE,

*pose sa main sur la tête de la femme... la nuit tombe doucement,
les étoiles paraissent dans les cieux.*

Repose ta tête sur moi, mon âme. Donne ta main, amante. (*Silence. L'obscurité gagne peu à peu la scène, seul le rocher est éclairé par une lumière faible.*)

PROMÉTHÉE.

La nuit se lève déjà. La brise répand le calme dans mon corps flétri. Hésione ! Que le Titan est las ! (*Doucement.*) Je ne pleure pas, maîtresse, les outrages des hommes et les cruelles méchancetés des dieux. Mais je sens le froid glacial pénétrer mon âme. La mort comme une pieuvre s'épand dans mon sang et peu à

peu engourdit toute vigueur et trouble le regard, hier si clair encore...

Tu m'écoutes, enfant ! J'ai besoin de sentir que mes paroles ne se perdent pas là-haut... (*avec égarement*) là-haut où il demeure...

HÉSIONE.

Parle ô amant !

PROMÉTHÉE

Si dans cette poitrine il y avait eu un peu de feu, que pourraient contre lui la versatilité des foules et leur infâme lâcheté ! J'aurais eu le courage, quand même, de maudire et peut-être malgré ces chaînes, aurais-je grimpé là-haut, jusqu'au soleil ! Qui sait ! Si dans ce cœur la vie palpitait encore, j'aurais pu parler et rallumer de grandes haines et de belles colères ! Peut-être aurais-je de nouveau réuni à mes pieds les hommes anxieux et les aurais-je raffermis ? Mais je suis si las ! Zeus a étendu, devant mes yeux, les immenses horizons bleus. Tout seul, souffrant, immobile, pendant de longues heures — heures interminables — je les ai contemplés.

Or, devant ces gouffres infinis, si doux, si paisibles et (*avec effarement*) tellement silencieux, je ressentis la petitesse disparate des foyers allumés de ma main, (*lentement*) je ressentis l'inutile orgueil et la fatale destinée...

(*La nuit devient plus obscure. Le ciel s'éclaire au loin. Hésione est à peine visible. Seul, le buste de Prométhée est éclairé.*)

PROMÉTHÉE, d'une voix profonde.

Zeus ! Qu'étais-je donc devant l'impérissable ordonnance des cieux ? Qu'étais-je, moi, le voleur du feu ? Les vents, les étoiles, les ténèbres, la lumière naissent, avec un ordre admirable, dans les célestes abîmes. Ombre par ci, lumière par là, gaieté dans un coin, tristesse dans un autre, fleurs, ivraie, grain, désastres et joies, mort et naissance, tout s'arrange dans l'immense domaine de ta sagesse et rien ne peut vivre, hors de l'ordonnance. Cependant, moi Titan, j'ai voulu jeter aux hommes ce qui était destiné aux dieux ! Poussé par l'orgueil facile et par la capri-

cieuse raison, j'ai oublié que les Titans n'étaient ni des dieux ni des hommes, mais des médiateurs dans le grand festin. Et moi, fils maudit, j'ai voulu être dieu à mon tour et lutter contre Zeus, non plus comme homme indocile ou Titan égaré, mais comme égal à celui qui règne sur le monde. Folie ! Triste folie ! Car n'étant point de divine essence, après avoir quitté la demeure, j'étais étreint par les passions humaines. Et les mortels ne pouvaient pas répondre à mes ardeurs qui les dépassaient !

Ainsi, pour la risée des siècles, je suis devenu humain par le cœur et divin par la durée : le Titan malheureux, immortel, damné, le voleur de l'étincelle, le brigand des lumières, qui implore la nuit de le couvrir de ses ailes.

HÉSIONE.

Prie, prie mon amant ! Le ciel t'entendra !

PROMÉTHÉE.

Non, Hésione ! La vaine prière ne souillera pas mes lèvres. Zeus a besoin de mon désespoir et non de ma soumission. Il faut que je reste sur le rocher, maudissant et blasphémateur, afin que ma révolte inutile atteste son immortelle sagesse. — Car Hésione, lui seul a droit de vivre en raison. Lui seul est la sagesse. Moi, le Titan insoumis, traître devant les dieux je n'avais pas droit d'apporter aux hommes les ordonnances divines. Les dieux savent restreindre la sagesse. Ils savent parfois folâtrer et errer. Ils peuvent, dans leurs demeures, manier la foudre et écouter les caprices du cœur. Les hommes ne sont pas faits pour ces terribles luttes. La sagesse les écrase, lorsqu'elle les atteint. La sagesse les épuise, les torture ; elle bouche leur cœur, détruit leur instinct de vie et arrache leur charme. — Aussi, en leur donnant la lumière je leur ai donné l'amertume et le châtiement. — Tant pis ! Zeus n'a rien perdu. L'amertume et l'indocilité des hommes raffermissent sa sagesse. Mais le Titan en meurt et il souffrira jusqu'au jour où Zeus voudra, pour l'enseignement des hommes, calmer mes douleurs en me jetant sur les routes ardentes où j'aurai à exécuter des peines inutiles... (*Le vent se lève et siffle à travers la scène*) Ah ! le bon vent. Il m'apaise.

Où es-tu amante ! Où es-tu ? Je ne vois plus ! Parle ! Je m'égare.
Ces paroles rouillent mon âme. Où es-tu ?

HÉSIONE.

A tes pieds je pleure, maître ! Permits à celle qui t'aime de
parler à Zeus, et certes sa sagesse ne se détournera pas de moi.
Laisse-moi pleurer encore. Je sens qu'il nous entendra.

PROMÉTHÉE.

Malheureuse enfant ! L'amour, même, le tien ne vaincra pas
l'inflexibilité du destin.

HÉSIONE, *se lève.*

Laisse ta maîtresse prier ! L'amour est la graine divine. Par
lui, j'arriverai jusqu'à Zeus, jusqu'aux Parques... jusqu'à l'in-
connu. Et vaincue par l'amour, j'adoucirai aussi les ordres
infaillibles du destin. Laisse Hésione à ses larmes !

(Silence, Hésione disparaît derrière le rocher).

ARNOLD BÖCKLIN

Arnold Böcklin, né à Bâle, le 16 octobre 1826, appartenait à une vieille famille de négociants en soie.

Malgré la *Danse des Morts* de Holbein, du musée de Bâle, la peinture n'était pas en honneur dans l'honorable monde de négoce de la ville. Aussi A. Böcklin après avoir fait ses études à l'école latine de Saint-Alban et à l'école de dessin où un certain Kelterborn lui a appris les premières notions de l'art, a eu à subir les froissements ordinaires que la famille bien rangée octroie aux enfants prodiges. D'un tempérament ombrageux, Böcklin a vécu solitaire son enfance. Il se passionnait pour la poésie, il adorait la musique. Sa vie était simple et se prêtait aux contemplations et aux réminiscences. Des vieilles églises qui ont conservé des bois du moyen âge, les tableaux de Holbein, les ruines romaines, les paysages du Rhin, les chaînes du Jura, de Schwarzwald ont égayé la jeunesse du grand artiste.

Un jour, il a osé enfin trancher la situation et a déclaré à son père qu'il voulait se consacrer à l'art. Cette déclaration a consterné le brave négociant qui n'avait pas grande confiance dans les rêves de son enfant.

Cependant, après quelques années de résistance, sur les conseils de son ami Wackernagel, le père a permis au jeune Arnold de s'essayer à l'art.

Böcklin part alors à Genève où il suit les indications du paysagiste Calam.

Sa nature timide et robuste, passionnée et réfléchie n'a pu s'accommoder avec les mièvreries du poète genevois et Böcklin, en 1841, s'en va à Dusseldorf où l'attire la gloire du romantique Schirmer.

L'exagération et la violence du maître fascinent Böcklin qui, à l'âge de seize ans, a fait son premier et dernier tableau portant le cachet de l'époque romantique byronienne : un antre avec une chute d'eau, fantastiquement éclairée. Mais son tempérament n'admet pas ces exagérations. Il a le dessin sec et pédantesque. Il craint la brusquerie. Son génie se forme lentement et a besoin des indications précises qui auraient satisfait sa curiosité.

Böcklin, en effet, a mené la vie de ces véritables « timides » qui souffrent en silence leurs tentatives, qui mûrissent longtemps avant d'agir et surtout ont besoin d'acquiescer, de comprendre et de se dépenser.

La vie de Böcklin est l'exemple merveilleux de cette générosité spirituelle. A peine sorti de chez son père, après avoir passé par Calam et Schirmer, il pense déjà aux grandes excursions dans le domaine de l'art. Les villes le hantent ! Il rêve Anvers, Paris et l'Italie. Il se jette dans le vagabondage à travers les paysages et les cités, ce vagabondage que seules la vieillesse et l'indolence de l'âge interrompent.

Il passe à travers la vie en cueillant ce qu'elle apporte. La misère l'obsède à Rome. Affamé de liberté, de pain et de gloire, il lutte sur les barricades de Paris, en 1848. A Weimar, saisi par le rêve de Goethe, de Schiller, d'Humboldt, il se livre aux sciences exactes et étudie le problème de la machine volante, en consacrant ses loisirs aux mathématiques. Et il paraît même selon Helmholtz que la solution du problème de vol donnée par Böcklin est la seule juste.

Volontaire, aimant à se répandre, il veut l'exactitude et ne craint pas la recherche. Il étudie tous les moyens de peinture d'autrefois. Il fait des essais sur la chaux, sur la peinture à l'œuf et à la cire. La chimie le documente et il prépare lui-même ses couleurs.

Il paraît même qu'il a classé avant de mourir, pendant les dernières années, ses propres recettes sur la couleur.

Ainsi d'un esprit créateur, curieux et inquiet, ayant vécu sur les barricades les trances de la liberté, dans les bouges de Rome les humiliations de la misère et à la cour brillante de Weimar la solitude de la gloire, Böcklin a su réaliser une œuvre immense

dont il est l'unique ouvrier — jusque dans les moindres détails de métier.

Son imagination sèche, précise n'est pas l'imagination d'inspiré — c'est une science de réminiscence.

Böcklin n'aime pas le modèle ! Il copie rarement. Mais rien n'est perdu qui est enregistré dans son cerveau. La pensée de peinture mûrit longtemps. C'est après plusieurs années qu'il se remémore les carnages de 1848 et ce n'est qu'à son retour à Bâle qu'il revit Rome et Florence. Ce caractère est le secret de son art ! Un jour, à Munich, le comte Schack, son Mécène qui a si dignement protégé le génie, le trouve troublé devant son chevalier. Böcklin, les regards perdus, lui dit que depuis ce matin il rêve devant la forêt que le Tasse lui a révélé.

Les paysages entrevus en Italie ont mûri, une parole du Tasse les a réveillés et le peintre qui les a déjà absorbés et vécus était en train de les recréer.

Il fallut donc que la vision se confonde avec son être intérieur, qu'elle s'y glisse jusqu'au moindre recoin et qu'ensuite un souvenir glorieux, un rappel la fasse revivre. C'est à Zurich que s'éveille chez Böcklin le paysage florentin et la mer. C'est à Florence qu'il revit la campagne romaine. Une telle façon de concevoir et de sentir éloigne l'inspiration immédiate. Le rêve que l'artiste crée s'attache à quelque chose de plus général qui parfois échappe à l'investigation immédiate.

Le temps efface les rudesses de la vie, il atténue les formes, il rompt souvent la suite des événements. Mais quand l'homme sait contempler la vie qui passe, il la revoit ensuite plus humaine et plus unie. Le sang qui charrie les impressions, qui noie les unes, conserve les autres, donne à l'imagination un ton général et fait peupler l'univers par des évocations humaines. Chez Böcklin le paysage et l'homme se confondent ; ni l'un ni l'autre ne prédominent et on sent une union intime entre l'air, le soleil, les fleurs, les bosquets et les hommes. Dans *Son Coup d'œil en Italie*, les deux figures humaines — Böcklin et son épouse — surgissent fraîches et rêveuses à travers les branches fleuries, tandis qu'au loin s'étend la campagne romaine, douce, éthérée, sans éclat trop fort, si aimable pour les

deux êtres qui paraissent par les feuillages. Dans l'*Ile des morts*, discrète comme une plainte, sur les vagues assoupies un canot porte des ombres, des silhouettes humaines qui semblent pleurer doucement près des roches et donnent encore plus de mélancolie aux cyprès qui appellent les larmes. Dans la *Soirée du printemps*, un pan étendu mélancoliquement près des eaux assoupies joue tandis que appuyées contre l'arbre les nymphes l'écoutent. Et on sent le rêve frissonner dans la pose indolente du dieu, dans la vague, dans l'air, dans l'attitude des nymphes que berce les sons de la syrinx. Dans la *Villa au bord de la mer*, une immense désolation enveloppe le coin de la terre, les vagues se couvrent d'écume, les arbres qui poussent près sur la grève s'inclinent vers la terre, hérissés, alentour une tourmente, sévère et sans éclats, pèse et près de la rive une femme en deuil songe. La même unité paraît dans la *Journée d'été*, journée où tout est ardent et où tout a pris forme : les arbres, les fleurs, les épis. L'air pur que seul le soleil sait répandre s'étend immense, infini et très calme. Et voici que sous les arbres, des êtres humains prennent des ébats, agiles, heureux d'essayer leur vigueur impudique dans l'onde vive ! Les formes sont fondues, la rivière faisant coude se perd... dans le lointain, derrière les arbres une immense prairie s'étend. L'été règne parmi les êtres.

Chez Vinci le paysage complète l'homme qui pourtant le domine. Chez Rosa, l'homme est écrasé par la nature. Courbet arrache du sein de la vie des coins dramatiques. Corot fait jaunir les feuillages. Monet fasciné par les lumières chante la gamme des rayons décomposés par les formes. Chez Böcklin tout est déjà uni ; les choses, le soleil ardent, les crépuscules, la prairie et l'onde, les hommes et les femmes, des nymphes et des faunes, des jouvenceaux et des vieillards rient, pleurent et respirent en unisson et sans froissement réciproque. Une symphonie semble noyer tous ces êtres, l'esprit d'amitié les étreint !

Or pour arriver à cette conception, il ne suffit pas de vouloir philosophiquement être panthéiste ou païen. Il faut encore sentir l'âme de ce qui vit, il faut vivre soi-même et il faut être doué d'une imagination particulière. Nous avons vu Böcklin, taciturne et solitaire, parcourir les villes, se passionner pour

les sciences, aimer les appels des foules. Cependant même cela ne suffit pas ! Acquérir les richesses de ce monde est d'une grande noblesse, mais l'art c'est de les recréer en les rendant plus humaines. L'imagination de retour par l'exubérance aidée de sa vie, seule a permis à Böcklin de former cette vision unitaire. Ah ! Les souvenirs, souvent mélancoliques — comme tous les souvenirs — sont précis et sans antagonisme, grâce justement à la turbulente vision de Böcklin, grâce à ce que les braves gens appelaient parfois sa sauvagerie — et que les « critiques avisés » nommés âme allemande ! Ce Suisse élevé sur la frontière de l'Empire romain et des plateaux germains devenait plus spécialement un lourd allemand quand il riait comme Rabelais et un mièvre quand il rêvait comme Lamartine. Ces jugements d'ordre géographique sont la dernière ressource de l'incompréhension. Nous les signalons en passant et nous reprenons la reconstruction de la légende universelle formée par Böcklin.

Généreux et turbulent, l'artiste ne pouvait envelopper l'âme de l'univers de regrets et d'effrois. Les principes se logeaient peu dans sa tête. Il voyait se déployer devant lui des graves événements naturels, il apercevait des drames de la vie, mais il ne pouvait rien nier, son âme vigoureuse enveloppant tout d'une douce banalité. Cependant son cœur impatient, son esprit pensif, son sang riche tout en enveloppant avec grâce les êtres du parvis humain hésitaient souvent. Les souvenirs ont le ton d'ensemble dans les âmes fortes, mais l'imagination de retour trouve de fâcheuses fissures dans les visions qu'elle évoque. Et je crois que c'est justement cette insuffisance de l'imagination unie à la générosité de l'esprit, qui crée les légendes et remplit de charmantes visions les bosquets et les fleurs, Böcklin a peint les sirènes, les nymphes, les pans. Près des sources, dans les bois, sur les vagues paraissent dans ses œuvres les dieux familiers des Grecs. Il reprend les évocations virgiliennes. Il reconstruit Anacréon. Il se réjouit avec Bacchus, avec les Sirènes. Chaque coin de la terre a pour lui quelque chose d'humain. Or, pour arriver à reconstruire la légende antique, fallut-il faire un saut périlleux dans l'art littéraire ou a-t-il suffi d'une âme bien née pour avoir la vision qu'autrefois un grand

peuple a créée ? Les disciples de Böcklin en croyant le suivre ont pris le chemin du fantastique. Leur légende ce n'est plus une nymphe couronnant la source ou un pan qui humanise les bosquets mais l'épouvante et l'effroi des grossières légendes barbares. Les êtres humains, qu'ils évoquent sont des fantômes, ... et des hallucinations. Ce sont des œuvres d'une civilisation déchue que déforme la doctrine chrétienne. C'est la tourmente et l'inquiétude. Chez Böcklin, au contraire, toutes les fantaisies ne sont que la continuation de la légende humaine telle que le monde antique nous l'a léguée.

La légende thessalienne de la vigne, la légende champêtre du Pan, surviennent dans l'histoire de l'esprit antique pour établir l'amitié entre l'homme et les choses. Les histoires de la légende grecque n'ont rien de terrifiant. Les grandes luttes se passent hors de la nature, sur l'ordre de Jupiter et du Destin.

L'effroi ne règne pas dans la vie ! Seulement les êtres humains qu'on entrevoit sont plus extravagants et plus exagérés. Les faunes sont des hommes et cependant, la forêt leur a donné un aspect plus animal et les femmes, ces oreades, ces naïades, ces océanides tout en gardant la grâce et la beauté ont ajouté à leur forme humaine l'aspect des choses où elles vivaient.

Ainsi la légende naturelle des Grecs en déformant la vision de l'homme, l'a spécialisé suivant le milieu et l'a approché à la nature.

Le même phénomène s'est produit chez Böcklin.

Après avoir traversé la première crise romantique, après avoir copié à Anvers et à Bruxelles Rubens, après avoir contemplé l'effroi de l'art de Wurtz, il a appris l'ordonnance et la grâce chez Poussin et a vu les Grecs de Couture. Mais, doué d'une force personnelle, il a senti que l'ordre des choses qu'il revivait était humain et surhumain, que chaque être apportait quelque chose de plus général que ce que sa forme immédiate aurait pu faire supposer et enfin que « tout était en tout ».

Il s'est tourné alors vers les évocations antiques. Il a vu Rome et la campagne romaine, il a étudié les antiques à Pompéi, à Florence, à Naples, à Palerme. Il a vécu parmi les Latins et a compris la forme antique mieux que les preraphaelites qui l'ad-

miraient entre les murs du British Museum. Une fois éloigné de ces pays du charme, il compléta sa vision en empruntant à la légende ce qu'elle avait de plus humain. La série de ses tableaux du printemps — surtout l'admirable *Retour du printemps* — ses pâtres, ses jeunes pêcheurs, ses tritons appartiennent à un pays doux et où l'homme n'a pas besoin des cultes difficiles pour s'attacher à l'univers.

Aussi pouvons-nous dire que son paganisme est de notre temps ! Ces faunes et ces nymphes vivent dans l'atmosphère que nous aimons, mais la terrible cruauté, l'olympes souvent sévère tout ce enfin qui semble être apparenté avec le christianisme a disparu chez Böcklin et était noyé dans la virtuosité de son art, dans la tonalité d'ensemble, dans la mélancolie très douce et dans la recherche de plus en plus savante des formes simples et statuariers. Il y a de la parenté entre le *Pan dans le coquillage* de 1857 la *Danse du printemps* de 1868 et les admirables tableaux datant de 1882 et faits à Florence : *Bosquet sacré*, *Poésie et Peinture*, *Bacchus et Cérès*. Or dans ces visions, grâce au procédé d'art de plus en plus perfectionné, il s'affranchit de la légende ; la ligne et la couleur lui suffisent pour créer la beauté. Et même la tonalité se noie dans l'ensemble simple de sa vision ! Ainsi le paganisme de Böcklin est plus que le paganisme littéraire, il est l'expression d'une âme sensible et généreuse qui peu à peu en commençant par dessiner les sites et les êtres qu'ils évoquent aboutit à la forme pure, au geste sobre, à la sagesse ! Mais pour accomplir cet immense parcours, pour effacer les bruyantes visions, pour rendre par la forme et la couleur ce que l'esprit a vécu, il fallut un chemin très long des recherches et des investigations, je dirai même des erreurs !

Dans une étude spéciale nous tâcherons d'étudier, avec plus de détails la vision de symphonie universelle que Böcklin a créé, après des tâtonnements laborieux, après avoir abandonné peu à peu tout le lest littéraire.

DE L'ESPRIT DIALECTIQUE¹

MÉDITATIONS

IV

A M. Frantz-Jourdain.

.
Passer, vivre, sentir ! Juste pensée, accueillante pour toutes les lumières, sans haine pour les ombres. Elle est divine par sa sagesse, humaine par son amabilité.

Les événements se déroulent. L'esprit s'efforce de ne ravir à sa clarté aucun de leurs traits charmants. Il subit, avec courtoisie, les chocs, les imprécisions et les rugosités. Il s'incline devant le devenir et il admet, sans controverse, la ligne merveilleuse du mouvement.

Mais l'esprit n'est pas Dieu. Il ne peut se contenter à contempler les événements. Il est faible parce qu'il est de substance humaine, il est actif parce qu'il participe de ce qu'il contemple.

Certes, la pure sagesse contemplative a des attrait mystérieux. C'est le signe d'admirable fatalité, d'immortelle fraîcheur. C'est aussi l'indice que la substance est arrivée à son expression sublime sans doute, mais sépulcrale déjà et que ce qui devrait se modifier demeure amorphe.

1. Voir *Le Germinal*, 1900. Cahiers n° 1 et 2.

L'esprit ne peut subir ce solennel silence. Il contemple et accueille. Il crée aussi ; il veut ; il agit.

Il est doux de bien voir, de regarder toujours, sans trêve. L'homme, pourtant, si accueillant qu'il soit, a besoin de pénétrer, à son tour, les événements et de leur donner une partie de sa vie, de son sang et de son souffle. Si sage qu'il soit, il veut de l'amitié dans l'univers et il confond sa substance avec celle du monde. Il n'est pas la sagesse ; il devient sage. Il n'est pas Dieu ; il devient divin.

Sans douleur et sans turbulence, il se pare d'universel printemps et il en fait ressortir les grâces.

... Ainsi il agit.

Il faut, dès cet instant, qu'il sache donner à tout l'exacte mesure et que la justice préside à ses contemplations.

La justice, douce image du calme et de l'ordre, est la déesse qui mène l'esprit. Elle est faite des sourires, des joies et des méditations. Elle hait les inutiles agitations, les efforts, les douleurs.

« Hélas, dit Prométhée. — Ce mot, Jupiter ne le connaît point », répond Mercure. Elle n'aime pas les regrets. Elle veut que tout soit bien et que chacun soit son élu et son préféré.

Tel est la part humaine de l'esprit. Tel est le champ d'action de l'homme. C'est aussi son drame et sa destinée.

L'esprit accueillant imprime sa marque aux faits et aux substances. Ayant été bon et amical, il continue à pratiquer sa bonté et son amitié en exprimant ce qu'il a contemplé et en donnant un signe humain, une forme impérissable à l'émotion ressentie devant l'univers.

Avant l'action, il était filial, respectueux pour toute existence, il aimait tout frémissement. Au moment de l'action, il faut, qu'à son tour, il devienne paternel et qu'il sème dans le monde ses sentiments et sa sagesse pour créer l'ordre et la juste mesure.

Regardons-le dans la nouvelle aventure ! Où va-t-il ? Evitera-t-il les déchirements, les gémissements et les défaillances ? Mau dira-t-il en créant ? Craindra-t-il ? Sera-t-il esclave, sournois et docile ? Maître cruel et sévère ?...

L'univers a des faces multiples.

La substance est faite d'innombrables événements qui enveloppent l'homme, le mènent vers les aventures diverses, le continuent dans le temps, le détruisent et le récréent. L'existence de l'homme consiste à remplir sa destinée, en réalisant par rapport aux événements, l'équation la plus conforme à sa nature complexe. Si l'univers était simple et fixe, l'homme serait uniforme et pourrait, sans difficulté, réaliser l'ordre de la vie. Or, ni l'univers, ni l'homme ne sont simples. La complexité est le caractère de la vie, la diversité est dans la nature de toute l'existence. Aussi peut-on former des rapports divers, plus ou moins conformes à l'ensemble.

Toute action qui n'est du reste qu'une relation a sa part de justice par le seul fait de son existence. Pour qu'elle soit juste non seulement par sa valeur immédiate, mais aussi par sa portée générale, il faut qu'elle suive le chemin le plus conforme à ce qu'elle exprime. Un événement quel qu'il soit produit toujours des effets. Il est une partie de la cause universelle. Pour être un événement humain, il faut qu'il soit juste comme fait isolé et juste comme partie d'un ensemble. Il doit correspondre, chez l'homme, non seulement à ce qui le produit, mais à tout ce dont le point d'application momentané fait partie intégrante et inséparable.

Dans l'existence humaine, il faut donc un foyer où convergent les diverses lignes de l'univers, où elles se transforment en relations entre l'homme et la vie et s'expriment en série des données infinies qui se résolvent en deux entités : homme et univers. Ce foyer qui forme le centre d'équilibre des deux agregats des forces est l'esprit ou la pensée humaine.

L'esprit c'est l'ensemble des rapports établis entre l'homme et l'univers et exprimés par des signes particuliers. La vérité et l'erreur sont des manifestations de ses rapports, mais elles n'épuisent pas toutes ses formes et embrassent à peine une faible partie. Au delà d'elles, il en existe des signes d'ordre supérieur qui les dominent. Ce sont des universaux qui s'appliquent aux événements plus complexes et qui subordonnent à leur loi ces signes spécifiques de l'esprit raisonnant. Ces universaux sont de divers ordres. Ainsi autrefois la conception de la divinité était

un de ces signes universels que j'appellerai volontiers *signes ordonnateurs*. Grâce à l'idée de Dieu ¹ les hommes ont pu donner à leurs incertitudes une forme plausible et admettre comme connu et réel ce qu'ils ne savaient pas déterminer par les lois de la logique ordinaire. Tout un monde que la raison n'atteignait pas, s'est déclaré dans les divinités. Le divin c'était le bonheur mêlé d'amertume, c'était aussi le miracle, l'assujettissement des forces naturelles, par l'obéissance passive à ce qui existe et qu'on ignore.

A un certain moment, le divin s'est humanisé ; il est devenu l'élément de l'ordre, le principe de la vie disciplinée par une cause inconnue qui était plus parfaite et plus logique que la raison humaine. La vie des peuples et des individus, les résistances aux innovations trop précoces, le crime de la certitude, le crime du fanatisme se sont concentrés dans la notion de la divinité. Les sublimes mystères des Sibylles, l'invincible puissance des Parques, la sévère Iris, l'impitoyable Jahve imposaient aux hommes une confiance absolue dans toutes les forces, sans distinction, à condition que les fidèles exerçassent leur volonté dans le culte.

A cet ordre, strictement social et très limité, le christianisme a ajouté les notions de l'éternité et de la charité.

Que pouvaient les grands troupeaux d'hommes — brebis pelées et anxieuses — devant le pouvoir de nouvelles lois et des hasards, inconnus à la science antique ? A peine, savaient-ils déchiffrer quelques mots dans le livre de l'univers et le besoin les pressait de se reconnaître pour agir.

Le christianisme, en donnant à Jahve juif le sens universel a permis à la science humaine si faible encore de s'exercer. Mais que de troubles et que d'hérésies ont secoué la pauvre humanité avant le lever de l'astre de l'Occident ?

Les signes universels ont leur tragique destinée. Le destin se cherche à travers les erreurs et les vérités. Le malheureux esprit humain flotte dans l'incertitude avant qu'il arrive à se soumettre consciemment à son sort.

1. Voir mon étude sur *Hasard et Religion* dans la *Revue Internationale de Sociologie*, 1895.

Aussi depuis les visions de l'Apocalypse jusqu'aux erreurs des Ariens, l'humanité exerçait sa volonté pour se rapprocher vers l'unité, à travers toutes sortes de divergences morales et intellectuelles ¹.

Grâce à ce mouvement de recherches et d'incertitudes, de clartés célestes et de troubles profonds, la lumière a jailli, bientôt, de la basilique de Saint-Pierre pour imposer aux consciences flottantes, aux croyances hérétiques, aux pensées sentimentales une vaste organisation spirituelle.

Le catholicisme en inaugurant la papauté a arraché aux griffes de l'incertitude l'esprit tâtonnant du monde nouveau et lui a permis d'accomplir ses destinées ².

Le divin a pris la forme sévère d'une immense unité où, en vue du salut, régnait l'ordre, grâce auquel ont pris naissance diverses manifestations de l'esprit : histoire, art, philosophie. La notion de l'Église dominant celle de Dieu a donné un merveilleux essor à l'esprit et la rigueur apparente des dogmes trempait les personnalités et assurait de grandes libertés à l'esprit créateur.

A un certain moment il fallut encore élargir le domaine de l'esprit pour l'approcher de la vie. Or, dans l'histoire, la logique ne vient qu'après coup et la négation est la force la plus naturelle, la plus grossière et par conséquent la plus accessible pour permettre à un principe de se renouveler.

L'idée catholique a subi la destinée commune à toutes les idées : elle était niée comme forme par la doctrine de Luther et comme essence par la philosophie naturelle. En réalité pourtant, c'était la même idée décomposée. Le régime du principe *a priori* était remplacé par le régime de l'analyse qui a pris deux formes : religieuse et scientifique.

Le catholicisme était un ; sa science et sa religion se confondaient. Le principe ordonnateur qui l'a remplacé a exigé le

1. V. mon étude *Immoralité de la science* (Giard et Brière, ed.).

2. Les théologiens et les libres penseurs ont malmené la papauté, les uns en l'exagérant, les autres en la diminuant. Nous tâcherons un jour d'étudier son rôle ainsi que celui des jésuites qui à un certain moment mitigeaient l'esprit italien de la papauté en faisant prédominer le principe de l'Église.

COMITÉ GOLBERG

Paris, le _____ 190

SIÈGE SOCIAL

76, rue Taitbout

ALBERT WOLFF

Éditeur

✱

MONSIEUR,

Considérant que certains efforts de la pensée contemporaine sont dignes d'appui et peuvent être d'une grande utilité pour notre génération, nous avons formé un comité pour éditer les œuvres suivantes de **M. GOLBERG**.

Prochainement : { *Intuitions Sociales.*
Lazare le Ressuscité.
Crépuscules de l'Art.

(Au mois d'avril 1901) : *De l'esprit Dialectique*, Théâtre.

Le comité est composé de :

Monsieur Paul ADAM, Président d'Honneur.

MM. G. CRÉACH ; CIMA-BILLETTE, artiste peintre ; P. DU ROUSSEAU, sculpteur ; H. DE GROUX, artiste peintre ; S. GIRARD, artiste peintre ; P. LABISTRES ; Maurice MAGRE, homme de lettres ; A. PAULET, journaliste ; G. PIOCH, homme de lettres ; J. QUANTIN, homme de lettres ; L. RÉMY, homme de lettres ; Paul SOUCHON, homme de lettres ; A. WAÏS ; de MONZIE, avocat ; E. PILON ; H. DEGRON, homme de lettres.

Nous espérons, Monsieur, que vous ne refuserez pas votre appui pour réaliser notre tentative.

Agréez, Monsieur, nos salutations respectueuses.

P. DU ROUSSEAU — J. QUANTIN — A. WAÏSS,
Secrétaires.

~~~~~  
**Comité GOLBERG**, 76 rue Taitbout, Librairie WOLFF.

Je soussigné \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

souscris la somme de \_\_\_\_\_

aux œuvres de Mécislas GOLBERG.

Signature :

Prix de l'édition ordinaire. . . . . 20 francs.  
Prix de l'édition de luxe. . . . . 100 —



fractionnement de ces deux manifestations spirituelles; néanmoins la religion protestante et la science menaient, au même résultat, par deux chemins différents : connaître par analyse, croire par analyse, vivre en esprit non plus par l'esprit, mais par la raison.

Ce dualisme a disloqué la pensée. Les deux domaines d'universaux étaient indépendants l'un de l'autre et, par définition, ne visaient pas le même but. La religion est devenue un fait moral d'ordre intérieur, la science, un fait expérimental d'ordre extérieur. On pouvait aborder les deux domaines, ou bien se contenter d'un seul en niant l'autre.

La pensée peut-elle subir ce régime ? Peut-on envisager, sans inquiétude, la désunion spirituelle ? Peut-on, sans aucun trouble, considérer les deux grands signes universels jetés à tout hasard et flottant à l'aventure ? Ce parallélisme de la vie — le divin anonyme dans la science, le divin arbitraire dans la religion — n'amène-t-il point de graves désordres et ne nécessite-t-il pas la formation d'une notion plus juste que celle de la divinité analytique et de la vérité expérimentale ? Faut-il encore nier ? Faut-il recommencer, au déclin de plusieurs siècles, le système si primitif de négation qui flatte les esprits faibles ? ou bien, après avoir envisagé, en toute sérénité, les lois naturelles de l'esprit, après avoir admis tout ce qu'il crée, peut-on trouver une forme de divin, un signe universel qui tout en se basant sur le principe de l'unité traditionnelle de la discipline spirituelle, sans admettre toutefois leur côté formel, réunirait en un bloc les deux éléments de l'esprit devenus parallèles : connaissance et foi ? Je dis mal ! Peut-on exprimer de nouveau en terme unique et basé sur une méthode adéquate le signe universel de l'inconnu et le signe universel du connu ? Ah ! Bénie sera, dans la pénible gestation de la pensée, l'heure où en paix nous envisagerons enfin notre loi de savoir et de vivre. Ce moment solennel sera la fête de l'âme de l'occident, son triomphe et sa définition complète. Et quel héritage merveilleux laisserons-nous à ceux qui nous suivront dans l'histoire !

L'Égypte pour les dieux a capté, les hommes et la nature, le connu et l'inconnu. Le monde antique a donné aux dieux la

suprématie et à la philosophie le droit de vivre. Au début, le monde chrétien a permis à la pensée de se raffermir et de resplendir en l'assujettissant à la divinité, accueillante et juste.

Ensuite sa ligne s'est brisée ! L'analyse vint. L'esprit est redevenu conquérant et barbare. Il l'est encore et la pensée exercée dans divers détours mystérieux de la nature primitive a besoin de nouveau de l'ordre et de la sérénité.

La raison a participé de la *matière et de l'homme* ; arrivée au sommet, elle doit participer d'elle-même. C'est la loi de l'âge mûr.

Voici nos richesses, nos conquêtes, nos vérités ! Et cependant notre âme est troublée et la raison hésite !

Pourquoi ?

Est-ce de la curiosité mal contentée ? Est-ce que les sourdes inquiétudes, les sombres défaillances naissent à cause d'une règle de chimie contestée, d'une loi physique incertaine ou des principes de physiologie, mal connus ?

Les crédules le disent ! Enfants imprudents qui ne regardent pas en arrière ! Les théologiens n'ont-ils pas multiplié leurs règles, leurs thèses et leurs énigmes ? Cependant, malgré tant de questions irrésolues, la science a inauguré son règne, sans tenir aucun compte des solutions théologiques.

L'énigme est peu de chose ! Et souvent, au moment où une forme de pensée s'en va, elle se pare d'énigmes pour expliquer sa durée et la rendre plausible. De même, à l'heure actuelle, notre trouble ne vient pas de l'imperfection des détails, mais de l'inconséquence des conceptions philosophiques, des divisions fâcheuses et des inhibitions désastreuses. Seul, un signe universel qui susciterait de nouvelles énergies saurait disperser les brouillards de la vie et assurer à l'homme une destinée plus rationnelle. Pour y aboutir, il faut connaître l'esprit qui crée les signes ; il faut connaître les formes qui lui sont propres et savoir en user. C'est la loi de toute invention !

(A suivre.)

## LETTRES A ALEXIS

---

Hôpital de la Pitié. — Février.

Ne crois pas, cher ami, que les inquiétudes spirituelles tiennent à une morale dogmatique, à un principe quasi religieux, à ce enfin que les philosophes appellent *la recherche de la vérité*.

Au moment où la personnalité humaine saisit réellement sa fonction bien exacte, il faut que des conclusions affluent, que des pressentiments s'enchevêtrent avec des idées claires, que le doute chevauche à côté de la certitude, que toute l'orgie cérébrale s'abatte sur l'homme.

Et alors, dans ce moment qui paraît lointain et silencieux, on s'abandonne à soi-même, dans un endroit bien solitaire, afin de pouvoir comprendre, que dis-je ! entrevoir quelques signes de l'âme, noyés dans les confusions sans nombre et dans d'immenses tristesses.

Il y a dans la vie pure de l'esprit des moments plus graves et plus terribles que ceux auxquels songent les moines égarés dans leurs cellules. Car ceux-là peuvent encore compter sur une belle fiction, sur une réalité qui, sévère et amicale, plane au-dessus des cœurs et des sourires et apporte dans les plis de son manteau d'azur la rédemption. Mais où trouver cette joie finale et l'arrêt nécessaire et une porte de pardon, lorsqu'on n'a devant soi qu'un peu de lumière et beaucoup de solitude ?

Crois-moi, que si les grands maîtres de l'esprit de l'homme

sont obligés, pour accomplir leur tâche, de renier toute grâce humaine, les hommes qui vivent dans la chimère de leur propre pureté ont la destinée plus cruelle.

Parfois, égarés par leur rêve, ils succombent par la moindre faiblesse entraînés par un plaisir momentané, par une flatterie, par une révolte.

D'autres fois, tels un Dante, un Villon, un Byron, un Bruno Bauer ou un Nietzsche, ils traînent leur malédiction à travers le monde et ils ricanent trop souvent.

Car l'esprit pur, celui qui ne compte que sur la vision juste de la vérité en ce qu'elle a de clair et d'obscur, ne peut s'égarer dans le mélodrame et racheter l'ennui fatal par quelque violence.

On sait qu'on ne peut rien renier : ni femme, ni homme, ni or, ni pauvreté ! Et cependant il faut avoir la certitude que tout cela est bien peu de choses !

Le malheur, la femme aimée, l'ami, la fortune et l'indigence sont des beaux sujets pour l'âme. Il faut savoir aussi que l'esprit pur qui sait, c'est-à-dire celui qui cherche toujours, doit donner beaucoup ; mais que ni hommes ni femmes ne lui apporteront rien qui soit conforme à sa propre valeur — valeur entière et sans division. En effet, il n'est point pour eux la chair vivante, un être complet qu'on ne peut perfectionner, mais il est comme le temple qu'on évite souvent et où parfois on se repose.

Socrate, entouré de ses disciples, sentit sa pauvreté solitaire et, malgré la candeur de son âme, il fut obligé de forger un mensonge contre lui-même — le suicide ! Et il l'accomplit pour s'attacher quelques amitiés, car sans cela sa pensée était trop calme et les braves gens ne concevaient point sa portée, tout en se nourrissant d'elle.

Crois, ami, que le juste vieillard aurait fui pour devenir un exilé s'il n'avait pas vu Phèdre, Platon, Alcibiade le bénir et l'aimer à cause du mélodrame de la mort qui leur a montré la grandeur et l'amour de la vie. Mais ces cœurs simples ne se sont émus qu'à cause de la mort de Socrate — la mort qui ne fut que sa grosse caisse à lui pour s'attacher des hommes et des cœurs.

Ainsi la vie spirituelle devenue esprit pur, c'est-à-dire une

simple précision veut l'homme tellement lointain que si ce dernier ne crée point autour de lui une légende de martyr, comme Socrate, une légende de richesse prodigue comme Vinci, ou une légende de terreur comme Michel-Ange, cette vie devient trop terne, trop solitaire et est vouée à l'oubli.

Mais que faire, ami, si à l'heure actuelle on se sent déjà incapable de ces doux mensonges.

Crois-tu que l'homme pensif qui vivrait calme et qui expirerait un jour près d'une rivière vive ne trouvera point son Phèdre et son Platon ! Il le faut, te dis-je ? Ou alors les moments de l'esprit deviendront si pénibles, l'âme livrée à sa propre grandeur se sentira tellement semblable aux sphères silencieuses qui roulent au-dessus de nous, qu'elle finira par se résorber elle-même et mourra enfermée, sans parole, sans sourire, sans regard, comme le fakir touché par le Bienheureux.

Or, cela serait horrible et injuste. Il faut que l'esprit dégagé même du mystère divin, devenu simple par sa hauteur tragique et si universelle trouve des motifs de l'action. Il faut que la grande joie spirituelle soit faite de l'ensemble d'actions justes et précises.

Et puisque aucun amour n'est possible au delà de la limite, il faut que le sourire de Manon et la grandeur de Vénus de Milo et que toi, ô Alexis, pauvre sensuel, victime continuelle ou de ta vanité ou de ta défaillance, vous m'apparaissiez comme immortels quand même — à cause de la vérité que je cueille en vous...

Quant aux larmes et aux faiblesses, il ne sied pas aux mortels de les sortir de l'ombre intime. Ainsi, garde ta sagesse, si restreinte qu'elle soit. Je l'appellerai toujours amitié puisque c'est à cause d'elle que parfois tu viens vers moi.

MECISLAS GOLBERG.

## NOTES

Pour donner une forme plus immédiate aux idées qui m'intéressent, j'ai organisé une série de conférences privées dont je publie le programme plus bas.

Ces conférences ont lieu alternativement à Ménilmontant et au quartier Latin.

La première conférence sur Emmanuel Signoret a eu lieu le 17 janvier, avec le concours de M. Souvary du Nouveau théâtre qui a récité « *La Proclamation* », « *La Forêt* », « *Le Chant du matelot* », « *La Danse Sacrée* » et « *L'Élégie de mai* ». Je le remercie de m'avoir prêté son précieux concours.

La salle sympathique et amicale m'a permis de parler avec franchise des faits concernant l'immortel ami et qui certes perdraient à être jetés aux barbares.

Les autres conférences traitaient de l'Intellectualisme en art, d'Arnold Böcklin, de Puvis de Chavannes, de Burne-Jones et de Gustave Moreau.

M. Albert Wolff a prêté pour la dernière conférence des gravures reproduisant les œuvres de Moreau. Je le remercie.

Ces conférences ont lieu au café Voltaire, place de l'Odéon. On peut trouver des invitations pour les conférences du quartier aux bureaux des *Cahiers*, 76, rue Taitbout et 76, avenue des Gobelins, pour celles de Ménilmontant, chez M. Per-rachon, 38, rue de Panoyaux.

Les conférences sur Böcklin, Moreau et de Chavannes paraîtront dans les *Cahiers*. Les autres probablement ne seront pas publiées. Il y a des choses dont on parle mais qu'on ne grave point !

Dans la conférence sur l'Intellectualisme j'ai tâché de déterminer le caractère des époques d'éclosion : le vi<sup>e</sup> siècle en Grèce et le xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> en Italie.

« L'Intellectualisme, ai-je dit, est le trait essentiel des époques embryonnaires, c'est la confusion des genres et des énergies, c'est l'imprécision. »

Une époque mûre, une civilisation fleurie n'est jamais intellectuelle. Les sophistes avec les Platon et les Protagoras, les *Virtuoses* avec les Vinci et les Macchiavel donnent à la pensée un caractère précis, immédiat et amoral.

Dans ma prochaine conférence sur l'Esprit de la renaissance j'essayerai de préciser ces idées.

Je tiens de remercier tout particulièrement *La Plume* de m'avoir encouragé dans ma tentative.

---

### Programme des conférences.

a) Jusqu'au mois de juillet 1901.

#### Critique pure.

*Ruskin, Tolstoï, Nietzsche.*

*Bruno Bauer.*

*Ernest Renan.*

*De la Dialectique comme principe de Philosophie et de Morale.*

b) Dès le mois d'octobre 1901.

#### Poésie.

*Trêve poétique : H. de Régnier, Jean Moréas.*

*Vers libre, individualisme et réaction poétique.*

#### Théâtre.

*D'Ibsen à Mæterlinck.*

*Crise théâtrale et l'avenir du Théâtre.*

*Esthétique comme Science universelle.*

*Définition de la Renaissance contemporaine.*

*La Religion de l'Esprit et la Morale contemporaine.*

*Conclusions.*

---

Nous avons la joie d'annoncer que Paul Adam poursuit son idée de la grande tétralogie sur l'âme du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il décrit les destinées d'une famille éclore dans les fracas de la révolution, traînée sur les champs de bataille par Napoléon et arrivée aux troubles de nos temps.

Le premier roman « *La Force* » a déjà paru. Le suivant « *L'Enfant d'Austerlitz* » qui paraîtra en octobre sera l'histoire psychologique d'une humble petite âme bousculée entre les opinions d'un demi-solde carbonaro et celle d'une famille à jésuites et qui se débat vainement devant la vigoureuse figure du dragon de l'Empire, père du héros. Le troisième roman « *La Ruse* » narrera le développement de la personnalité, entre les Révolutions de 1830 et le Second Empire, et enfin le dernier de la série sera « *L'Éveil de l'Homme* », le récit d'une enfance et d'une jeunesse passionnées de 1860 à 1889.

Ainsi, nous aurons enfin dans le domaine de l'art un document essentiel sur notre pauvre âme, éclore parmi les grandeurs et si mélancolique de l'heure présente ! Ce sera, certes, une belle épopée de nos alarmes et de nos troubles, de ces violences qui simulent la force, des décadences, des espérances et des éclosions...

En dehors de ces travaux Paul Adam prépare pour le théâtre le « Napoléon de 1814, une chute de colosse en plâtre ».

---

Dans le numéro du 15 janvier de la *Revue Blanche* ont paru des vers posthumes de Signoret. Je tiens à la même occasion de remercier ceux qui ont honoré le grand poète.

Dans ces *Cahiers* je ne parlerai pas de la mort de mon ami. Il ne sied point de pleurer les grandes âmes. Elles sont immortelles.

Je citerai ces paroles de Gide parues à propos de l'œuvre de Signoret dans *l'Ermilage* du mois de mars.

« C'était beauté, vie, œuvres, choses, dirons-nous, accomplies. La mort ne changera rien à ses vers. La vie n'eut rien ajouté. »

---

J'ai publié dans le 1<sup>er</sup> numéro des *Semailles* une étude sur la foule, dans la *Revue provinciale*, n° 2, « sur la mort d'Emmanuel Signoret ».

J'ai remis à M. Antoine mon drame « *La Démence royale* ». Je tiendrai mes amis au courant de nos pourparlers, si pourparlers... y aura !

---

Dans l'épouvantable fatras des concerts Colonne, on nous a donné la 2<sup>e</sup> scène du deuxième acte de Trestan et Iseul. Nous avons applaudi avec plaisir le « *Très calme* » de M. César Géloro. Le premier et le troisième morceaux nous ont paru trop éclectiques.

Chez Chevillard l'audition de *l'Or du Rhin* de Wagner. L'exécution orchestrale est irréprochable et le chant de Loge est vigoureux. L'ensemble de *l'Or du Rhin* donne la vision suffisante du génie de Wagner. Ce grand artiste avait l'âme pleine de terreur, de charme et de langueur. Son âme si troublée comme toujours débute par des accords furieux, complexes, brisés. Le génie pleure et maudit et se cherche. On entend alors des réminiscences, des appels qui nous semblent familiers et se retrouvent chez Bach, chez Béethoven, chez Schuman, chez Berlioz et horreur ! même chez Mendelssohn.

Mais après cette avalanche, le génie se reprend. Le rêve se déploie simple et languissant. Wagner paraît pur, livré à lui-même, apportant cette étouffante nostalgie dont parlaient Hamlet et Zarathustra ! Et voici qu'à la troisième scène le rêve prend corps et Wagner sûr déjà de lui-même sait mêler le leit-motif d'autrefois avec des visions nouvelles et tout fuit dans les murmures plaintifs des filles du Rhin :

« Rheingold ! Rheingold !  
Or très pur ! si vif et si clair  
Fut ton éclat pour nous !  
Or pur, ta perte fait nos plaintes  
Rendez-nous l'or, rendez-nous l'or !  
Rendez-nous l'or pur du Rhin ! »

Oui, comme tous les autres précurseurs de la nouvelle époque, de l'époque de la maturité, Wagner est obligé de haïr, de languir et d'espérer. Sa technique même se ressent de toutes les grandeurs et de toutes les violences et ce n'est que vers la fin qu'il sait s'aimer lui-même, chanter, murmurer !

O belles âmes de nos pères ! O sublime figure des héros des crépuscules ! Votre belle chevauchée retentit dans nos âmes et c'est autant pour vous honorer que pour nous apaiser que nous voudrions des œuvres pleines de sagesse et pures comme le chant que vers la fin vous saviez dire. Les solitudes, les fracas, les erreurs nous tourmentent. Nous aussi languissons ! Mais, grâce à vous, nous savons d'où vient le mal divin et nous l'aimons en essayant de le débarrasser d'inutiles scories !

---

*Pour éviter des retards le prochain numéro paraîtra du 15 au 20 mars. Il contiendra : Prométhée repentant, Puvis de Chavannes, de l'Esprit dialectique, lettres à Alexis, notes sur Schola Cantorum, sur les concerts des Variétés, sur Jean Moréas, sur Van Gogh, Gide, R. de Gourmont, etc.*

---

*Nous prions ceux de nos abonnés qui ont pris des engagements et qui ne peuvent les tenir de vouloir bien nous prévenir pour nous éviter des frais.*

*Le Lazare le Ressuscité qui est sous presse sera servi à nos abonnés, aussitôt paru.*

---

*La couverture des Cahiers sera faite par M. Rocher, dès le mois prochain.*

---

*Le numéro du printemps sera consacré entièrement aux proses : « Parmi les Sources » avec les bois de M. P. Vibert.*

---

#### **Primes à nos abonnés.**

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que nous pouvons leur offrir les œuvres de Signoret (3 volumes), au prix de trois francs, et des reproductions des œuvres de Böcklin avec 18 0/0 de réduction.*

*On est prié d'écrire à l'Administration, en envoyant le mandat-poste, plus les frais d'envoi, 0 fr. 25.*

*R. M., secrétaire.*

---

*Le Gérant-Editeur : ALBERT WOLFF.*

---



---

Châteauroux. — Typ. et Stéréot. A. MELLOTTÉE.

---

Prix du numéro : 2 francs



# Cahiers Mensuels

DE MÉDISLAS GOLBERG

E. Reiser  
Publiés

Par

Le Comité

Golberg

MCMI

N<sup>o</sup> 5-6



# *Cahiers Mensuels*

DE

MÉCISLAS GOLBERG

Publiés par le Comité GOLBERG

---

SOMMAIRE : Puvis de Chavannes. — Prométhée repentant. — De l'esprit dialectique (*suite*). — Lettres à Alexis. — Notes.

---

PARIS

RÉDACTION

76, AVENUE DES GOBELINS

ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ALBERT WOLFF

76, RUE TAITBOUT

---

1901

### Primes à nos abonnés.

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que nous pouvons leur offrir les œuvres de Signoret (3 volumes), au prix de trois francs, et des reproductions des œuvres de Böcklin avec 18 0/0 de réduction.*

*On est prié d'écrire à l'Administration, en envoyant le mandat-poste, plus les frais d'envoi, 0 fr. 25.*

---

## LISTE DES MEMBRES DU COMITÉ GOLBERG

M. Paul ADAM, Président d'Honneur.

MM. G. CRÉACH ; CIMA-BILLETTE, artiste peintre ; P. DU ROUSSEAU, sculpteur ; H. DE GROUX, artiste peintre ; S. GIRARD, artiste peintre ; P. LABISTRES ; Maurice MAGRE, homme de lettres ; A. PAULET, journaliste ; G. PIOCH, homme de lettres ; J. QUANTIN, homme de lettres ; L. RÉMY homme de lettres ; Paul SOUCHON, homme de lettres ; A. WAÏSS ; DE MONZIE, avocat ; E. PILON, H. DEGRON, homme de lettres ; F. MALLET.

NOTE. Prière d'adresser tout ce qui concerne la rédaction à **M. Golberg**, 76, avenue des Gobelins, ou à **M. Meunier**, secrétaire de rédaction, à la même adresse.

Dans les prochains cahiers seront publiées des études sur Rabelais, Montaigne, Descartes, Racine, Pascal, Renan, Lamartine, P. de Chavannes, Moreau, Böcklin, Burne-Jones, Bruno Bauer, Henri de Régnier, Paul Souchon, Jean Lorrain, Maurice Maeterlink, etc. On mentionnera les livres et les revues envoyés à la Rédaction. On ne rendra compte que des événements intellectuels considérés comme faits positifs de l'esprit. Prière d'envoyer lettres, revues et livres, à **Mécislas Golberg**, 76, avenue des Gobelins. La rédaction est ouverte tous les vendredis de 5 à 7 heures du soir.

**R. MEUNIER,**  
*Secrétaire de rédaction.*

PRIX DE L'ABONNEMENT : **24 francs** PAR AN ; **12 francs** PAR SIX MOIS ;  
**6 francs** PAR TROIS MOIS ; **2 francs** PAR MOIS.

---

**NOTE :** Nous prions nos abonnés pour éviter des frais supplémentaires de souscrire par trimestre.

Les recouvrements par la poste pour les abonnements mensuels sont faits 7 jours après la réception de la Revue.

Prière d'envoyer les abonnements, 76, rue Taitbout.

---

### SOMMAIRE DES N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4.

Emmanuel Signoret, A. Böcklin, Prométhée repentant, de l'Esprit dialectique, Lettres à Alexis...

## PUVIS DE CHAVANNES

La notion de l'art comme principe de la vie est soumise à certaines lois générales qui régissent la personnalité créatrice. Parfois la raison, souvent une simple donnée, en tout cas une idée abstraite ayant le caractère de ce que les logiciens appellent le concept pur, fournissent à l'âme créatrice un cadre suffisant pour la discipliner et pour lui donner un sens général.

Plus la raison créatrice est proche du concept pur, plus l'œuvre du créateur est une force esthétique.

En effet, les émotions, les passions et les doctrines, toute la morale de l'homme ne rentrent dans le domaine universel qu'à condition de posséder des expressions générales, de se débarrasser des confusions et de donner aux manifestations de la vie une forme complète et autonome.

Le concept pur est ce qui se dégage de toute œuvre stable d'ordre esthétique, je dirai même que l'esthétique n'est que la science des concepts purs en action. La sagesse des uns, l'harmonie et la beauté des autres, finissent par se résoudre dans le concept.

Cependant, avant qu'une forme déterminée de la vie puisse arriver à la limite de son expression, elle doit passer par des phases intermédiaires, par des moments d'incertitude, de pis et de mieux.

La notion de la beauté que l'esthétique moderne est en train d'élaborer subit aussi le travail préparatoire des œuvres d'art intermédiaires.

Depuis le déchainement de la personnalité humaine, exprimé

par le romantisme qui n'a su trouver sa définition que dans l'exagération de l'action, l'esthétique moderne se crée lentement, mais avec une grande certitude.

Byron, Lamartine et Delacroix, ces trois géants du romantisme ont fait surgir un nouveau signe de l'humanité, le héros de l'action, doué d'une immense énergie, d'une âme puissante et qui trouve la raison et le sens de son existence dans l'exagération des formes, dans les paysages sombres, parmi les éclairs, les révoltes et les batailles ou bien dans la solitude, profonde et très mélancolique. La morale de Manfred, de Don Juan, de Childe Harold, la tendresse des Méditations, les empâtements de Delacroix, la colère et la tristesse qui se dégagent de ces œuvres ne pouvaient, certainement, être une forme définitive de l'esthétique. La passion et la souffrance sont des sources d'art, sources éternelles, mais seule, la raison le crée. Le romantisme manquait de sagesse. Il était eschylien, et l'art n'est complet que quand il répand sa suave douceur sur la colère des dieux et des hommes.

Aussi la notion de l'art, après les premières batailles des héros romantiques, s'est bifurquée. D'une part c'était la conception d'une vie intérieure, pleine d'ombres et de douleurs, l'effroi du néant, le « tout devient et tout passe », les antithèses morales et l'inquiétude, d'autre part c'était de vastes visions calmes, des paysages riants et uniformes, des foules sereines, bruyantes, mais réfrénées par un trouble indéfini. Les peintres des hommes ne sauraient plus chanter la Pastorale de Beethoven, ni avoir la tendresse simple de Poussin ni même la vision de la Kermesse de Rubens ! Cette vie de sérénité immédiate, de « casse-cou », ces scènes d'oubli, d'horreur ou de démence ne cadrent plus avec l'âme moderne. Même les portraits de Rembrandt, la forme lumineuse de l'homme, sorti de l'ombre, un merveilleux joyau, présentant en lui-même tout un monde ne peuvent non plus être réalisés par les créateurs modernes.

Puvis de Chavannes qui a passé par ces influences d'exagération et de tristesse romantiques a compris ce dédoublement.

« Il n'y a que deux peintures qui aient le sens commun : la peinture murale adhérent au monument, ou la peinture de chevalier qu'on peut examiner en tenant le tableau dans la main. »

Il a vu deux formes de la beauté : une intérieure, à la portée des yeux, et que l'artiste cisèle point par point, l'autre, large, s'étalant devant les regards. La décoration et le tableau de chevalet, suivant sa conception, se présentaient comme des effets de la fatale division de l'âme humaine. Vivre en soi ou se dépenser semble être l'attribut du créateur.

Or, la vie en soi, l'existence humaine concentrée, éloignée des fracas journaliers, porte chez Puvis de Chavannes le caractère lamartinien. On dirait qu'une pâle mélancolie, une tristesse irrésistible épuisent l'âme de ceux qu'il a peints pour être examinés « dans la main ».

Ses tableaux de chevalet : A la Fontaine, Décollation de saint Jean-Baptiste, Faucheur, Pauvre Pêcheur, Orphée, Enfant prodigue, Rêve, portent en eux la tristesse, la douleur et l'effroi.

Les tâches noires y fourmillent ; l'homme est dissout dans un geste de détresse, d'angoisse et de lassitude ; sa chair est pâle et l'atmosphère où il vit est d'une limpidité étouffante. Ce n'est plus un héros romantique : un Rolla, un Manfred, ni un homme à attitude de Millet ni un homme à passion de Delacroix, ce n'est même pas l'homme-principe d'Ingres ! C'est un être langoureux qui ne doit ni ne peut exister seul.

Puvis de Chavannes craint ces turbulences solitaires. Il ne descend pas en lui. Il préfère recréer l'homme commun, l'homme social. Il abandonne volontiers la peinture de chevalet pour la peinture murale.

Les œuvres de décoration de Puvis de Chavannes<sup>1</sup> représentent des actions combinées, les grands événements de la vie humaine, organisés par la raison, des visions de l'effort humain, visant un but commun. « Mes visions sont une complète transposition des lois naturelles, » dit-il, et il l'explique ainsi : « Ne livrez rien au hasard. Installez, installez ferme votre théâtre, votre scène pour que ça ne danse pas. » Les lois natu-

1. Vision antique, Bois sacré, Rhône et Saône, Enfance de sainte Geneviève, Bénédiction de saint Germain, Ravitaillement, Glorification des vertus de Paris, Victor Hugo, Inter Artes et Naturam, Muses inspiratrices acclamant le génie, Piccardia Nutrix, Les panneaux de la Sorbonne, Marseille, Colonie grecque et port de mer, Ludus pro patria, Les décorations de Poitiers, etc.

relles chez Puvis sont presque des lois de la raison et de l'ordre. « Le plus petit bouche-trou suffit à faire crouler l'édifice tout entier, en éveillant la méfiance du regard ; un détail insignifiant, étranger à l'idée même, est capable de détruire toute la puissance d'émotion. »

Puvis de Chavannes voyait une ordonnance admirable peser sur les grouillements humains. Il cherchait à la définir et à la créer.

Au début, sous l'influence de Chasseriau il a travaillé, avec acharnement le dessin, le modèle et la ponctuation. Mais il ne pouvait s'astreindre à la simple transposition, aidée de quelques procédés d'art.

M. Vachon définit l'œuvre de Puvis comme « expression de la forme dans l'ordre pur du sentiment » et il explique cette définition par ces mots pleins de vérité : « La synthèse de Millet est toute entière dans la forme et dans l'expression individuelle. Puvis de Chavannes s'efforce de trouver la synthèse dans une conception générale de l'humanité <sup>1</sup>. » Et Puvis lui-même découvre dans ses propres œuvres « non pas la recherche, mais le besoin de la synthèse, sans jamais tomber dans l'épisodique, les scènes imaginées restant probables et humaines ».

En effet, chez Puvis les foules sont des agglomérats d'énergies guidés par un principe immédiat, trop abstrait pourtant pour unir tous les groupes autrement qu'en principe et pour sauvegarder la personnalité. Les esquisses de modèle ne vivent pas. A peine des courbes délimitent une forme. Mais la chair est morte, l'ensemble est effacé. Dans ces recherches pour « *Piccardia Nutrix* » pour « *Ludus pro Patria* » tous les mouvements de corps convergent vers un but et perdent leurs particularités. Un nuage, un arbre, l'herbe, l'eau n'existent que pour accentuer une fonction humaine abstraite et qui n'est qu'une tangente de la vie. Tous les groupes de ses peintures murales, détachés charmement, mais ils s'ignorent comme ensemble. Chacun semble aller vers son but — qui par définition est commun — et qui est toujours d'ordre extérieur ; un juge, la mère allaitant l'en-

1. M. Vachon. *Puvis de Chavannes*, édit. d'art, 1900.

fant, un vieillard mourant, tous les incidents de la vie ne sont dans son œuvre que des séries d'idées générales. De là, cette apparente précision, la plénitude des cadres, l'ordonnance superficielle.

Du reste, il exprime ces sentiments à propos de la peinture italienne.

« Au peu que j'ai vu, dit-il, j'ai trouvé la vertu suprême : la clarté du sujet, l'exquise mesure dans le geste ; en tout le tact. »

Voici je crois Puvis entier en ce qu'il a de juste et en ce qu'il a d'insuffisant.

Le tact y règne aussi ! Mais que de fois il a tué l'énergie, la vie et le mouvement.

De même que chaque groupe est bien placé, bien travaillé et sans cohésion avec l'ensemble, sinon une relation purement idéale, de même chaque figure ne vit que par l'idée générale. Les yeux, ces portes de la vie intérieure, la bouche, les lèvres, les mouvements infiniment petits de la chair et si importants pour la vie intime, ces nuances de geste et d'anatomie qui forment dans chaque événement la personnalité, sont secondaires chez Puvis de Chavannes.

Mais, un geste déterminé : la supplication, la prière, des attitudes déjà définitives de l'effort humain se dessinent merveilleusement. — Il est hiératique — mais d'un hiératisme primitif.

Pourtant ni le geste ni l'attitude ne forment pas la vie humaine de même que le tact ne forme pas le charme entier de la vie.

Si ce sont eux qui dominent l'homme, l'œuvre d'art est forcément insuffisante. Une grande solitude, des vides, des arrêts et des trous se manifestent fatalement, malgré le désir de ne rien livrer au hasard ou plutôt à cause de ce désir.

Dans les fresques du Panthéon, aucun personnage ne vit par lui-même. C'est la crosse qui fait l'évêque et c'est la sainteté qui fait sainte Geneviève.

On dirait que l'artiste craignait de plonger ses regards plus loin pour ne pas ressentir l'effroi de ses tableaux de chevalet, pour ne pas perdre l'ordonnance si difficilement acquise, ce tact si fragile !

Une vie généreuse, grouillante, mais toute extérieure n'existe

pas ! Elle ne peut par conséquent se manifester dans une œuvre de beauté complète.

Certainement, la vie extérieure est une manifestation importante de la vie humaine. Mais elle creuse des vides, elle façonne les regards et se fond avec l'homme.

Elle peut, sans doute, trouver son expression. Mais si elle doit diminuer la vitalité, si elle isole et efface, au lieu d'unir et d'ordonner, elle n'est qu'une abstraction et une irréalité.

Aussi Puvis de Chavannes a su trouver une incidente pour unir tous ces efforts, tous ces gestes, pour fondre les incompatibilités, pour boucher les interstices.

Cette incidente, c'est son coloris et la tonalité de son œuvre décorative.

On pourrait même dire que la vie de ses paysages et de ses figures, que la forme même de sa conception esthétique n'étaient qu'une lente évolution de sa couleur.

Dès le début, Puvis de Chavannes, après les premiers essais de ses tableaux de chevalet, a pris en horreur la peinture grasse. « Il faut éviter, écrit-il, le beurre, l'essence, le frottis, les tons superposés engendrant les craquelures et les carbonisations. » « Ayez horreur des empâtements inutiles qui engluent, ternissent, bleuissent, alourdissent. Il faut de la limpidité... »

Il cherche une ligne calme dans la vie, une unité sans ces beautés extravagantes qu'aime Böcklin et qui troublent tellement chez Mantegna.

La plaine, avec la fusion des couleurs, avec ses points détachés, un arbre, une hutte, la nappe unie de ce paysage plat noyé dans l'atmosphère claire, l'attirent plus que le site alpestre et il ajoute « faire beaucoup avec peu est autre chose que de se hausser péniblement à la remorque de certaines beautés qui ne sont pas à l'échelle humaine ». Puvis de Chavannes, après avoir rôdé quelque temps dans les dédales de l'être intérieur, a conçu le désir de la paix et de l'union, avec les forces et les paysages. Il a entrevu l'unité de l'effort, de tous les efforts ; il a senti que comme les individus, les foules avaient leur beauté intime, sereine, contenue et sans violence.

Il a tenté de reconstruire la conception de l'amitié universelle

en s'attachant aux gestes larges et aux événements vivifiants : travail, pensée, sacrifice.

Malheureusement pour lui, avant d'avoir conçu cette symphonie de la beauté universelle, il a laissé, derrière lui, des abandons. Il n'était pas comme le sage platonicien qui descendait dans la vie après avoir pratiqué le précepte de « connais-toi toi-même ». Il n'a pas agi comme Phidias qui ayant conçu jusque dans ses détails les plus intimes, la beauté personnelle de tout être, s'est engagé à sculpter sur les murs du Parthénon les efforts combinés des hommes : batailles, vendanges, fêtes et funérailles.

Non ! L'homme entier, celui que la chrétienté exalte, que la Renaissance a dressé sur le piédestal et que l'art athénien a forgé, est resté pour Puvis de Chavannes un grand inconnu dont les mystères ne peuvent que troubler.

L'humanité, qu'il a conçue, est sans doute, bien organisée. Il y a de l'ordonnance charmante dans la « Vision antique ». Il y a de la paix dans la « Piccardia Nutrix », il y a de l'espérance dans « Marseille, colonie grecque ». Mais pour aboutir à cette sérénité que de terribles angoisses, que de lassitude a ressenti l'artiste ! Dans « Les jeunes filles et la mort », dans « Le fils prodigue » même dans « La famille des pêcheurs » il y a tant de crainte intime et tant de négation, que l'artiste qui aurait voulu continuer à poursuivre cette voie, se serait évanoui comme une ombre.

Or, Puvis a vu déjà poindre les lumières de la bonne science. Malgré les ténèbres angoissantes de la vie personnelle, malgré les grimaces de la solitude, il voyait l'ordre divin naître, peu à peu, et se développer. Il a sacrifié alors l'homme aux hommes, l'être à l'univers. Il a conçu l'art d'abnégation et de piété. Il a effacé le contour personnel de la figure humaine, il a subordonné le frémissement de la chair au principe moral. Il a caché les effrois et les imperfections — puisque il en a aperçues — derrière les idées générales, fécondes et souriantes, même dans le cimetière des cœurs et des efforts.

On dirait que le ciel gris d'automne a formé son art, ce ciel tiède, parfumé et portant sur ses ailes la maturité.

Il y a une mélancolique sagesse dans l'œuvre de Puvis, une sagesse automnale, pleine d'abandons et de regrets.

L'artiste a simplifié le dessin de la forme humaine, en la broyant ; il a nivelé les particularités de la vie pour former des harmonies et des correspondances. De façon que dans l'organisation sévère du mouvement de la vie, il a compris l'inutilité des violences et a cherché pour son art une tonalité plus uniforme que celle de Delacroix, d'Ingres et même de A. Scheffer.

Son coloris, peu à peu, est devenu mat, la verdure grise, le bleu bleuâtre ; seul, de temps en temps, le violet marquait les turbulences de son âme. Les trois couleurs spécifiques — les trois points de « ponctuation » le noir, le rouge et le violet qui au début encadrent le mouvement des motifs décoratifs, expriment à merveille cet état d'âme de Puvis, mélancolique, parfois brusque, sévère pour les imperfections et, cependant, comprenant avec acuité, la forme humaine.

Le rouge, cette couleur peu complexe et qui se détache sans transition, la couleur la plus grossière et la plus claire était corrigée par la couleur la plus complexe, couleur apocalyptique, qui évoque les grandes fièvres et les grandes lassitudes, la couleur violette, le tout enfin souligné par des taches noires qui complétaient la vision, en faisant supposer des ténèbres, à travers tant de fièvre, de désolation et d'efforts.

Peu à peu, ces points de « ponctuation » se sont fondus. Les ondes lumineuses de l'art de Puvis se sont rapprochées vers l'idéal de la lumière — la teinte grise — synthèse imparfaite de toutes les couleurs fondamentales.

La grisaille a absorbé, peu à peu, les plaines, les coteaux, les eaux, les formes précises. Ce n'était plus l'automne mais les crépuscules du matin, le moment où tout un monde va naître et où pourtant tout existe déjà, sauf la clarté.

La fusion des mouvements particuliers, la synthèse de toutes les nuances ont donné cette tonalité si caractéristique dans les œuvres de Puvis de Chavannes, si unie et qui baigne de ses sobres éclats toutes les formes, toute cette vie de tangentes et d'incidentes et unit tous ces groupes épars et solitaires, ces paysages trop volontaires, ces gestes trop uniformes.

Et ce « salto-mortale » de l'art pictural est aussi un immense progrès dans l'art décoratif. Par ce ton, Puvis a dépassé les

décorateurs italiens et se trouve, par rapport à leur peinture comme les artistes du clair-obscur par rapport aux autres peintres de la personnalité humaine.

Avant lui, l'art a atteint déjà l'apogée de la peinture personnelle. Vinci, après de longs tâtonnements et des chefs-d'œuvre immortels s'est résumé dans son « saint Jean », cette vision lumineuse de l'homme sortant de l'ombre, se fondant avec le mystère, se détachant de lui, l'éclairant et vivant avec lui.

Toutes les phases intermédiaires du coloris, tous les tons simples, le jeu des nuances complémentaires se sont concentrés enfin dans une vision unitaire.

Chez Puvis, l'art est arrivé au même degré de perfection. Après les recherches et les abandons, après les lassitudes et les exagérations, le peintre est parvenu à créer la tonalité d'une autre vie, non moins importante : de la vie extérieure, de la symphonie des efforts, de la paix entre les hommes, les choses et les forces.

Mais, avons-nous dit plus haut, il est arrivé à ce degré de perfection fort tard et son art paraît suprême seulement au moment où la main du maître tremble déjà de vieillesse et qu'il sent qu'au delà de cette existence, il en est une autre, renommée inconnue qui continue celle-là.

Pour y arriver, il ne suffisait plus de rendre les hommes unifiés en les voyant dans le gris.

Il fallait simplifier tous les gestes, toutes les attitudes, les rendre familiers à cette atmosphère qui semblait les diminuer et les élever haut, très haut, par l'aisance simple de leur mouvement. Puvis de Chavannes finit par l'effacement presque complet de la forme humaine et l'habille de longues draperies flottantes, gracieuses comme envolée mais déjà si éloignées des mouvements nets de « Piccardia Nutrix ».

En cherchant la substance des foules, il a trouvé les anges. Déjà, dans « Victor Hugo », quatre figures ailées personnifient les muses familières du poète ; dans « Le Bois sacré » planent deux muses, et enfin, suprême beauté ! dans les fresques de l'Université de Boston se lève une théorie admirable des formes humaines qui semblent être les concepts purs de tous ces êtres effacés qu'il a souffert, durant son existence. « Le génie acclamé par les

muses » c'est le plus haut degré de l'art symphonique de Puvis, c'est le complément nécessaire de ses imperfections ; c'est la cime qu'il ne pouvait ni devait dépasser.

L'art romantique cherchant à tromper, par de généreuses aventures, la faim de vivre et le besoin de préciser, a détourné l'homme de lui-même et l'a jeté en pâture à l'humanité. Un ordre nouveau était né. La foule, éclairée et assagie, a paru aux yeux du monde. Le travail de la ruche humaine ne s'accomplissait plus à l'ombre, loin de la raison. Le marteau, et la lime, et la charrue brillaient en plein soleil.

La foule des humbles qui naissent pour l'oubli et qui, pourtant, forment la vie est venue émerveiller et troubler les solitaires.

La renaissance, sous l'influence du christianisme, a exalté l'homme mis en face, seulement, de Dieu. L'époque contemporaine exalte la foule de ces êtres humains qui se complètent mutuellement et qui, à travers l'imperfection et la variété poursuivent un but unique qui est d'organiser et de construire la destinée de l'humanité.

Pour bien sentir la grandeur de l'innombrable sable humain il faut ou une conception nouvelle de la sagesse ou l'abnégation. Le romantisme a semé trop d'effroi dans les cœurs pour pouvoir opérer l'union de la raison absolue et de l'action imparfaite.

Il a abouti à la mélancolie de Lamartine, à la désespérante violence d'Ibsen, à la sanglante tragédie de Nietzsche ou à la fâcheuse bonté évangélique de Tolstoï. Puvis de Chavannes a pris un chemin meilleur ! Il a abdiqué la vie personnelle et a essayé de créer la douce symphonie de la vérité contemporaine, de cette démocratie chantée par Renan. « Législatrice, source des constitutions justes : Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout vient du peuple et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. »

Charmé par cette nouvelle énergie complexe de l'humanité, Puvis de Chavannes est allé, courageusement, à sa rencontre, s'est plié à ses exigences et a sacrifié à ses imperfections. Peu à peu, il a senti que ce peuple d'énergies organisées exprime quel-

que chose de plus général et de plus essentiel qu'un événement ou une légende, tissage lyonnais ou sainte Geneviève. Il a commencé par peindre les groupes d'hommes et a fini par créer des cortèges d'anges. Mais n'ayant pas la foi des chrétiens du XIII<sup>e</sup> siècle, il n'a pas pu les concentrer dans un symbole immédiat. Ayant la perspicacité d'artiste, il n'a pas voulu se contenter de les grouper et de les organiser. Il a tâché, vers la fin, d'extraire « le diamant des foules impures » et il l'a trouvé dans une envolée d'ombres, à travers la grise perfection.

Or, tout le drame contemporain est dans ce résultat ! Deux signes se heurtent et luttent, à l'heure actuelle : le pauvre Zarathustra, ensanglanté et le grave Léviathan humain.

La morale intérieure, la communion avec soi-même semble être contraire à la morale objective, à la communion avec les autres. Et rien encore n'est venu qui aurait mis la paix dans la raison humaine comme l'a faite autrefois le christianisme, par l'intermédiaire de Dieu charitable.

Malheureusement, nous n'avons pas encore une « Imitation » de notre époque, ni nos « Fioretti ».

Les créateurs, en suivant l'impénétrable clairvoyance de leur art, forgent des signes par abstraction, exaltent une forme contre une autre et acquièrent la perfection en exagérant ceci, en abandonnant cela !

... Ainsi Puvis de Chavannes est arrivé aux sommets de son art. Ses figures, ses couleurs et toute la tonalité de sa vision picturale se sont fondues en une œuvre, calme et accomplie. Il a immortalisé et sanctifié un côté essentiel de la vie humaine, mais il l'a fait, après tant d'effroi et de regrets ! Aussi son art est fini. On ne peut le reprendre au point où il l'a amené. Cependant, il a laissé son œuvre, au moment où une merveilleuse conception d'art commençait à se former en lui. Mais ceci est la loi même de ces formes d'art qui sont comme des pressentiments mystérieux de la forme absolue, d'un concept pur.

On ne reprend pas « Saint Jean ! » On ne continue pas « Les Muses acclamant le Génie ». De telles œuvres restent là où la destinée les a placées, c'est-à-dire à un carrefour. Malgré cette fatalité, les générations y puiseront des indications précieuses.

Les formes parfaites se confondent. La vision de la symphonie humaine reste aussi immortelle que celle de la tragédie intérieure.

Il s'agit en se pénétrant d'elles, de créer une vision aussi parfaite et où la paix règnerait, sans abnégation. Saint Jean et la Joconde ne peuvent rien contre les muses de la Vision antique. L'âme moderne y puisera les éléments indispensables pour sa raison propre et peut-être bientôt saura-t-on dresser le héros des foules et des solitudes qui sourirait comme Joconde et qui illuminé comme saint Jean répandrait ces douces et sages clartés que Puvis aimait.

Quand on voit que ceux qui récréent l'âme moderne arrivent à des sommets troublants qui interdisent et la mort et l'imitation, on peut espérer que ce jour est proche. Des indications précieuses sont données : la vacillante lueur de l'âme intérieure et la grise lumière de la vie extérieure, le symbole de la forme humaine flottante, effacée et si légère et celui de la personnalité humaine, précise, éclairée par les yeux et le sourire qui brillent et tremblotent comme les étoiles.

# PROMÉTHÉE REPENTANT

ÉPISODE TRAGIQUE

EN UN ACTE ET CINQ SCÈNES

---

## SCÈNE III

La nuit. Le rocher de Prométhée est faiblement éclairé. Derrière, à l'horizon l'aube commence à luire. Des étoiles scintillent. Les roches se détachent sur le fond. Quelques arbrisseaux, des pins garnissent le tertre. Prométhée est seul. On entend les chants d'Ouranos graves et mélodieux, et les cantates symphoniques de Zeus. Les sons viennent de deux côtés opposés, alternent et dans les moments pathétiques du monologue se confondent.

PROMÉTHÉE *parle lentement.*

Et voilà ma nouvelle solitude ! La nuit traîne déjà ses flambeaux vers la mer. L'aube bleuit au loin. Le village sommeille bercé par le rêve. Hésione dans les ténèbres implore Zeus. En face des abîmes, je demeure seul, toujours seul... (*silence*). Et pourtant j'ai passé ma vie dans de cruels combats et j'ai su refréner les injustices des dieux et des forces. La solitude n'était pas de mon essence et il fallait les rigueurs du Destin pour éloigner de moi ce qui vit.

Un jour, jour malheureux, j'ai eu la vision de l'être humain.

Mes doigts qui avec art maniaient l'immortelle matière, cette fois ont pétri une pauvre et dolente créature. Douleur ! La tendresse m'étéreint encore au souvenir de ce jour maudit et si beau !

L'homme, entre mes mains, était né. Du limon je l'ai fait, du limon boueux, plein de semences.

Il était si innocent et si faible celui que ma chimère a conçu ! Ses yeux me contemplaient avec effroi et, indolent, il tendait vers moi son bras chétif, comme pour implorer un abri.

Or, quand j'ai vu la malheureuse créature jetée ainsi à travers les immenses éthers, je l'ai aimée et j'ai soufflé dans sa poitrine un peu de ma vie et de ma force. Dès ce jour je ne m'appartenais plus. L'homme que j'ai créé au hasard de ma vision a ravi la meilleure part de ma raison et de mon cœur. Je suis devenu sa mère soucieuse et son père, infatigable dans le labeur. Je le défendais contre le courroux de l'Olympien, contre les fureurs d'Apollon, contre Arthémis et contre Poseïdon.

Et souvent, sur la grève, je contemplais l'océan, en rêvant à l'œuvre fatale.

Ah, malheur ! L'homme a pris ma raison et mon cœur. Je l'ai aimé et j'ai souffert pour lui..... (*avec attendrissement*).... Il était si faible ! Et Thémis l'austère déesse, ma mère, m'a dit que la justice viendra de celui qui saura, dans le limon, souffler de la vie.

Oh ! Justice, ma mère ! J'ai modelé de la boue et, entre les grains de sable, j'ai déposé mon âme. L'homme est né. Mais le Titan a perdu son regard limpide, car depuis la naissance de celui que j'ai aimé, j'ai appris à pleurer, à craindre et à haïr.

Je ne pouvais plus, comme autrefois, contempler avec sérénité, les cieux et la terre et la vague. Le soleil souvent me semblait trop farouche. Et j'ai cru parfois la nuit trop sombre et le vent trop sévère et le ciel trop calme. O grève si douce de la mer mélodieuse d'émeraudes que de blasphèmes t'ai-je confié aux crépuscules quand lui, inconscient et las dormait...

Maintenant que suis-je ? Zeus n'a osé bénir l'œuvre du Titan, car elle était immortelle.

Courroucé et jaloux, il a assemblé contre moi les dieux et il m'a enchaîné à ce roc. Puis, mon œuvre,... mon œuvre fut abandonné à tous les hasards.

J'ai donné la vie au limon ; je lui ai donné mon souffle ; je l'ai comblé des dons immortels.

Et l'homme créé par moi est devenu le plus beau joyau parmi les êtres.

Or Zeus l'a pris ! le sublime tyran ne se refuse rien et son pouvoir jaloux s'empare de tout ce qui est immortel.

L'homme a reçu mes présents ; il s'est paré de mes biens ; mais troublé par ses richesses il est allé supplier l'autre de lui donner la place sur cette terre.

Que pouvais-je alors contre la destinée ? Que pouvais-je, moi le Titan enchaîné ! Moi le prodigue !

Toutes mes souffrances et tous mes rêves ne sauraient changer la loi fatale. Car celui qui crée n'est point père de son œuvre ! Et la maternité est faite d'angoisse et seule l'autorité du père mène l'enfant. Or je n'étais, ô malheur ! que le Titan généreux. Que pouvait l'homme sans l'ordre du père ! Que pouvait l'homme chargé de biens s'il n'avait pas de place dans ce monde et si la solitude devait le menacer. Livré à moi, la créature dolente était seule et contre tout, car je ne savais point lui indiquer sa route parmi d'autres routes et sa place à côté des autres créatures. Aussi anxieux, de voir son immortalité se faner, l'homme m'a abandonné et est allé vers le maître du monde qui l'a fait entrer dans l'immense famille régie par l'ordre.... Et je ne suis plus la mère — et je ne suis plus le père — mon enfant a fui pour vivre de mon souffle et pour accomplir mes vœux malgré moi.....

Que suis-je alors !

... J'ai semé l'amour et la justice. J'ai combattu les éléments aveugles ; j'ai soufflé de la vie dans les mers et les rochers ; j'ai fait surgir des moissons et allumer les foyers. Et pourtant je suis si peu...

Zeus n'a rien créé. Il a accumulé forfaits sur forfaits, violences sur violences. Cependant, lui seul ouvre aux solitaires créatures les portails de l'univers.

Toutes mes œuvres m'échappent. Mon sang n'est plus à moi, ni mes regards, ni mes passions.

Et toi ô chimère, merveilleuse amante tu n'es qu'une horrible folie de mon âme meurtrie.

Où sont mes dons divins ? Qu'ai-je fait de la science secrète ?...

Ah ! Je sais mesurer le temps, je sais prévoir ! Et pourtant

mon regard n'est pas clair, je porte des traces de violence, ma bouche maudit et mon cœur sanglote !

Même le don des aïeux, ce don divin m'échappe, et toi ô temps, que je connais tu fuis.

Faut-il que l'ordre soit puissant ! Ne suis-je donc pas d'essence divine ? Est-ce que Zeus ne m'implora pas de lui annoncer sa destinée ?

J'étais plus sagace que lui pour prévoir. Cependant il règne et je suis enchaîné. J'étais plus riche que lui et j'ai créé des êtres merveilleux. Cependant il domine et je pleure. J'ai vécu, toujours, pour l'immensité et j'ai collaboré de mes conseils à la marche de l'univers. Mon âme n'a jamais connue la faiblesse. Je n'ai pas trahi mon père. Je n'ai pas combattu mes frères. Cependant Zeus tient la foudre et l'ordre du monde demeure.

Je n'ai pas eu les défaillances du fils de Kronos, ni ses convoises, ni ses ruses, ni ses cruautés. Mes regards austères plongeaient dans l'inconnu du temps, je devinais les secrets des plantes et des sources, je savais aimer de toute mon âme.

Cependant il règne et même Hésione a fui auprès de ses autels. Que suis-je alors ? A quoi bon cette passion ?

Et pourquoi haïr ? Et pourquoi aimer ?

Zeus se dresse, toujours fier et si lointain.

Il a droit sur les hommes et les dieux. Il maîtrise le temps qu'il ignore ; son pouvoir s'étend sur les abîmes célestes et les immenses contrées que son œil n'a jamais explorés.

Ah ! Ne suis-je pas plus digne que lui ?

Ma raison conçoit ; mon cœur adore. Devant la vie je n'apporte pas sa cruelle sérénité et mes passions volent avec les vents, et j'aime, j'aime les créatures. Je suis plus près de la justice que lui !

O Thémis ! Et toi Kronos, dieu sombre ! Et vous, ô parques inflexibles, tendez vos mains à celui qui sait et qui aime..... *(lentement)*. Peut-être, faut-il que je souffre ?

Peut-être trouvera-t-il la fin dans mes douleurs ?.... Mais alors... O ténèbres !

*(Prométhée regarde devant lui et parle d'une voix sourde d'halluciné.)*

Déjà Kronos me parle. Il soulève le voile, impénétrable pour les dieux mais que mes yeux peuvent percer :

« Zeus règne. Des foules sombres se lèvent. Elles viennent, »  
» écumantes et pleines de menaces Ce sont les innombrables »  
» troupeaux humains. La maturité les a assagis. Les longues »  
» souffrances les ont assouplis. Ils ont perdu leurs regards dou- »  
» loureux. Ils n'implorent plus. Ils luttent. Zeus consterné »  
» lance foudre sur foudre. Les mers débordent. Les rivières »  
» quittent leurs lits. Les rochers s'écroulent. Les vallées sont »  
» embrasées. La tempête envahit l'univers. Les hommes, mes »  
» hommes, sur un fragile canot se sauvent. Ils sont menés par »  
» l'adolescent, plein de lumière et de joie. Ils dominent déjà le »  
» vent. La voile s'enfle. Ils naviguent vers la terre et ils »  
» chantent. »

La nuit envahit le monde. Je ne vois plus rien. (*Il se tait.*)

Mais voici un point lumineux là-bas à l'horizon. La tache grandit..... Dieux ! Je vois.....

« Tout est calmé. Sur la colline, un vieillard est assis et sur »  
» la harpe, aux cordes d'or, intone un chant. Apollon paraît, »  
» somptueux, sur son char. La paix renaît... (*Silence.*)

(*Il parle lentement.*) Mais Zeus est-il vaincu ?

Pourquoi ces ténèbres m'ont-elles empêché de suivre la lutte ? Zeus a-t-il succombé ? Qui règne ? Et moi, où suis-je ? Que de questions troublantes et combien peu de réponses !

La vision a disparu. Kronos a baissé le voile et je ne saurais plus rien deviner..... Ainsi, même ce don n'est pas suffisant pour éclairer le destin. Ma raison inquiète entrevoit les orages, mais n'ose franchir la limite pour apprendre le grand mystère des choses. Je ne vois que de lointaines images et tout apogée m'échappe.

Que suis-je donc ? Que suis-je donc ?... Créer, aimer, savoir... et finalement être si peu !

La lutte pourtant n'est pas finie. Derrière les clartés éteintes, le sort travaille et construit, car, ô dérision ! pour continuer sa tâche, il n'a pas besoin des flambeaux.

... Les hommes m'appartiennent, Kronos l'a dit ! Et c'est la justice ! Je ne mourrai pas sur ce rocher, je descendrai encore dans la vallée.

Peux-être eux viendront-ils me délivrer ? Ah non ! non ! Les hommes ne viendront pas. Ils craignent, ils adorent, ils haïssent. Ils ne sauront défendre leur créateur... Prométhée sera de plus en plus solitaire et son labeur devient si incommensurable que seule la vanité l'aimerait.

Puis-je ainsi vivre en eux et pour eux ! Meurtri, outragé, attaché à la besogne stérile, ombre au soleil, torche dans la nuit, irai-je vers eux, même libre ?

Non ! Je suis trop las et tout est inutile. Qu'ils viennent, les moments de ma victoire. Que Zeus succombe. Qu'un ordre nouveau naisse... Je n'aimerai plus ces vagues qui passent... Je veux songer devant l'infini et parfois sangloter...

J'ai trop regardé la fatale ordonnance et mes dons imparfaits. Je sais, oui ! je sais que je ne serai jamais maître des dieux et des hommes. Ah ! Je ne suis qu'un pauvre Titan, ombre au soleil, torche dans la nuit ! Je ne suis que la misérable raison clairvoyante et si douloureuse, car je prévois et je souffre, je sais et je pleure.

O Zeus ! Règne, meurtris le monde. Prométhée ne te troublera plus. Enchaîné à ce roc, il sait que sa délivrance est proche. Mais qu'importe tout cela ! Le Titan a compris que le soir et la nuit et l'aube et le plein midi se suivent inflexibles et que par son amour il ne changera rien. Tout fuit. La musique des heures domine tous les tonnerres du monde. Le rêve vole au-dessus de toutes les existences. Et cependant, les heures sont infinies et les rêves s'évanouissent...

Au fond de la mer pleurent les vagues prisonnières ; dans les cieux, les astres s'égarent ; dans la montagne, le feu gémit. Et cependant, après l'hiver vient le printemps, et rien ne se perd et tout s'en va...

Ma raison aimante n'embrassera jamais les innombrables papillons que le soleil fait éclore. Je ne saurai pas adorer tous les aigles et de nombreux couples des colombes me resteront inconnus.

En vain je chercherai, en vain j'essayerai de comprendre.

Il y aura toujours d'immenses clairières que j'ignorerai et des étoiles et des herbes et des sources. Mon esprit se lassera. La

bouche oubliera la malédiction. Le Titan deviendra peut-être mendiant des routes. Et cependant, à l'aube se lèvera le soleil.

Destinée ! Destinée ! Au-dessus de moi, au-dessus de Zeus plane le père de tout : le temps. Et celui-là nous dévorera même dans l'immortalité, car le temps pénètre tout ; infini il dépasse l'éternité et glouton il détruit ce qui tressaille : vents, fleurs, dieux et gloire.

Destinée ! Destinée ! Agir ! Agir pour les clartés ! Troubler la vie pour le bonheur ! Aimer ! agir ! haïr ! L'onde passe et rien ne demeure ! Seule l'heure fatale suit l'heure. Agir même contre toi Zeus ! te livrer à tes faiblesses ! te vaincre ! Que m'importe ?

Je suis plus près du temps que toi. Et je sais qu'il vaincra. Et toi et moi, tous les deux d'essence divine, nous sommes livrés à ses caprices et à ses colères.

La vague qui murmure, le rayon qui frémit et toi, dieu de l'ordre et moi, nous mourrons dévorés sans cesse par l'instant incertain, si court et si terrible.

Règne ! quant à moi, je voudrais dormir.

Oui ! qu'elle s'en aille la chimère cruelle.

Le Titan veut aimer sur ce rocher, aimer simplement et s'assoupir...

Hésione ! Hésione ! Prométhée est délivré parce qu'il n'a plus besoin de liberté.

Ah, la douce océanide ! Chante, chante la berceuse. Je t'aimerai et je songerai et je me dissoudrai dans tes caresses. (*Il appelle.*)

Hésione !... Pauvre cœur si fragile ! Je regrette maintenant les heures que je t'ai volées pour les donner aux dieux, aux hommes, aux chimères... Seule, ô fille de l'océan limpide, tu m'as apporté de douces chaînes, des sourires et quelques fleurs.

O suave amante !

Je pleure les instants perdus, hors de toi et je voudrais être emporté enfin par le flot écumant de la passion pour m'effondrer dans les abîmes de tes yeux. (*Il appelle.*)

Hésione, laisse les vaines prières. (*Il écoute.*)

Ah ces hymnes ! Les chants horribles ! Maudits soient ceux qui les récitent. Je suis donc livré à toutes ces humbles défaillances, et la bouche de mon aimée prononce des paroles inutiles.

Hésione ! Ne sais-tu donc pas que la prière, même la tienne est vaine. Le destin règne et je sais que rien ne le changera.

Femme ! tu m'as fui pour m'aimer... Tu es allée là-bas implorer le leurre. En vérité, le Titan voit les heures et le temps lui confie ses secrets. Hésione est là-bas ! Elle a douté de ma science ? Hésione se prosterne pour prier contre moi. (*Il rit.*) Ha ! Ha ! Ceci est de l'amour. L'être charmant et si doux enlève à l'amant le plus précieux cadeau des dieux. Ma colombe s'est envolée pour déposer à l'autel de l'autre la feuille de laurier arrachée à mon front.

O ! le moment est grave ! D'horribles clartés m'envahissent ! Le dernier espoir s'effondre ! Maudite, maudite raison !

On peut aimer, se vautrer dans les caresses, on peut oublier ; mais la raison vigilante, mesquine et véridique sans grâce, crie : on t'aime en prenant ton âme ; on t'aime dans tes infirmités ; pour te posséder on t'enlève le parfum d'immortelle fraîcheur. Ah ! même l'abîme de l'amour est comblé de fiel qui déborde... Hésione trahit !

Zeus ! Zeus ! Je te maudis. Non, ma démence ne prend pas fin encore. Elle se réveille, elle bondit. Non ! Je ne me tairai pas et le songe caressant en se penchant sur mes prunelles s'enfuira épouvanté.

Temps et toi ô Justice ! Je serai docile à mon cœur. L'immensité de ma détresse me jette hors du monde. Je me sens enfin égal à lui.

Oui ! La passion pour les hommes créés de mes mains m'a attaché à cette terre. L'amour m'a enchaîné aux prés verdoyants. Et sage et aimant, j'étais moins grand que toi, impur, qui ignores et qui n'aimes pas.

Mais maintenant je renais. Ha ! Zeus ! Je suis comme toi, seul ! Hésione fuit vers les temples. Les hommes me maudissent. Je puis enfin lutter contre toi à force égale car je n'ai rien à perdre. Tu es au-dessus du monde et moi je suis hors du monde.

Et ton pouvoir et le mien disparaîtront comme cette nuit. Je lutterai, il le faut ! Je lutterai seul... Ah ! ce feu qui brûle ma chair ! Ah ! Ah !... Je sens des forces qui viennent de la roche où je gémis et de ces chaînes pesantes et de la mer... (*Il essaie les chaînes.*)

Qu'importe ! Elles tomberont. Le jour est proche.

J'ai voulu dormir ! horreur. Le Titan se lèvera encore.

Les hommes m'ont trahi et la femme que j'ai choisie n'a pas compris ma sagesse. Je lutterai...

J'irai contre toi, ô ordre que l'heure ronge. J'irai contre toi, ô indestructible et fatale loi que le temps seul ravage et contrecelui qui ordonne et contre ceux qui implorent. Car je ne suis plus de ce monde et aucune douceur ne m'attendrira.

La bonne ivresse de solitude... Enfin, je serai devant toi, seul, avec ma chair palpitante et mes yeux étincelants de colère ! Seul ! Et rien ne m'attachera plus... (*D'une voix basse.*) Hésione est là-bas et... Il l'a vaincue... (*Il s'étend sur le rocher.*) Calme-moi, froide pierre. Calme la chaleur qui m'allume... Le feu, mon feu va éclater. Le soleil même semblera pâle devant l'ardent flambeau que je lèverai un jour. Et les cieux s'allumeront jusque dans les gouffres que tu ignores Zeus et qui existent et qui t'engloutiront, toi, ton peuple, mon amante et l'ordre..., et les clartés... et les horreurs. Ha !

Entends-tu ! Dieu qui ignores et qui n'aimes pas. Entends-tu comme le souffle joue dans ma gorge et comme l'écume chante à mes lèvres... Entends-tu battre ce cœur qui a aimé... Entends-tu ô impassible !...

Solitude ! Etale tes lourdes ailes. Couvre-moi. Enveloppe-moi, entièrement. Je vais rester loin de tout, soufflant la menace et prêt au combat...

Ha ! Ha ! Ha ! Hésione est là-bas et j'ai voulu aimer. Mais la révolte est la louve cruelle et inassouvie. Elle a mangé mes entrailles. Elle a arraché mon cœur. Zeus ! entends-tu ! Mon heure est proche... Ce roc m'a nourri.

(*Paraît Hésione en suppliante et le prêtre de Zeus.*)

# DE L'ESPRIT DIALECTIQUE<sup>1</sup>

## MÉDITATIONS

### IV

(Suite.)

Dans la vie, tout est divin, vrai et sage. Mais, sans l'esprit, rien ne participe ni de la sagesse humaine, ni de la vérité humaine; tout ce qui reste, hors de lui, est voué à l'inconnu, au hasard impénétrable, à l'arbitraire, privé de sens et de logique.

Cependant, pour que l'esprit puisse s'exercer, il faut qu'il se confonde avec les choses. Il est de son essence d'être tout et lui-même. Les vérités et les erreurs, les identités et les divergences, les thèses et les antithèses, la synthèse et l'analyse, la notion de la force et de la matière, de Dieu et de l'âme font partie intégrante de l'esprit et expriment ses moments particuliers. Toute leur valeur est déterminée par le double caractère de l'esprit : universel et particulier, spécifique et général qui selon la précision de l'expression spirituelle s'identifient ou divergent.

L'esprit fait partie de ce qui existe et qui peut exister. Son but est de créer des faits objectifs et fractionnés, un signe universel c'est-à-dire humain. Lorsque le principe universel prédomine dans l'esprit, au détriment des faits qu'il subdivise et isole, tout en tendant à leur unification formelle, les abstractions, les irréalités, les divinités contre nature paraissent comme des notions indispensables à la pensée.

Or la pensée a besoin de garder des apparences de réalité. Le spiritualisme irréel devient alors ou grossièrement expérimental ou purement formel.

1. Voir *Le Germinal*, 1900. Cahiers n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4.

Si, au contraire, c'est le monde des faits qui prédomine dans le raisonnement, l'esprit échappe à sa destinée d'élément universel et devient une manifestation fractionnaire et spécifique. De façon que dans le premier cas prédomine l'abstraction universelle (Eléates, spiritualistes), dans le second cas prédomine l'abstraction divisionnaire (Ioniens, vitalistes, matérialistes). Dans les deux cas, l'homme obligé de mettre de l'ordre dans la formation des signes vit sur la provisoire erreur, salutaire momentanément, mais qui ne fournit pas d'indications précises.

Or, la précision est le but du signe. Tout ce qui précise, qui établit le rôle passager et éternel d'un fait est une acquisition positive de l'humanité. Les confusions d'ordre rationnel ou expérimental qui créent des échappatoires ayant une forme universelle, des fantasmagories transcendentes sont d'un grand danger pour la paix humaine.

Il faut, dis-je, que l'esprit se sente lui-même divin et humain, immédiat et universel.

Quand la raison humaine sait arrêter l'analyse, faire naître l'abstraction, placer la négation, l'affirmation ou le doute, selon le caractère du fait, l'esprit vit et se développe. La civilisation alors quelle qu'elle soit, a une marche plus proche à sa destinée et les peines par lesquelles elle passe offrent un caractère fatal, inévitable qui ne laisse aucune place aux regrets et aux violences.

Les maux personnels, les douleurs, les joies, toutes les émotions et toutes les activités sont ainsi à leur place — donc conformes à la justice.

Pour arriver à cet état, on ne peut pourtant suivre le chemin du divin abstrait, du divin acquis par analyse ou du divin transformé en fait expérimental. La science, la religion *a priori* et l'analyse intérieure demandent à leur tour une coordination, une expression plus simple, un savoir plus exact, plus général et plus immédiat. La religion mêle à son savoir la crainte et l'incertitude, la science, l'utilité et la curiosité. Ces émotions ne suffisent pas. Il y a dans l'homme quelque chose de plus général que la crainte et la curiosité, qui du reste n'est qu'une crainte atténuée. Cette chose plus générale c'est la certitude !

En abordant la vie, on tremble de peur ! On tâtonne plus tard ; on marche droit dans l'âge mûr !

Et puisque nous avons tellement craint et que l'humanité a déployé tant d'énergie dans les recherches, il faut que nous soyons enfin sûrs de nous-mêmes et de ce qui nous entoure.

Le sentiment du bien, c'est-à-dire de l'ordre, pénètre l'esprit, malgré tout. Le déterminisme qui peu à peu a formé notre âme a enlevé au jugement ses acerbes rudesses. Le christianisme a appris le pardon, la science, la compréhension. Il faut unir tous ces éléments et les exprimer dans une forme plus adéquate à la noblesse humaine. Cette forme est celle de l'ordre et de la justice. C'est l'idée que l'esprit se manifeste en tout et que tout est dans l'esprit, quoique l'homme n'est ni esprit ni matière. Qu'importe !

En pensant, il forge des signes qui sont le patrimoine spirituel de l'humanité. Par conséquent, si grâce à ces signes, la vie se précise, il faut les créer bien et avec aisance. Je ne glorifie pas le spiritualisme ! Je ne glorifie pas non plus le matérialisme. J'envisage l'être humain doué de raison et obligé d'organiser sa vie, de peur de disparaître. Or, l'esprit étant l'intermédiaire entre le moi humain et ce qui le constitue, c'est par l'esprit qu'il peut acquérir un peu de béatitude et de véracité.

Pour y arriver l'esprit doit enfin se revêtir de ses propres habits et suivre dans toutes ses manifestations sa propre nature, à savoir : encore et toujours l'esprit, parce que l'homme ne peut agir que par là. Toute idée, tout fait ont leur vérité. Il s'agit de les aimer pour les comprendre. Et pour les aimer, il suffit de savoir que la négation et le mal ne sont que des imprécisions. Prenez l'idée la plus démente ! Pénétrez-vous de la méthode de la folie, de ses moyens d'investigation et vous comprendrez que même dans ces débordements il y a de la justice.

Deux idées contradictoires sont justes comme les deux plateaux de la balance, si celui qui les pense sait trouver dans chacune sa propre vérité. Pour sentir ce monde symphonique, pour effacer toutes les rides qui déforment la vie, pour avoir droit de ne pas nier, il faut avoir ce sentiment de vérité et de justice, *a priori*. Et ce sentiment s'appelle celui de la beauté !

(A suivre.)

tombe qui découvrone les arbres, sur un regret, sur une amertume, l'accomplira.

La vertu d'une voix poignante qui pousse une seule plainte est plus grande sur nos cœurs que tous les monuments de l'éloquence, dont les proportions peuvent être belles et balancées, mais dont la sonorité ne révèle que le vide.

M. Moréas, qui voulut jadis plier à son idée, quelques jeunes gens, et qui y réussit, à leur grand détriment, s'est assuré, cette fois, sans y songer, par la publication de ses *Stances*, une tyrannie plus naturelle et plus étendue puisqu'elle lui vaut l'hommage de quiconque le lit.

Plus d'imitations pénibles, de vains jeux de traduction et de style, plus de vieux mots ressuscités et fermant les yeux à notre lumière, c'est un courant limpide et sombre par endroits, selon qu'il reflète le ciel ou les feuillages, c'est, tantôt, un simple murmure de flûte, tantôt, la plainte nerveuse de la lyre.

Un homme, qu'une étonnante jeunesse de cœur et d'âme possède encore « au milieu du chemin de sa vie », parcourt Paris, cette fourmillante forêt humaine, il voit la nuit s'étendre sur les maisons et sur les arbres, le jour point, la pluie chante sur les trottoirs, les barrières de l'octroi s'ouvrent sur la banlieue humide et verte, des brouillards flottent, et cet homme chante ce qu'il voit, ce qu'il entend, des souvenirs personnels se réveillent, il les mêle à ses premiers accents, puis les choses reprennent leur pouvoir ou c'est un sanglot qui achève.

Telles sont les *Stances* et je ne pense pas qu'on nous ait donné depuis longtemps une œuvre aussi belle, aussi moderne, aussi émouvante et aussi durable.

PAUL SOUCHON.

---

La *Culture des Idées* de Remy de Gourmont ; *Philoclète*, *Lettres à Angèle* d'André Gide.

J'ai lu avec émotion ces trois volumes. La *Culture des Idées* m'a troublé ! M. Remy de Gourmont sait tant de choses et il ne dit que des vérités ! Les vérités ! Les vérités ! Elles fourmillent chez lui, elles se posent, froides, mortes et inertes. Elles ne troublent pas ; elles existent. Ah ! pourquoi tant de vérités... un peu d'erreur leur donnerait peut-être de la vie... Que sais-je ! Peut-être la surabondance de ces vérités dépasse la vérité et tombe dans l'erreur. J'ai lu M. de Gourmont ! J'étais obligé d'acquiescer toujours, d'être de son avis... Et ensuite... il ne m'est rien resté ! Je n'ai rien appris, pas même à penser ! Si l'auteur de la culture des idées voulait être moins judicieux...

Autrement se présentent les livres d'André Gide. Là, aucune mesure logique n'est possible !

La pensée est devenue musicale. Un léger voile l'enveloppe. Elle se déroule, simple, comme un lierre ; elle enveloppe ; elle s'insinue, parfois se perd, puis elle éclate en paradoxes, en ironie, et de nouveau elle rêve ou chante...

Et ce *Philoclète* ! Il a appris aussi à chanter, il a vaincu Ulysse, il bénit la vie, en disant :

« Ils ne reviendront plus ; ils n'ont plus d'arc à prendre... Je suis heureux. »

Cette qualité de certitude et d'amabilité éclate encore plus dans les *Lettres à Angèle*.

La phrase est limpide, capricieuse. Elle habille la pensée vive. Rien n'est caché dans les plis, mais le mystère des choses ressort pourtant avec plus de grâce.

Or, dans les *Lettres à Angèle* qui m'ont fait souvent penser aux *Essais* de Montaigne toutes les fatalités de l'intellect, les faits courants, les créateurs, un livre, un événement, même M. Mirbeau... paraissent, émeuvent et s'envolent !

M. Gide est un dialecticien de premier ordre ! Ses inquiétudes morales n'ont rien de formel... Elles sont comme les pulsations... Elles annoncent la vie...

---

Vient de paraître aux *Partisans*, un numéro consacré à Vibert qui expose à Munich les bois suivants : *La nuit payenne*, *La danse de faunes*, *Tête de Christ* et *Tête de faune*. Nous en reparlerons.

---

M. Boes nous gâte. Après le numéro sur Rodin, nous avons eu le numéro sur

Armand Point. Au mois d'avril *La Plume* ouvrira une exposition des œuvres de Goguin et prochainement paraîtront une étude sur Böcklin et un numéro sur Signoret.

C'est une grande joie que de lire un numéro de l'*Ermitage*, qui garde sa pureté, de feuilleter *La Plume* sur les destinées de laquelle veuille M. Boes, d'entendre un concert à la *Schola*. Ces coins charmants où l'esprit vit sincèrement, ont plus d'importance que toutes les fanfares intellectuelles.

---

### Publications reçues.

*La Revue provinciale*, Toulouse, 1, rue May. Nous relevons des notes de M. Lafargue et une épître aux surhommes de P. L. Garnier. Il y a trop de parisiens dans la vaillante revue de Toulouse ! Espérons qu'elle vivra encore. ... et fleurira seule....

*La Revue provinciale* publiera prochainement un numéro des Poètes.

*La Revue dramatique*, 50, chaussée-d'Antin, une belle étude de M. Brussel sur *Schola Cantorum*.

Dans *La Plume*, 31, rue Bonaparte, des vers de Raymond de la Tailhède, dans le numéro du 15 mars.

Je cite ces paroles adressées aux barbares :

« Il en est qui montrant une face embellie  
» Et de robes de pourpre ornant leur pauvreté,  
» Portent insolemment un temple dévasté ;  
» Mesurant à leur front l'éclatante couronne,  
» La honte n'a pour eux plus rien qui les étonne,  
» Et moquant entre soi la dépouille des dieux.  
» Ils pensent que le triomphe a repeuplé les cieux. »

Dans le même numéro une étude de Frantz-Jourdain sur la foule.

---

Au courant du mois j'ai eu au café Voltaire les conférences suivantes : L'esprit de la Renaissance ; Ruskin et Tolstoï, Nietzsche.

Au mois de juin auront lieu les deux dernières conférences de la saison : Renan, de la dialectique.

---

Dans *La Plume* du 1<sup>er</sup> mai j'ai publié une étude sur M. Bergeret à Paris ou du danger d'être sceptique.

Prochainement je parlerai du roi Candaule de Gide, des Nouvelles Elévations de Souchon et des portraits de H. de Regnier.

Nous avons reçu un mot de M. Hoffmannsthal qui nous promet de nous tenir au courant de ses publications. Nous sommes impatients d'en parler.

— Nouveau journal individualiste « *L'Homme* », 10, rue de Bruxelles, Paris — vient de paraître.

---

*L'Œuvre d'art International*, 97 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, publie des beaux portraits par M. Hawkins et prépare des reproductions des œuvres de Böcklin.

---

*Le Cri du Quartier*, 7, avenue des Gobelins, paraît tous les 15 jours ! C'est un bon « cri de guerre » !

---

La maison *Schuster et Löffler*, à Berlin S. W. 46, a publié des monographies avec des reproductions de M. F. M. Meissner sur Arnold Böcklin, Max Klinger, Frantz Stuck, Hans Thoma et Fritz von Uhde. M. G.

---

Le Gérant-Editeur : ALBERT WOLFF.





Prix du numéro : 2 francs



# Cahiers Mensuels

DE MÉGISLAS GOLBERG

E. Reher  
Publiés

Par

Le Comité

Golberg

MCM I

N<sup>o</sup> 7-8



42

Prix du numéro : 2 francs

N<sup>os</sup> 7-8

Mai-Juin 1901

---

# *Cahiers Mensuels*

DE

MÉCISLAS GOLBERG

Publiés par le Comité GOLBERG

---

SOMMAIRE : Parmi les sources. — De l'esprit dialectique (*suite*). — Notes.

---

PARIS

RÉDACTION

76, AVENUE DES GOBELINS

ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ALBERT WOLFF

76, RUE TAITBOUT

---

1901

### Primes à nos abonnés.

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que nous pouvons leur offrir les œuvres de Signoret (3 volumes), au prix de trois francs, et des reproductions des œuvres de Böcklin avec 18 0/0 de réduction.*

*On est prié d'écrire à l'Administration, en envoyant le mandat-poste, plus les frais d'envoi, 0 fr. 25.*

---

## LISTE DES MEMBRES DU COMITÉ GOLBERG

M. Paul ADAM, Président d'Honneur.

MM. G. CRÉACH ; CIMA-BILLETTE, artiste peintre ; P. DU ROUSSEAU, sculpteur ; H. DE GROUX, artiste peintre ; S. GIRARD, artiste peintre ; P. LABISTRES ; Maurice MAGRE, homme de lettres ; A. PAULET, journaliste ; G. PIOCH, homme de lettres ; J. QUANTIN, homme de lettres ; L. RÉMY homme de lettres ; Paul SOUCHON, homme de lettres ; A. WAÏSS ; DE MONZIE, avocat ; E. PILON, H. DEGRON, homme de lettres ; F. MALLET.

NOTE. Prière d'adresser tout ce qui concerne la rédaction à **M. Golberg**, 76, avenue des Gobelins, ou à **M. Meunier**, secrétaire de rédaction, à la même adresse.

Dans les prochains cahiers seront publiées des études sur Rabelais, Montaigne, Descartes, Racine, Pascal, Renan, Lamartine, P. de Chavannes, Moreau, Böcklin, Burne-Jones, Bruno Bauer, Henri de Régnier, Paul Souchon, Jean Lorrain, Maurice Maeterlink, etc. On mentionnera les livres et les revues envoyés à la Rédaction. On ne rendra compte que des événements intellectuels considérés comme faits positifs de l'esprit. Prière d'envoyer lettres, revues et livres, à **Mécislas Golberg**, 76, avenue des Gobelins. La rédaction est ouverte tous les vendredis de 5 à 7 heures du soir.

**R. MEUNIER,**

*Secrétaire de rédaction.*

PRIX DE L'ABONNEMENT : **24 francs** PAR AN ; **12 francs** PAR SIX MOIS  
**6 francs** PAR TROIS MOIS ; **2 francs** PAR MOIS.

---

**NOTE :** Nous prions nos abonnés pour éviter des frais supplémentaires de souscrire par trimestre.

Les recouvrements par la poste pour les abonnements mensuels sont faits 7 jours après la réception de la Revue.

Prière d'envoyer les abonnements, 76, rue Taitbout.

---

### SOMMAIRE DES N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4.

Emmanuel Signoret, A. Böcklin, Prométhée repentant, de l'Esprit dialectique, Lettres à Alexis...

DANS L'OBERLAND

---

# PARMI LES SOURCES

*A Mademoiselle Hélène S.*

LE LAC DE THOUN

COUCHER DE SOLEIL

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Ces instants d'amour sont déjà lointains et les regrets ne ternissent pas leur doux souvenir parce que, sur les brises, vint notre amour et les brises sont parties, pour toujours, pour toujours !

Te rappelles-tu ?

Le lac bleu s'étendait paresseux, entre les rivages. Les vagues rampaient lentes et parfois quelque soupir du fond des eaux montait dans les airs. Le lac alors se ridait et les frissons soulevaient les flots. Sur la surface jouait le clair si pur du ciel du couchant. Vers la rive bleuissante, là-bas, du côté des montagnes, flottaient des yeux que le courant portait. Et sur l'eau se penchaient les sombres rochers.

La vague serpentait déjà parmi les songes.

Mais de loin est accouru le souffle des glaciers. Les sommets des neiges ont rougi et l'air de ces régions de froid a troublé le calme des eaux de la vallée.

Les ondes immobiles se sont réveillées, et la vague courant de

l'occident à l'orient, semait des rides, des bruits et d'immenses éclats de miroirs.

La vague emportait les dernières lueurs et elle allait, elle allait vers les eaux, vers les rives et les roches.

Le soleil était derrière les monts. Les brises se sont apaisées.

Les bruits, tous les bruits sonores des eaux étaient morts. Sur le lac couraient les ombres.

Rarement, un frisson secouait l'onde. Des sources inquiètes grondaient faiblement ; et parfois du fond des vases séculaires s'échappait un faible soupir et se perdait dans la brume qui déjà pesait sur les montagnes.

Le lac allait dormir. Il se parait d'eaux calmes. Il allait rêver.

Te rappelles-tu, charmeuse !

Sur le rocher nous étions assis, près du rivage silencieux. Tu regardais l'onde mourir et je pensais à vous deux, mes bien aimées — à toi si belle et qui as disparu, et à elle, à l'onde frémissante qui aussi est passée.

Te rappelles-tu ?

#### UN SOIR

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Les eaux dormaient. Parfois un nuage égaré jetait une ombre et réveillait la vague. Les étoiles se miraient dans les espaces bleus du lac. Des rayons vifs glissaient doucement sur la surface. Leur lumière, parfois, heurtait une pierre que le destin a jetée dans les eaux. Parfois il caressait une onde ; parfois il plongeait comme une lame, dans la gorge humide. La vague assoupie rêvait. De loin montait un calme souffle qui s'étendait, frais et caressant, sur les rivages, où les grillons chantaient. Il montait alors des herbes et des feuillages une tiède voix, à peine saisissable, un murmure indéfini des fleurs et des buissons, une prière...

Le lac, couché dans la nuit des montagnes, semblait regretter ce brusque appel et éteignait les lumières qui tachaient sa robe en deuil. Mais des étoiles inquiètes, l'une après l'autre, en-

voyaient dans les eaux leurs baisers lumineux. Vénus, Apollon, le blanc Jupiter et la Grande Ourse et le Char et d'autres yeux innombrables des cieux ont déposé sur les flots somnolents leurs âmes de lumière. Et le lac a cueilli ces cœurs étincelants qui se regardaient dans les profondeurs des eaux.

La surface des vagues, approfondie par les scintillantes étoiles, s'est déployée plus vaste et a envoyé sur les rivages un laiteux brouillard.

Aussitôt la terre s'est réveillée pour un instant ; dans les arbres, à travers les prairies, dans les grottes et sous les rochers a couru une brise bavarde qui traînait sur ses ailes l'humide couronne des eaux.

Le lac pâlisait. De noires taches, des courants, des rubans de lumière, des traînées de brumes et des reflets tremblants des astres se sont fondus en un silencieux linceul des eaux qui semblaient croître à l'infini, envahir le ciel et la terre, arrêter les vents et briser les âmes.

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Sous les pommiers odorants nous étions assis. Tes regards erraient sur les eaux. Tous les astres éclairaient ton front. Tes lèvres tremblaient comme ces herbes. Et, saisis par le même rêve innommable, un rêve divin, muet et si grave que la parole ne saurait jamais le conter, nous avons aimé, avec une mélancolie très tendre, nos pauvres cœurs égarés dans ce festin. Et j'ai lu dans le rythme harmonieux de ton souffle l'intime union de ta jeune âme avec la mienne, si vieille et si humainement douloureuse. Nous avons eu, sans doute, le même rêve et nous ne le rêverons plus.

Te rappelles-tu ?

#### UN MATIN

Te rappelles-tu, charmeuse ?

C'était une nuit de fous désirs. Tu avais peur de ta solitude virginale. Et ma sagesse voulait un peu de silence, près de toi. L'aurore et les grisailles du matin charment les âmes lasses.

Enfant, douce enfant, peux-tu encore aimer ?

Depuis les blanches heures de ce rêve inoubliable, mon cœur a fermé ses portes pour pleurer.

... Nous étions accoudés sur le balcon et attendions l'étoile inconnue qui derrière la montagne se levait avec les premières pâleurs du jour. C'était, te souviens-tu encore, un bel astre lumineux que la cime semblait porter comme un flambeau de fête.

Le ciel était calme. Nous nous taisions. Soudain, derrière les monts, l'étoile a surgi. Et nos yeux, reflétant cette lueur mystérieuse, ont exprimé un grand effroi devant le monde céleste si proche, trop proche. C'était Saturne qui se levait. Nous étions anxieux et nous sentions qu'il fallait aimer doucement, sans paroles, tendrement, avec nos regards, avec nos soupirs.

Le lac dormait. Mais l'étoile en semant dans les abîmes des eaux ses rayons effarouchés a consterné l'onde assoupie. Et frappées par la lumière, les vagues murmuraient et coulaient lentes, chargées de clarté et se mêlaient aux eaux lointaines.

Bientôt le ciel pâlisant a illuminé le lac qui somnolait. C'était une lumière sans vie et sans nuance. Rien ne semblait plus vivre dans les profondeurs. La surface était brillante et sans rides. Le lac dormait, le lac mourait.

Mais, derrière la montagne, a paru une nouvelle lumière. Les eaux avaient rougi et les ombres étaient nées, ombres des rochers, des rivages et des formes inconnues.

Des ombres s'alourdissaient effrayantes sur les eaux limpides et sans mouvement. Soudain, je ne sais d'où, est accourue une vague folle, une vague bleue.

Tourbillonnante, elle a heurté la surface des clartés et l'eau à ce choc a soupiré. La vague allait, bondissait, courait et laissait derrière elle des coulées de vie, des tracés de lumière.

Des eaux, encore ignorées ont paru : dorées, noires, vertes et bronzées. Elles venaient des golfes, des antres et des sources. Lasses, elles rampaient vers le milieu du lac.

Le soleil vint. Les vagues se sont réveillées. De partout s'étendaient de longues rides. De rive en rive elles venaient comme des sillons où pousse la semence.

Derrière elles, les eaux tressaillaient et chantaient. Devant

elles, les vagues se soulevaient lourdes, blanches d'écume ou bien si bleues et si pâles que l'œil n'osait deviner leur forme. D'autres vagues avec des sillons, des tourbillons et des eaux lumineuses, rapides, lentes, légères ou pesantes arrivaient de l'orient à l'occident.

Et quand au-dessus de la plaine verte des eaux, des corbeaux ont volé croassant leurs matines, tout vivait. Des formes se dessinaient. Les vagues mugissaient. Le lac s'est paré du voile coloré du jour. Des perles étincelaient sur ses rivages, des liserés d'argent et des lames d'or couraient le long de l'habit bleu du matin, et les émeraudes ornaient les pourpoints noirs et roses et verts, qui toujours, c'était la loi des eaux, allaient vers un point blanc, le nœud pâle des vagues et des rayons.

Et dans les gouffres et sur la surface l'eau chantait et respirait. C'était le murmure mélodieux des ondes. C'était le clair jour.

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Ce matin, accoudés sur le balcon, blanchis par l'aurore, nous avons causé à voix basse des mystères qu'apportait le soleil. Nos regards, comme des lampes, éclairaient nos âmes langoureuses. Ta main que la fraîcheur du jour naissant a couverte d'une légère rougeur tremblait.

Mon âme s'envolait vers toi, sur tes lèvres, dans tes yeux. Le doux émoi de nous sentir enfin l'un près de l'autre, peut-être, après des siècles d'attente, pour cet instant, le court instant du lever, nous ravissait.

A l'heure du réveil, devant la parure somptueuse des eaux, devant le ciel bleuâtre et les montagnes sur les flancs desquelles rampaient les nuages blancs comme des aiglons, nous nous sommes tus et nous avons oublié que l'émotion allait s'effacer. Nous nous sommes aimés immortellement, par nos prunelles où brillaient les eaux et le soleil.

Te rappelles-tu ?

#### L'ORAGE

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Après les paroles graves et les regards qui pénètrent les choses immortelles, tu étais lasse de notre sublime aventure.

Douce enfant ! J'ai vu dans ta prunelle le jeu de mauvaise science, et ta bouche voulait préciser, et tes mains cherchaient les troublantes caresses. Ton âme chaste souffrait de la pure tendresse, ta raison essayait de briser le mystère... Je t'ai quittée, sous les arbres, triste et douloureux.

Faut-il donc que les grands yeux regardent de petites choses et que des cœurs divins aiment de bavardes passions ?

Ah, l'amante ! Pourquoi n'aimais-tu pas seulement le parfum de mon âme ? Ton être insatiable a froissé ma passion, si douce et si lointaine. Déjà le premier charme s'est envolé. De tes mains chaudes, tu as déchiré le voile qui enveloppait nos cœurs, nos deux cœurs. Je suis parti !

Or, appuyé à la croisée, ce triste après-midi j'ai vu couler le lac bleu, l'éternelle vision de la tendresse, immense, silencieuse et si mélancolique. Vinrent les nuages que charriaient les vents du nord. Ils étaient d'une blancheur de linceul, pleins de menaces et d'effroi. Ils arrivaient du cirque des montagnes que la vapeur couronne et se sont répandus sur le ciel, en portant l'ondée et les éclairs. Les eaux effrayées par l'approche des éléments courroucés se sont tues. Elles s'enfuyaient vers les rivages, sous les pierres, derrière les roches. Des géants obscurs se sont couchés à travers la limpide coulée ; les uns, difformes étaient parés de loques noires, d'autres, légers portaient des cuirasses bronzées d'un travail merveilleux, d'autres, seulement une onde égarée que la fureur de la tempête a rendue pâle. Les rubans des sources brillaient dans les creux du lac et semaient des taches jaunes qui se perdaient derrière la baie, sous un rocher, dans l'écume des flots, dans les creux des profondeurs. La vague s'enflait. Les eaux bruyantes écumaient et bientôt du ciel blanc que déchiraient de rouges feux est tombé sur la nappe humide un rideau de vapeur ; mais au milieu du lac le soleil allumait déjà les ondes. Blanches et agiles, elles allaient comme des cygnes sur les eaux glauques. Dans le lointain, luttait contre le vent un petit canot à voile. Les rivages fumaient. Des montagnes descendaient les nuages qui s'effondraient dans le lac. Et derrière la baie s'étendait le royaume obscur des ombres. L'eau y était sans vie, noire et menaçante. L'onde n'égayait pas les yeux. Les vagues se

traînaient lentes comme des tortues. Et alentour se creusaient des sillons, tels les rets qu'on jette pour emprisonner les eaux chargées de proie que l'homme envie. Plus loin, vers le bois, un rayon perdu jouait sur les pins roux et les eaux fauves.

Les glaciers semblaient sourire à toutes ces menaces des cieux. Calmes, vêtus de leurs blanches draperies, ils levaient leurs cimes brillantes, au-dessus de ce fracas d'éclairs et de vents.

Le lac bientôt s'est repris. Déjà derrière la gaze de pluie ont paru les formes indécises des rivages, quelques pauvres hameaux entourés de sveltes arbustes secoués encore par la tempête.

Le lac a perdu ses rides ; la surface a repris son éclat uni. L'onde coulait plus bleue ; un nuage léger, blanc comme la fumée du matin, enveloppait doucement les eaux. Déjà l'orage est passé. Les anciennes formes sont revenues. La vague s'est soumise à la loi mystérieuse et aucune lueur violente ne vient plus tacher la surface du lac apaisé.

Te rappelles-tu, charmeuse ?

J'étais si fatigué de notre terrible querelle ! Dans la douce retraite du cœur où vinrent se loger deux colombes grises, le lézard a pénétré. J'ai senti un grand froid plonger ses ongles dans ma chair, un froid immense et qu'aucun soleil ne saurait calmer. Il envahissait l'âme, le sang, la raison.

Ainsi, il faut tourmenter l'ardeur de cet amour effacé et si beau ! Il faut de ces troublantes laideurs : des menaces, des promesses, des serments, des aveux. Enfant ! Comme le lac est devenu calme et comme mon âme s'est remplie de sourdes angoisses ! Une nouvelle mélancolie m'enveloppa, la mélancolie, sœur de la vapeur qui étreignait les cœurs et les calinait. Sœur, sœur ! amante ! Pourquoi as-tu désiré les turbulentes tempêtes ? L'amant accoudé à la croisée suit de ses yeux tristes l'onde que le ciel nourrit, et il voudrait pleurer, et il n'ose, il n'ose...

De toutes parts naissent les nues ; elles rampent sur la vallée ; elles descendent des cimes ; elles s'envolent lourdes dans les airs, elles s'allongent et s'évanouissent. Des visions blanches, des théories d'anges purs se lèvent. Des esprits somptueux, avec

des fronts ensoleillés et sans rides m'entourent. Une musique douce vient du ciel et des eaux. On chante la calme beauté des rêves accomplis, des frissons mystérieux, des silences merveilleux. On chante les riches pierreries des rayons et des ondes. On chante la légende des âmes qui voltigent à deux, si légères et si unies.

Ame, mon âme, ma maîtresse ! Pourquoi as-tu troublé le grand songe du silence ?

Te rappelles-tu ?

## LE BOIS MORT DE SPIEZBERG

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Les eaux avaient trop de vie, pour nos songes. Les ondes qui couraient vers les clairs rivages et ces lumières d'opale sur le miroir étincelant effrayaient nos tendres âmes.

Nous sommes partis, loin du lac, dans le bois, à la recherche d'un précipice que les feuillages quelque part cachaient. Nous avons laissé la route large qui menait vers la montagne verdoyante et, à travers les lianes, les ronces et les buissons de framboise nous courions haletants vers l'abîme. Inquiets nous avons fui notre rêve, que nos souffles pouvaient flétrir.

Te rappelles-tu la montée de ce petit sentier ? Des feuilles jaunes s'étaient égarées dans tes tresses. La mousse a couvert ta robe ; près des lèvres, l'épine de roses sauvages t'a effleurée et quelques gouttes de sang clair empourpraient ta bouche. Nous allions, nous fuyions, là-haut vers l'abîme. Nous fuyions notre rêve que la fureur de nos cœurs a déjà atteint.

Nous parlions peu. Quand la pente devenait plus glissante je te tendais la main, et la tienne s'appuyait amoureuse sur moi. Ah, le rêve ! Le rêve, nous le fuyions.

Le bois était vieux, tapissé de sombres mousses. Sur les rochers que la colère divine a détaché de la souche des pierres poussaient des pins tremblants. Des bouleaux légers, des acacias sans parfum, d'autres arbres sans nom, un chêne que les siècles n'ont pas vieilli et qui sur ses larges branches a reçu les racines

de rosiers, de sapins et d'herbes, nous saluaient par un murmure, sourd et lointain. Car le bois était silencieux. Une fée maudite l'a, sans doute, habité. Aucun oiseau ne faisait son nid dans le feuillage. Aucun chant n'égayait l'oreille. Les rameaux vêtus de mousse jaune étaient orphelins et même, la fourmi qui sait pourtant vivre entre les rochers n'a pas cherché d'abri dans ce sépulcre de pins.

L'unique créature qui parlait à ces arbres mélancoliques, c'était l'invisible grillon ; l'unique créature qui allait sur les chemins c'était le troublant ara, le rouge et mol escargot qui à travers les sentiers s'allongeait, s'allongeait... Et pourtant ces arbres vivaient et le lac, parmi les feuilles, bleuissait.

Sombre coteau couronné de bois mort ! Une malédiction pèse sur toi. Les cœurs inquiets et que la brise effraie trouvent un peu d'oubli dans ton silence mortel. Car tout cela donne l'effroi et le sang qui bouillonne trouve dans ces mornes espaces le vertige qui semble du repos.

Ah, nous courions plus haut, vers l'abîme, loin de cet humble et joli rêve d'amour. Un trouble pesant nous a saisi. J'ai penché ma tête, tu allais si doucement, maîtresse. Et nos pas glissaient légers, et notre esprit s'endormait.

Vint bientôt le précipice ! De pauvres arbres jaunis paraissaient des damnés qu'une horrible tourmente a déformés. Les uns tortillaient leurs branches, d'autres levaient leurs bras brisés, d'autres, décapités, semblaient être morts d'une grande terreur. Près de nous, un saule rabougri envoyait ses feuillages au-dessus du précipice, où les arbrisseaux fendus aux roches grondaient, grondaient... Nous nous sommes assis sur le tertre, sous le pauvre saule.

Autour soufflait le vent tiède qui sortait du gouffre. Tu t'es assise et moi, apeuré, avec une muette colère dans l'âme, je me suis allongé près de toi, ô admirable ! Et de loin l'eau clapotait et les brises chantaient... Mais toute ma vie est allée vers ton souffle et j'ai marié le mien au tien. Or, dans ce silence lugubre, j'ai désiré briser le rêve et t'étreindre sur ce carré de terre sèche, t'étreindre et en silence aller à deux en bas, en bas, dans l'abîme.

Que pouvions-nous, en effet, sur cette terre ? Toi si chaste et pourtant si impatiente et moi à qui les ardeurs semblaient de mesquines insolences ! Que pouvions-nous, sinon aimer dans les yeux, aimer en silence, et si profondément comme aime ce vent né parmi les gouffres, ou bien nous étreindre jusqu'à la morsure, jusqu'à la démence, nous aimer et disparaître là-bas, comme un éclair de joie et de volupté.

O brise de mon âme ! La volupté, pour ce cœur antique naît sur les cimes sereines ou dans l'enfer où le feu bouillonne, crépite et brûle d'une flamme si courte, mais tellement brillante.

Or, sur les cimes, tu étais trop rose et tes yeux parlaient trop haut, et dans tes prunelles il y avait eu tant de feux follets ! Ah, cette volupté de deux amants solitaires, unis en âme par le songe, tu l'as chassée, bien-aimée ! Mais l'autre volupté, la féroce joie d'aimer et de mourir était si belle et si proche. Et j'ai voulu la tenter...

Te rappelles-tu, charmeuse ?

De tes yeux verts tu m'as regardé et d'un brusque saut tu t'es relevée. Tu as eu peur d'aimer et de mourir. Tu as eu peur d'aimer et de languir. Tu as fui et encore une fois, tu as brisé la joie, la grande joie et la pure volupté de l'esprit.

Te rappelles-tu ?

## LA CHEVAUCHÉE SUR LE KANDERTHALL

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Un matin, les subtiles émotions sont parties. La brume a entouré nos cœurs et nos âmes. Les deux enfants amoureux qui se cherchaient depuis tant d'heures se sont égarés. Ces paysages d'automne ne parlaient plus à notre esprit vagabond.

La route de Spiez, bordée de quelques arbres, poussiéreuse, ne nous tentait pas. Nos regards éteints suivaient la ligne des glaciers, rougis par le couchant. Les sentiers des bois ne nous charmaient pas. Le lac était trop pur pour nos troubles et les rivages étaient trop tendres !

Devenus étrangers l'un à l'autre, malgré tant d'intime vie passée ensemble, nous marchions en silence.

Déjà les étoiles riaient dans les gouffres. Autour de nous, derrière l'épais manteau des brouillards, disparaissaient les coteaux, les vallées et les cimes. Le Nisene bleui par la vapeur s'en allait immense, pesant. Le Stockhorn s'évanouissait, les petits villages s'éclairaient des derniers feux. Mais nous fuyions ! L'effroi nous chassait tous les deux hors des lumières.

Vint enfin l'obscurité. Loin l'un de l'autre nous marchions sur la route, bordée des rochers et des coteaux chauves. Quelques pins frémissaient...

Subitement des bois vint un bruit puissant. Saisis par la crainte des sévérités inconnues que cachaient les épaisses brousses, nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre et nous avons écouté. Bientôt à travers les roches a paru le ruban d'écume qui tremblotait et rugissait.

De pierre en pierre sautait un torrent farouche, le Kander, dont les forces nourrissent l'homme et qui épouvante les vagabonds de la nuit.

Te rappelles-tu ?

Les rochers, à l'horizon, se dressaient si implacables. Et, devant nous, allaient les eaux que la fureur traînait sur les pierres. Penchés sur les vagues fumantes, nous songions et nos chairs — chairs endolories — se sont effleurées. Je t'ai dit d'une voix éteinte :

« Le torrent fuit la montagne ! Regarde amie sa douloureuse colère. Et pourquoi se sauve-t-il, le malheureux souffle humide échappé de quelque glacier ? »

Tu m'as regardé et tu as murmuré : « C'est un pauvre cœur qui s'envole vers les lacs. — L'écume blanche le couvre de lincoln, dis-je, suivons le torrent ». Et tu m'as répondu : « Remontons le courant du fleuve courroucé. »

Et nous sommes partis dans la nuit en suivant le Kander furibond, le torrent dont les larmes rongent les rochers et qui se lamente, dans sa fuite, vers les plaines. Nous sommes partis dans la nuit, le long du torrent et il nous a bercés avec ses coléreux gémissements.

La nuit descendait rapide. Les montagnes se sont resserrées. Un cirque immense de rochers nous entourait. Sur les flancs

des pierres murmuraient les bosquets. Et le torrent, sans trêve, roulait sa terrible musique. Les eaux écumaient et se plaignaient. Les vagues descendaient, fuyaient et criaient. Les sonorités sourdes s'envolaient, et puis venaient d'autres vagues et d'autres paysages.

Souvent, autour de nous, bleuissait le ciel. Les montagnes s'éloignaient. L'arène s'élargissait. Le torrent apaisé coulait lent et paresseux. Il semblait alors que la mort quelque part étranglait de ses longs bras invisibles les eaux sonores. Tout s'arrêtait. Un silence naissait, l'effrayant silence de l'agonie. Les montagnes se penchaient lourdes sur les flots. Les arbres muets frémissaient et le fleuve atteint par un mal inconnu sanglotait doucement. Mais, de nouveau, la roche a rebondi. Le fleuve s'est enflé, et tonne et hurle. Déjà la vague s'élance et brille dans la nuit. Autour de nous, sous nos pieds, au-dessus de nos têtes, de toutes parts, sous la pierre, sous l'arbre, dans les buissons, retentit la musique des eaux. C'est l'immense orchestre des sources invisibles qui bruissent. Des cigales d'ondes, des brises de vagues, des fracas de flots, des silences, des menaces, des gémissements, des fureurs, des murmures éclatent autour de nous et nous enserrent dans un filet inextricable de bruits d'eaux vives.

Les unes cheminaient sous nos pieds, cachées dans l'herbe, endormies. Elles s'en allaient indolentes vers le torrent fantôme. D'autres surgissaient d'un rocher, se jetaient avec fracas contre nous, crépitaient, grondaient et s'élançaient dans le gouffre d'écume qui chantait. Et d'autres, encore, nous enlaçaient plus graves, plus chanteuses, ruisselantes de pierreries, que la nuit éclairait ou bien noires comme des perles d'Orient.

De toutes parts, la roche gémissait et la pierre sanglotait. On pressentait d'horribles grimaces et d'austères songes entre ces murailles noires où se lamentait l'onde prisonnière.

Ah ! ces roches où l'eau chantait et ce terrible torrent qui sur ses ailes blanches les charriait vers le lac.

Nos têtes s'égarèrent. Le torrent rampait infini, immense. Il dévorait, sur son chemin, toute source ; il emportait tous les soupirs des pierres, toutes les plaintes des géants que l'ombre couvrait.

Ce torrent ! Le ciel semblait rétréci, un ciel sombre et tout ne vivait que pour le gouffre effrayant de l'onde.

Et le torrent nous fascinait, le blanc et implacable chevalier qui accourait des glaciers, là-bas. Il allait intrépide vers nous, il nous emportait, il nous glaçait. Sa colère nous a atteints. Il s'est dressé devant nous comme la fatale destinée. Il allait et criait et mugissait. Nos pauvres âmes avaient peur et pourtant, poussés par des mains invisibles, essoufflés, nous suivions son cours vers les sources et rien ne pouvait nous arrêter.

Déjà le frisson nous a saisi, un frisson d'effroi. Serrés l'un contre l'autre, impuissants à lutter contre les eaux, charmées et fustigées, nous implorions un peu de silence et de calme. « Ah, tais-toi onde fatale ! Efface-toi dans les ténèbres, tracé étincelant ! Laisse pleurer les roches et ne dépouille pas la montagne de son souffle. Nos chairs sont pétries par ta colère. Tu as épouvanté notre sang. Grâce, grâce, terrible onde ! Va-t'en ! Va-t'en ! »

Et le torrent mugit et nous bat et nous attire. Parfois, pris de courage, cheveux au vent, main dans la main, nous fuyions derrière une pierre, vers le bois sombre.

Et le silence qui naissait subitement, nous épouvantait. Nous haletions de peur. Tremblants et las, nous te désirions, ô l'implacable source des nuits, ô Kander farouche !

A peine assis sur la clairière, nous sentions le silence porter les obscures horreurs et nous t'invoquions, et nous courions vers tes rivages pour renaître dans tes sonorités.

Eau qui grondes, onde écumante, tu es devenue l'implacable nécessité qui a saisi nos âmes amoureuses. Nous craignons ton obsédant mystère et il nous charmait. En vain, nous désirions le calme. Loin de toi, nous sentions nos solitudes sans charme et notre infinie détresse. Immenses sonorités des eaux, vous avez bu notre angoisse et vous avez apaisé les amours langoureuses. Car près de toi, Kander, nous étions unis sans parole, dominés par la tienne si puissante. Et tous les deux secoués par la terreur que tu soufflais sur nos fronts, nous vivions amicalement.

Mais aussitôt délivrés de ton joug pesant, nous reprenions nos âmes et elles nous effrayaient plus encore que ta grande terreur

et blêmes nous révenions vers toi, ô fatal torrent des ténèbres. Bientôt nous manquions de force. L'ardeur pénétrante a allumé nos cœurs. Nous voulions nous aimer près de toi, tout près, caressés par tes flots.

Terribles et silencieux nous sommes descendus sur ta rive.

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Très lasse, tu t'es étendue sur le sol humide. Couché sur la mousse, j'ai caressé tes cheveux. L'onde coulait sonore, hérissée d'écume. Le ciel était pâle, sans éclat. Il nous attirait. Nos yeux attachés à l'étoile lointaine, nous écoutions la chanson de la folle vague.

Elle murmurait maintenant une douce mélodie, car l'approche du matin l'a calmée. Et elle nous berçait de sa sévère parole que les rochers répétaient d'une voix étouffée. Les eaux songeaient. Notre trouble s'est dissipé. Tu étais près de moi, lasse et si étrangère ! Le brouillard t'a enveloppée et mon âme, meurtrie par l'onde, ne te reconnaissait plus. Ta tendresse est partie avec la vague et je ne savais plus voir en toi la vie, ma propre vie que délicatement un soir j'ai déposée sur tes lèvres. Le torrent a emporté mon cœur, loin, des glaciers blancs au lac bleu. Les eaux sereines nous ont bercés, si douces et si aimantes. Le torrent était aimable. Il éteignit notre feu et apporta, sur ses neigeuses vagues, le songe. Nous nous sommes assoupis.



Après le lourd et paisible sommeil, nous avons ouvert nos yeux clairs, au moment où le soleil bleuissait déjà les cieux. Le torrent chantait toujours. Mais ses sonorités étaient décentes et sans sévérité... Nous regardions !

Le soleil a dissipé le charme. Le vent froid a secoué la vallée. Une vie précise naissait, une vie de fadeurs et d'humbles timidités. Nos cœurs somnolaient. Ta chair est devenue molle ; tes yeux cernés contaient de mauvaises langueurs. Tu étais une pauvre chair, brûlée sans éclat, dans les ténèbres. Tu étais fanée, charmeuse !... La source limpide coulait sans terreur. Il ne restait de l'horrible nuit que ton corps las que la rosée illu-

minait. Ah, le terrible torrent!... Nous nous sommes levés et nous avons repris le chemin des sources, fourvoyés par l'onde des ténèbres. Et nos âmes respiraient de mystérieux souffles qui nous séparaient l'un de l'autre.

Te rappelles-tu ?

## NAISSANCE DE L'ONDE DANS LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN

Te rappelles-tu, charmeuse ?

C'était l'heure la plus chaude de la journée. Le soleil d'automne a des feux brûlants. Il sent que bientôt vers d'autres régions il tournera son front flamboyant et il a hâte de verser sur la terre ses mourantes ardeurs.

Nous allions à une merveilleuse chute d'eau, derrière la vallée de Lauterbrunnen, où naissent les sources.

Nos âmes étaient très timides. Cependant le feu mélancolique nous oppressait et nous menait près des sources afin que nous frémissions plus profondément et que l'incendie de nos cœurs dévorât nos chairs, avec plus de lenteur et avec plus de délices. Près de la route, nous avons rencontré un immense rocher sur lequel se sont arrêtées, avant de franchir la pente, les pierres lancées par le destin. Des taches noires brillaient sur la montagne. Dans les creux de pierre se cachaient des fleurs à longue corolle bleu pâle ; sur de petites pelouses, autour des roches, dans l'herbe rousse éclataient de blancs et petits pétales. Sous les arbres qui désespérément enfonçaient leurs racines dans la pierre, des taches de fleurs jaunes jetaient des lumières douces.

Et toute la montagne était entourée d'une fine fumée car de la pierre froide naissait l'onde.

Le rocher était paré de ses eaux. Elles suaient à travers le granit et assombrissaient ses grises nuances. Souvent, d'une fente elles s'échappaient plus vives, ruisselantes, et allaient se perdre, avec un murmure léger, dans les herbes et parmi les racines. D'autres fois et c'était un spectacle de sublime mélancolie, l'eau s'écoulait des roches, goutte à goutte, l'eau pure

comme une larme. Elle venait doucement des pores invisibles de ces blocs éternels, glissait légère, descendait. Arrivée sur le bord, elle s'arrêtait et le soleil l'ornait d'un arc-en-ciel. Alors elle s'enflait; elle grossissait et pesante, elle tombait quelque part, sur la pelouse, entre les cailloux, dans le creux. Et de tous les côtés nous entendions ces larmes des pierres tomber et de toutes parts, des angles des rochers, des fentes invisibles s'égouttait la larme qui paraît ainsi la pierre grise.

Il y a eu tant de vie et de certitude parmi ces durs éclats des cimes ! Un intime et fatal drame rongait la montagne. L'eau, sans doute, de toutes ces chaînes descendue, a trouvé dans le flanc de la pierre des creux pour se reposer. Mais la nuit ne sied pas à l'élément humide. L'eau sourde, peu à peu, ouvrait des sentiers étroits dans la chair dure des roches et venait au soleil, en larmes solitaires et si pures.

Te rappelles-tu ?

Elle était douce, la tristesse du rocher. Elle nous ravissait à nous-mêmes et, quoique intimement unis à cette heure, nous sentions qu'en nous aussi des mystères s'en allaient en larmes et qu'ils nous rendaient solitaires.

Tu avais un bon regard de mère attristée. Tu as cueilli une fleur bleue, une autre pâle et elles se sont bientôt fanées sur ton sein. Moi, je prévoyais déjà que l'heure du départ était proche. Ces larmes suintées par la pierre m'étonnaient. La lamentation fatale de la roche me semblait plus grande que ma parole ardente qui jamais ne saurait dire mes vérités...

Car celles-là étaient comme l'eau mystérieuse de ces pierres et il faudrait d'immenses silences pour les aimer. Mais ta bouche pure avait été atteinte, déjà par d'horribles lèvres. On t'a aimé; on t'a parlé; on t'a dit tant de choses bruyantes que ces larmes silencieuses ne pouvaient plus rafraîchir mon âme et ton cœur.

Sublime beauté de l'onde naissante !

Et voici qu'à nos pieds elle grossit déjà. Tous ces pleurs ont rongé le lit des rochers et sont descendus dans la vallée. La rivière est née. La larme timide est devenue onde; l'eau brisée contre la pierre a rebondi avec colère; et traînant derrière elle

la légère écume elle s'est enfouie. La larme est devenue onde et dans le lit de pierre, l'onde s'est enflée et a créé la terrible rivière qui maudit et fuit vers les lacs.

Qu'importe ..

Voici d'autres rêveries ! Dans ce paysage, la sévère nature n'était pas troublante. Elle n'évoquait pas des tristesses irréparables, de fatales cruautés, des volontés farouches. Dans cette vallée, la roche menaçante et la pierre qui, vers les cieux, levait la cime nue étaient des rides, de simples rides qui donnaient plus de gravité aux rians coteaux.

Intimidés par la sérénité des choses nous ne désirions rien et nous regardions : près de la rivière, l'homme brisait les roches et creusait les routes. Plus loin, sur la pente, on voyait des terrasses de blés qui jetaient de fauves lumières. Près des rochers, s'étendaient des prairies d'un vert clair, où paissait le bétail et éclatait le son pur des clochettes.

Plus haut, s'élevait une région de pierres grises, bordées d'arbres. Et au-dessus d'elle, se déroulait vers les cimes un tapis de mousse et de buissons, secoués par le vent. Plus haut encore, se dressait la roche sévère et la cime, baignée dans les nues, se perdait dans les espaces. Et la paix a vaincu nos âmes ! Il y avait tant d'ordre dans cette simple vie et tant de lumière et tant d'ombre que le cœur frémissait d'angoisse de ne pas pouvoir aimer tout cela à la fois. Et il y avait aussi tellement d'austères aspects et de traces de luttes cruelles et de fleurs tendres et de gaies pelouses que l'âme craignait d'être indigne de vivre dans ces sites si calmes, quoique près des cieux.

O âme vacillante ! Malheureuse raison que les affres ont égarée. Child Harold ! Child Harold ! Où sont tes implacables paysages ?

Ici, les lumières et les ombres jouent des mélodies charmantes. Ici rien n'est cruel pour de la cruauté et rien n'est injuste. Mais nos cœurs que les mystères ont trompés, avaient peur d'aimables ordonnances. Le soleil était déjà sur les cimes et nous nous sommes levés pour aller vers la chute d'eau. Car dans les effroyables fracas nous pouvions tremper nos débiles êtres et nous leurrer un peu. Devant l'immense calme nous n'osions plus nous regarder. Mais parmi l'agitation forcenée des vagues, de-

vant les flancs déchirés des roches, devant le gouffre noir, nous saurions, sans doute, trouver des paroles pour ces amours, pâles et fuyantes.

Et nous nous sommes levés. Plus tristes qu'autrefois nous avons compris que nos cœurs avaient oublié de belles choses et que notre sang ne savait plus se reconnaître.

Et mélancoliquement je t'ai donné mon bras pour te mener vers les rudesses injustes de la nature semblables à celles de nos cœurs qui nous permettraient de poursuivre à deux notre route. Tremblante, tu t'es appuyée sur mon bras ; je t'ai serrée contre ma poitrine et nous avons gravi hypocrites, le sentier où déjà éclatait le grondement des eaux de Trümmelbach.

Te rappelles-tu ?

## TRUMMELBACH, COEUR DE LA MONTAGNE

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Appuyés contre la passerelle, nous regardions la chute terrible des eaux. Une plaie béante s'est ouverte dans la pierre noire. D'immenses blocs de roche se sont écartés sous la poussée de l'élément aveugle et la source furibonde a jailli entre les murailles.

O fontaine d'eau limpide qui depuis des siècles roule ses flots blancs !... Les montagnes paisibles tendent aux vents leurs dos hérissés de broussailles, de pins et de prairies. Des coteaux que l'onde nourrit se parent de champs fleuris. Sur des pierres orphelines que le temps a détachées de la roche-mère poussent des acacias odorants, d'humbles rosiers, des sapins, des ormeaux. Dans le bosquet, entre les branchages dont les feuilles vertes ont un éclat très doux, des corbeaux ont pendu leurs nids. Dans un tronc de chêne, détruit par la séculaire vieillesse, les abeilles s'abritent. De loin coulent deux rivières argentines. Leurs vagues serpentent avec indolence. Sur les rivages, de jeunes arbrisseaux se mirent dans l'eau vive.

Une vie calme, des cimes jusqu'à la plaine, se répand. Mais de loin on entend un terrible roulement. Dans la montagne, caché

par des pierres noires, gronde le cœur du paysage et de ses profondeurs s'élance la source aux flots d'écume et de colère.

Il est gardé par de sévères rochers et le sang blanc des monts fustige la pierre. Derrière le rideau de granit le génie de la vallée s'est caché. Et voilé par la sépulture des blocs il gémit, et menace et implore.

Nos cœurs se sont consternés devant la fureur de cette solitude. Il y a encore un instant, tout était si riant et si calme. Mais en pénétrant entre les éclats des rochers, nous avons vu que des forces indociles que l'ordre du monde retenait se sont enfuies ici pour gémir.

D'une plaie béante vole l'écume et se brise en milliers de gouttes et s'étend en flots de dentelles qui sous le choc respirent. Les eaux sonores tombent sans cesse et suivent l'éternel tracé et en courbe légère flottent leurs fines et blanches étoffes. Près du gouffre pousse une touffe de fleurs timides. Un flanc est tapissé de mousse de velours, de sombre mousse noire sur laquelle l'eau scintille.

Le flot gronde. La roche que les sonorités ont pétri, tremble ; la légère traînée des eaux ondoie et les gouttes tombées du haut comme un jet de diamants deviennent une immense tresse de cheveux blancs que le vent semble soulever.

En bas, la grotte austère reçoit le tourbillon étincelant d'écume et d'eau. Le flot aussitôt dans le lit de pierre languit ; il verdit, il bleuit et s'écoule plus doucement dans la vallée...



Appuyés l'un contre l'autre, sur la passerelle, nous avons regardé la blanche chevelure des eaux. Elle se déployait en éventail, déferlant les pierreries et flottait sous l'ogive de l'arc-en-ciel que le soleil a bâti pour la vague.

Il y a eu un charme ineffable dans la discrète puissance de la pierre en courroux.

Près de moi, tu regardais la blanche ondée et ton œil s'est éclairé de sa lumière. La vague furieuse et lourde attirait. Le fracas assourdissait. Mais les roches noires et la fatale blessure de la montagne et la légère envolée des ondes et l'écume qui vol-

tigeait comme un essaim de papillons d'automne berçaient nos âmes. Déjà nos têtes se sont penchées sur le gouffre. Les eaux éblouissantes nous attiraient. Nos poitrines buvaient, à larges traits, le souffle humide des pierres. Un silence de ravissement, d'épouvante et de tristesse, a enveloppé nos êtres. Il ne restait plus ni moi ni toi ni ce qui passe. Seul grondait le cœur inquiet des paysages, le cœur qui lançait à grands flots son sang écumant.

Et, à un certain moment, le charme était tel que très calmes, d'une sérénité de mort, nous nous sommes penchés tous les deux sur le gouffre pour saisir le flot palpitant que la douleur soulevait vers nous...

... Mais une goutte folle, une gouttelette de glace a effleuré nos fronts. Le frisson froid nous a secoués. Nous avons levé nos yeux et nous sommes restés interdits devant le nouvel aspect de la vie des roches. La longue nef où se lamentait la source était couronnée de sveltes arbrisseaux qui penchaient vers l'abîme leurs rameaux nerveux. Et au-dessus de la touffe d'arbres, nous avons vu le ciel, éclatant de bleu, un lambeau céleste qui s'ouvrait sur l'infini.

Or, devant ces ordonnances que pouvions-nous, les amants inquiets ?

La discrète douleur de ce cœur nous a charmés. La colère de ses flots nous a ravis. Nous avons laissé nos âmes sur les vagues blanches. L'écume a emporté nos songes. Le bruit sonore des eaux nous a rendus muets. Mais qu'était tout cela devant le sourire si bienveillant de ces quelques arbres qui ornaient de leur affable et pensive gaieté l'immense souffrance des monts ? Et cette tâche céleste a semblé grandir, nous arracher à nous-mêmes et dissoudre nos êtres...

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Nous nous sommes serrés la main doucement et nos yeux étaient attachés à la couronne verdoyante sur laquelle le ciel ouvrait ses prunelles profondes.

Et nous nous sommes regardés tristes, très tristes, et nous avons compris que nous ne saurions jamais parler ainsi et que tout est vain et que nos amours seront plus belles quand nous irons loin l'un de l'autre... Ah ! nous n'avons point prononcé ces

paroles, mais nos lèvres les ont chantées, le feu vif de nos yeux les a dites, notre sang les a murmurées.

Nous nous sommes étreints en silence, et chacun a voulu emporter dans cet adieu le souvenir de l'autre, ineffaçable, immortel.

Nous sommes partis d'un pas lent et nous ne disions rien. Et quand nous sommes arrivés là où l'eau était calme, j'ai interrompu le silence sacré, en te murmurant : « Le soleil a embrasé déjà les glaciers. »

Te rappelles-tu ?

### MIDI SUR LE LAC DE THOUN

Te rappelles-tu, charmeuse ?

C'était notre dernier entretien. Assis sur un coteau, au bord du lac, nous n'avions rien à dire.

L'eau somnolait. Le miroir de lumière s'étendait devant nous. Il était plein midi. L'air était pur, sans brise. Le ciel clair presque blanc pesait sur nous. Nous n'avions rien à nous dire, ni adieu, ni merci !

Tu étais pâle, tes yeux verts étaient assombris. Une ride fendait ton front, ta lèvre tremblait.

Nous n'avions rien à nous dire.

Devant nous, se développait l'amphithéâtre des montagnes, trempées dans le soleil. Le pesant Beatenberg, bleui avec ses vertes prairies si claires se dessinait jusqu'aux moindres détails. Au-dessus de lui, fondu avec ses cimes, le ciel déployait ses ailes alourdies. Plus loin bleuissaient des montagnes derrière lesquelles brillait la chaîne des glaciers. La cime pâle de Wetterhorn reposait sur un nuage. Le Schreckhorn levait ses cornes neigeuses. Eiger sommeillait, enveloppé d'un voile d'épousée et près de lui le Mönch austère, drapé dans l'habit dominicain, songeait aux cieux dont la lumière a ouvert les gouffres. Et plus loin c'était la riante Jungfrau qui pudiquement découvrait son front de vierge... Et puis d'autres roches noires surgissaient et loin, la Blanche Fleur des Alpes tendait au soleil ses seins im-

maculés. Et voici de nouveau de larges baies célestes, des espaces clairs, qui distillaient une lumière douce sur une nouvelle chaîne de montagnes. Le lourd Nisene fondait dans les airs éthérés, le Stockhorn pensif se cachait derrière les chaudes lueurs et plus loin le cirque se fermait sur l'aimable plaine où dormaient quelques chalets, un vieux clocher, un château, une rangée d'arbres qui se reflétaient dans le lac assoupi.

Un silence de repos et de fatigue régnait sur les eaux. Nous contemplions la nappe étincelante et n'avions rien à nous dire.

Que pouvait la parole humaine dans cette fête de lumière? Que pouvait la parole de nos âmes que le sublime mystère des choses a tellement troublées.

Ah ! si nous étions de charmantes ombres, des vagues fuyantes comme nous saurions frémir sans léser la brise et les rayons ! Mais nous étions de pauvres êtres langoureux et nos cœurs voulaient aimer sans outrages.

Te rappelles-tu ?

Le lac reposait entre les rivages, très calme et sans souffle. Une lumière grise se baignait dans les eaux. Des ombres pesaient sur la surface.

Les unes, folles et légères, glissaient sur l'eau, s'allongeaient, disparaissaient dans le courant, allumaient les feux des flots, jetaient sur la nappe d'opale des taches rousses, des lueurs brunâtres. Parfois, les ondes réveillées par leur contact luisaient au soleil comme des blocs d'or ou scintillaient comme de minces paillettes d'argent vif ; parfois elles s'en allaient lentes vers les courants qui les entraînaient dans leurs eaux jaunes.

D'autres ombres se dressaient sévères et immuables. Elles créaient l'âme de ce lac capricieux et donnaient là forme à ses vagues.

Depuis des siècles, elles se dessinaient ainsi sur les ondes qui passaient, et les ondes sont parties sans les emporter.

C'étaient des ombres lourdes et noires.

Elles creusaient de vastes gouffres qui d'un sombre éclat brillaient au soleil. Ni la saison, ni les nuages frivoles, ni le soleil ne les changeaient.

Toujours les mêmes elles formaient le cadre des ondes et des

lueurs du lac. Elles venaient des rivages ; elles sortaient d'une baie, d'un antre, d'une source.

Il y en avait qui semblaient arriyer des fonds lacustres en rubans bleuissants ou bien de quelques points immuables du ciel. Et alentour, l'onde était plus vivè. Elle caressait leurs contours, les léchait, les berçait. Et les ombres demeuraient toujours.

Les rayons ardents du soleil les rendaient encore plus sombres et plus fatales.

A l'heure de midi, quand la brise rare les effleurait, elles semaient sur les flots de grands yeux bleus, des yeux profonds qui pâlissaient bientôt et se dispersaient, comme des émeraudes.

... Les eaux pourtant vivaient. La coulée, presque invisible, légèrement ébranlait la surface ; les rides naissaient et s'effaçaient ; des sillons se creusaient profonds aussitôt comblés par des vagues pesantes. Mais le lac semblait ne plus avoir ni ondes ni sillons, ni ombres disparates.

C'était une pâle nappe de lumière humide qui s'enflait et qui se fondait avec l'horizon. Des lueurs ont ciselé quelques formes indécises sous les pierres, près des rives. La vague somnolente cheminait sur la surface polie sans troubler son éclat. Une buée de lumière qu'on devinait à peine habillait le lac. Et un silence venait de ces eaux endormies que la lumière a fascinées. Un silence frais comme la brise, un silence pénétrant comme le rayon, nous absorbait et nous unissait à ce miroir éclatant des flots.

Et nous nous taisions et nous n'avions rien à dire.

J'ai songé !... J'ai vu passer notre aventure ; je l'ai vu éclore un soir, près de ces eaux, et puis tout est parti ! Les sources, les ondes et les roches peu à peu ont rongé notre amour. Nos âmes frémissantes se sont fatiguées de languir ; nous avons peur des violences d'aimer et unis nous voulions nous dissoudre, à jamais, dans les airs et les brumes et les brises.

Ah, pauvres cœurs que le bruit effraie ! Vous irez comme l'onde démente et les rives vous repousseront et en plein midi vous gémirez silencieuses. Vous connaîtrez la solitude, ô âmes fragiles ! Car les paroles dures vous troublent et aucune parole n'exprime les nuances de vos âmes.

Les essaims des rêves ont couronné nos têtes mélancoliques,

des rêves comme ces nuages gris, des rêves langoureux et parfumés comme les crépuscules d'été. Et nos lèvres ont eu peur de les flétrir ! Pauvres sont nos âmes. L'amour éclot dans la fournaise ; il crie, gémit et éclate. Il chasserait les songes ; il froisserait les fleurs pâles de nos guirlandes immortelles ; il briserait nos cœurs d'étoiles. Ah, l'amour ! Il est né sur le bord du lac bleu et l'onde blanche l'a emporté.

A midi, nous étions assis près de la rive et nous n'avions rien à nous dire.

Te rappelles-tu, charmeuse ?

Troublée par la beauté muette des eaux que l'incendie du ciel a illuminées, tu as levé ta tête et une larme s'est écoulée lente de tes beaux yeux alanguis.

« Adieu, ami, m'as-tu dit, avec ta voix profonde. Adieu ! Et ne m'oublie pas ! — O amante, ai-je murmuré désespérément. Maîtresse, maîtresse ! » et j'ai senti l'irréparable fatalité de la fin. « Ne pleurons pas, m'as-tu répondu. Ne m'oublie pas ! » Et tu as cueilli une orchidée bleue qui poussait à tes pieds, tu as déposé sur sa corolle un immortel baiser et tu me l'as tendue en suppliant : « Garde-la ! Elle te rappellera les merveilleux moments de ce mystère. »

Ébloui par ton geste religieux, je me suis levé et humblement, de mes lèvres ardentes, j'ai effleuré ton front. « Garde le souvenir de mes lèvres et de ma pauvre tendresse », ai-je dit d'une voix sourde, comme la plainte de ces rochers.

Et nous n'avions plus rien à nous dire. Tu es partie !...

Le lac somnolent étincelait. Les rayons se baignaient dans ses eaux bleues. Des cortèges de vagues lentes traînaient sur la surface les feux du ciel.

Te rappelles-tu ?

Spiczmoos, 19 septembre 1900.

# DE L'ESPRIT DIALECTIQUE

## MÉDITATIONS

### IV

(Suite.)

La religion arrache des gonds les faits réels, les transforme en êtres subordonnés et esclaves ; la science proclame l'autonomie de certains faits et semble discréditer les principes abstraits. Mais, à côté, il y a une science merveilleuse, qui n'isole rien, qui ne nie rien, qui admet tout et qui en tout cherche l'ultime signe de l'esprit humain. C'est la science de la beauté qui comme méthode s'appelle dialectique et comme système, esthétique.

Par la dialectique on comprend ; par l'esthétique on construit et on crée. Grâce à l'émotion de l'ordre et de la certitude, la dualité de la forme et du fond, de l'idée et de la matière, du divin et de l'humain disparaît complètement. Les systèmes multiples de l'esprit s'évanouissent et une grande confiance naît.

Quel miracle en effet nous débarrasserait de l'égoïsme scientifique, de l'altruisme chrétien, de la pitié dégradante, de la froide raison qui isole, sinon la notion que tout est en juste mesure si les yeux savent regarder, que les choses qui existent suivant leur loi ne peuvent qu'être utiles et enfin que l'esprit qui sait aimer ce qui existe, sait aussi rendre propice à la vie ce qui semblait au début contrarier la vitalité.

Voici l'immense pas à franchir ! Après avoir craint, après avoir su — aimer c'est-à-dire adapter le flexible jugement à la nature du fait et, *a priori*, le considérer comme bienfaisant.

L'existence est si multiple qu'il suffit de vouloir, pour trouver les bienfaits partout, même dans la souffrance, même dans la mort. Le divin, fatal et inaccessible devient alors humain. Il passe du mystère à la beauté.

Mais comment l'esprit doit-il opérer pour transformer les méfaits en bienfaits et le désordre en ordre ?

La conception humaine c'est-à-dire la formation des signes a des degrés, plus ou moins parfaits. Cependant, à travers leurs imperfections, ressort un fait indéniable, à savoir que la conception prend toujours des formes définitives au moment où l'esprit atteint son apogée et que la pensée devient divine, c'est-à-dire sans négation. L'immobilité, la fixité et l'unité deviennent alors des principes qu'on oppose à ceux de la diversité, du changement et de l'instabilité. On dirait que la conception de l'apogée spirituelle est à celle de l'esprit en développement, comme le point est à la ligne. Or le point est plus parfait que la ligne, car il est son générateur, comme la ligne est à son tour la génératrice de la surface. Tous ceux qui ont créé des formes nouvelles de la pensée, ont cherché à donner à leurs œuvres cet aspect de concentration immuable, la forme de summum ou d'apogée.

Le rôle de l'esprit est de trouver ce summum dans les choses, le détacher et l'exprimer. Une fois que la raison a le summum d'un événement, d'une idée, d'une manifestation quelconque, elle se confond avec l'univers, car le summum des choses est le point de l'esprit comme le summum de l'esprit est le point des choses. La beauté c'est le summum ; le rôle du créateur consiste à le saisir et à l'exprimer.

En effet, dans tous les domaines de l'esprit et de la vie, on retrouve ce moment. Dans la science, les grandes lois sont celles de l'action et de la réaction. Ces deux lois ne sont que des expressions particulières du summum du monde objectif réduit à un point central autour duquel gravitent les contradictions qui y aboutissent.

La corde acoustique a des points immobiles, des nœuds.

Le corps immobile subit le mouvement de translation.

La forme géométrique la plus parfaite est le cercle. Dans les définitions philosophiques nous retrouvons les mêmes particularités.

Les définitions de l'esprit, de Dieu, de l'âme, les théories théistes, monothéistes ou panthéistes se réduisent à une notion qui les exprime toutes.

Ainsi, il existe dans la forme de l'esprit et dans ce qu'elle contient un moment où la forme et le fond se confondent. Ce moment de l'identification de l'objet et du sujet est celui que les doctrines réductives cherchent pour ramener les diversités du monde idéal et du monde réel à une conception adéquate et à l'esprit et aux choses.

C'est le point cardinal de l'esprit ; c'est la paix, la jonction de toutes les forces, de toutes les formes dans une seule, c'est le nœud où toutes les oscillations aboutissent et d'où partent d'autres vagues.

C'est aussi dans l'art sacré la ligne hiératique, c'est-à-dire la ligne qui — comme disaient les croyants — exprimait le côté divin de l'homme.

Or nous autres qui voulons confondre en nous le divin et l'humain, l'objectif et le subjectif, la matière et la force, la forme et le fond, nous dirons que la ligne hiératique, le summum d'un fait, le point nodal sont les manifestations les plus complètes d'un événement parce qu'elles expriment, dans une manifestation unique, toutes les complexités et toutes les contradictions qu'elles comportent. De façon, que cette ligne hiératique, ce point nodal sont à la fois les aboutissants de tous les mouvements, connus et inconnus, et les générateurs de ceux qui suivront. Les connaître, c'est connaître Dieu ; les connaître, c'est connaître le présent, le passé et l'avenir.

C'est mieux encore ! C'est connaître soi-même, vu que la forme de ces manifestations s'identifie avec celle de nos jugements que la raison s'applique à connaître. En effet, ces moments capitaux de l'existence sont en harmonie avec l'esprit qui n'est qu'un point nodal de la vie humaine.

Toutes les méthodes, toutes les analyses et toutes les divisions disparaissent.

L'esprit a trouvé un point où il peut s'appliquer avec exactitude et précision. C'est la paix, la grande paix entre les contradictions dynamiques, entre les antinomies spirituelles.

Voici, du reste, la notion exacte de cette conception : chaque être a son moment de paix, le moment de la justice et de l'équilibre. L'esprit doit le chercher et l'exprimer. Mais cette recherche et cette création ne sont plus ni du domaine de Dieu, ni du domaine de la vérité, mais du domaine de la beauté.

L'esprit confondu avec le monde réel, l'idée et l'objet synthétisés, l'âme et la matière unies ne peuvent trouver place ni dans la religion ni dans la science.

Le caractère de cette union est basé sur l'uniformité des manifestations *summum*, sur l'identité complète du signe et de ce qu'il exprime. C'est la réalité devenue idéale ou l'idéité devenue réelle. La pensée égale au sujet, le sujet égal à la pensée ne sont pas du domaine de l'abstraction religieuse, ni de l'expérimentation scientifique. Seule l'investigation basée sur la loi de la justice, sur la notion que tout fait est conforme à la raison, à condition qu'on le considère dans sa forme la plus complète, peut aboutir à la science nouvelle.

Cette science est celle de la beauté. Car la beauté est l'expression la plus parfaite de l'existence, l'expression où toutes les contradictions cessent pour céder place à une forme absolue. Or, la forme absolue étant la limite de l'existence et la génératrice des faits nouveaux, l'esprit qui recherche ces formes se voue à la recherche du beau pour lequel le divin et le vrai ne sont que des expressions passagères de son existence.

Ainsi, tout ce que la raison isole comme événement, présente sa courbe de perfection et d'expression complète. Il s'agit de savoir la trouver !

Que de fois après de longues recherches pour comprendre une personnalité, subitement la découvrons-nous, avec clarté et précision, grâce à un plissement de front, grâce à un sourire ou à un regard. Que de fois aussi, après de longues investigations inutiles, un détail nous fait découvrir la nature d'un fait ! Ces révélations subites ne peuvent s'expliquer que par la loi de la concentration des contradictions d'un événement dans une de ses manifestations durables ou passagères.

Découvrir tout un monde dans un rire, dans un geste, n'est-il pas une preuve suffisante qu'il existe une hiérarchie des faits

dans toute chose, et qu'il s'agit de découvrir le fait qui les exprime le mieux et les embrasse toutes. Ce fait dans tous les domaines est celui dont la forme se confond avec celle de l'esprit. Il est hiératique dans la religion, extatique dans l'art, il devient axiome dans la science. Mais dans tous les domaines il reste strictement intellectuel conformément aux lois de l'esprit et strictement réel conformément à sa propre nature, manifestée et exprimée complètement. Nous avons appelé ce moment, le moment de la paix et de la justice. *Pax et justitia !*

... La paix de l'esprit et des choses n'est que la précision et la sagesse. Les déchirements cessent, les contradictions et les antinomies disparaissent. Il n'existe qu'un fait exprimé dans toute sa splendeur, selon la loi de l'esprit et des choses, celle de l'analyse et de la synthèse.

Mais le régime de la paix est plein de dangers ! Les esprits faibles croient qu'il suffit d'abstraire la vie pour créer le calme. Or, le mouvement et la multiplicité sont les règles suprêmes de toute existence. La guerre est la mère de tout, a déclaré Héraclite. Oui ! La guerre crée les événements et les rend possibles. Les forces s'organisent, les faits s'enchaînent, les substances s'entremêlent, c'est le régime de formation qui dans la vie de l'esprit porte le nom de science.

Mais le choc des forces ne suppose pas encore le désordre parce que ces forces, en apparence déchaînées, tendent vers l'unité qui deviendrait un fait, une idée, une manifestation, une personnalité.

Ce moment porte, dans le monde spirituel, le nom de divin.

La science de la beauté consiste à pratiquer la méthode de l'existence naturelle, c'est-à-dire contradictoire pour arriver à l'existence divine, c'est-à-dire unitaire. Être en tout pour être en soi-même !

Or, la liberté, celle qui permet à l'être de recréer sa propre image n'est pas celle qui procède par la négation, mais par l'obéissance. Admettre tout, désirer dans chaque chose ce qui est de son domaine réduit peu à peu l'esprit à contempler dans la vie sa propre existence. Ainsi, la fatalité antique et la liberté du christianisme se confondent dans le sentiment de la beauté

qui n'est que celui de la conformité. Tout ce qui est conforme à sa propre existence ne peut être nié, donc doit être admis par l'esprit. Le bien et le mal, le laid et le beau, le juste et l'injuste et d'autres notions analogues nées grâce à l'insuffisance des systèmes, divin et scientifique, cessent d'exister sous le régime de la beauté.

Là il n'y a que le beau en tout, à condition que l'esprit trouve le moment précis de la paix, le summum, la ligne hiératique de l'événement, son centre de gravité. Alors, comme par enchantement, les idées sur le bien et le mal, sur le laid et le beau, sont remplacées par la notion de la conformité et celles du juste et de l'injuste par celle de la fatalité. Ainsi tout ce qui semble se contredire, se soutient sous le régime de la beauté qui cherche dans toute manifestation son signe, le plus complet, sans controverse, ni lutte ni morale.

Cet état n'est-il pas le sublime moment de l'apogée ? Le divin et l'humain confondus, l'ordre naissant du désordre, la paix jaillissant de la guerre, la vie de la mort, tout devenant principe de la beauté, du calme et de la juste mesure, et enfin les petites vérités fractionnaires, de même que les grandes vérités unitaires attachées à la loi de la nature, au moment où l'esprit se confond avec elle, tel est ce régime du beau ! Deux signes universels unis dans la même expression à savoir, le signe des réalités spécifiques et le signe des idées générales pour aboutir à la beauté, telle est la loi de la paix entre l'esprit et la réalité, entre l'âme humaine et l'âme du monde. Ce n'est plus le mysticisme troublant, ni l'effrayante désolation des vérités évidentes, ni la tyrannie du divin.

C'est, au contraire, la sereine bienveillance ; c'est aussi l'inébranlable certitude que dans toute chose gît la graine humaine et que dans toute idée se trouve la graine universelle, à condition que l'esprit saisisse le moment suprême de l'existence. Seules, les cîmes se touchent. Elles seules, se voient et se confondent, noyées dans d'immenses horizons.

Mais pour arriver à cet état, il ne suffit pas de se pénétrer de quelques indications d'une doctrine. Il faut sentir cette paix ; il faut vouloir la certitude et savoir aimer. Et alors, la beauté jaillira d'elle-même. Ne croyez pas que la vérité est acquise si

on remplace des mots par d'autres mots, des termes par d'autres termes, des erreurs par des erreurs, des vérités par des vérités. Ceci est, réellement, peu de chose ! Il faut faire jaillir l'oscillant amour, il faut courber le front devant ce qui se passe, il faut avoir l'aimable sourire de la vieillesse et la fraîche curiosité de l'enfance.

Comme j'ai peur de semer, à cause de l'imprécision possible, quelques nouvelles erreurs ! Et je ne voudrais pas non plus nier ni heurter grossièrement la raison !

Or, grand est le danger de ces paroles ! Elles offusquent les fanatiques, elles évoquent des railleries des savants systématiques et dont la clarté a des reflets morts, elles font dresser de ridicules accusations contre le prétentieux orgueil de celui qui n'a qu'un dogme : son aimante certitude !

Aux rhéteurs, elles fournissent quelques superficielles affirmations qui troublent facilement et donnent aux esprits faibles des idées suffisamment vagues pour les égarer dans quelque illusion de vigueur et de puissance.

Mais comment faire pour éviter ces troubles et ces injustices sinon en mettant comme base de ce que j'ai dit plus haut le principe de l'amitié et ses devoirs au lieu de l'obéissance idéologique et de l'infailibilité logique.

Toute forme de l'esprit a sa vie propre. C'est par amour pour Dieu que vivent, agissent et comprennent ensemble les religieux. C'est par l'amour de la vérité que s'unissent les savants, c'est par l'amitié que vit la beauté.

## NOTES

M. Lionel Dauriac le très sympathique et distingué professeur honoraire de la Faculté de Montpellier, fait tous les samedis à 4 1/2 une causerie sur la philosophie esthétique Wagnérienne. Il analyse, le précieux livre *Opéra et Drame*, dans lequel R. Wagner a inscrit les plus belles conceptions de son esprit, celles précisément qui lui servirent à rester R. Wagner. M. L. Dauriac avait traité auparavant *Art et Révolution et Œuvre d'art de l'avenir* dans une savante causerie où les plus fortes démonstrations éclaircissaient les passages les plus obscurs de ces écrits.

Il n'est pas sans intérêt de dire que M. L. Dauriac exprime dans ses causeries, toutes les qualités d'un esprit érudit et désintéressé. Son langage a l'éloquence familière que devraient bien adopter certains de ses confrères.

Les cours ont lieu tous les samedi à 4 h. 1/2 Ampl. Michel à la Sorbonne.

---

Toute époque qui se renouvelle cherche des indications et a besoin de refaire sa science. On a purifié Aristote et Platon à l'époque de la Renaissance. La philosophie a appris des choses exactes sur les classiques et en ce moment, le génie aidé du hasard et ils s'aident souvent, est en train de renouveler la conception de la vie antique.

Pendant ces dernières années, des fouilles ont permis de pénétrer l'âme d'autrefois et d'offrir à notre esprit la vision des grandes époques.

Des fouilles étaient opérées à l'île Serto ; on y a trouvé une belle statue en marbre, représentant un éphèbe, une épée en bronze.

A Pompéi, on a découvert un chef-d'œuvre d'art, une statue de jeune homme dans le style lacédémonien. Le professeur de Pétra la considère comme reproduction d'une statue dont l'origine serait perdue et appartenant à la première moitié du v<sup>e</sup> siècle av. Jésus Christ.

Enfin nous devons signaler les travaux de M. Boni à Rome, pour débayer l'ancienne place aux harangues. Ces travaux si importants et qui sont menés par M. Boni, avec acharnement de missionnaire, seront, grâce à lui, couronnés de succès. Nous espérons prochainement donner plus de détails sur les recherches de l'éminent archéologue italien.

\*  
\* \*

Boulevard de la Madeleine exposition de portraits antiques de l'époque greco-égyptienne appartenant à M. Graf, de Vienne.

Retrouvés à Rubaijat que l'on croit être l'ancienne Kerke, ville de la province de Memphis, ces portraits ont été conservés grâce à l'ancien usage chez les Egyptiens de reproduire à la tête du cercueil ou sur la momie les traits du défunt. L'Egypte grecque-romaine conserva cette coutume, mais aux têtes sculptées que l'on plaçait sur les cercueils elle substitua des têtes peintes qui finirent

par être le véritable portrait du mort. Les nécropoles égyptiennes de l'antiquité furent pillées par des voleurs qui enlevaient aux momies leurs bijoux et ornements précieux ; celles de Rubaijat durent subir le même sort mais n'attachant point de prise à ces chefs-d'œuvre, les voleurs durent les jeter dans le sable sec qui les conserva pour nous les rendre.

Ces portraits qui datent de l'époque des Ptolémée ou du commencement de la domination romaine (III ou IV av. J.-C.) sont peints pour la plupart le visage à l'encaustique, les vêtements à la détrempe, sur de minces planchettes de bois de cèdre ou de sycomore. Nous n'entrerons point aujourd'hui dans des détails techniques sur la peinture antique ; nous proposant de faire sur les divers procédés ici même une étude spéciale, nous voulons seulement essayer d'exprimer en quelques mots le caractère de ces œuvres. L'impression qui se dégage d'abord de cette exposition de près de cent portraits dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre est que la peinture antique a atteint une perfection qui depuis n'a pas été dépassée. On a cité à propos de cette collection beaucoup de noms de peintres célèbres, depuis Masaccio jusqu'à Manet et Renoir en passant par Durer, Holbein et Greuze ; ces comparaisons sont puériles car les portraits de Rubaijat ont le caractère des chefs-d'œuvre ; ils sont exclusifs ; devant eux on ne compare pas on admire. Et l'on se rend compte quels admirables artistes furent ces peintres qui avec un peu de cire et quelques terres de diverses couleurs surent exprimer l'âme à travers le visage de leurs modèles. On les admire davantage si l'on comprend qu'avec de tels procédés l'on ne peut cacher sous la couleur l'ignorance du dessin. Ici pas d'ombres simplement des dégradations au clair ou moins clair. Chaque couleur qui nous paraît avoir une valeur propre n'est que l'union de deux couleurs voisines.

Quel fabricant de portraits modernes avec sa palette aux mille et une couleurs peut nous donner de pareils chefs-d'œuvre ? Quels effets tirerait-il de ces procédés primitifs dont se servirent les peintres des Ptolémée pour donner à un visage une telle intensité d'expression. Près de vingt-cinq siècles se sont écoulés et l'œuvre des peintres grecs nous reste, dans un état de conservation absolue, dans deux ou trois siècles il restera peu des peintres modernes : ce temps aura accompli œuvre de justice.

Dans le *Journal* du 9 janvier 1901 nous lisons un bel article de Paul Adam sur *l'Homme complet*. Nous citons ces quelques lignes. C'est déjà la vision nette, d'un renouveau de la civilisation :

» L'homme complet d'aujourd'hui ressemble à son aïeul du temps des Valois. Ce sont les mêmes physionomies aux têtes rasées, aux barbes en pointe, aux yeux surpris d'ignorer moins ; et cette élite des travailleurs citadins règne plus certainement que les seigneurs du Louvre sur la France. Une société a remplacé l'autre et qui lui ressemble comme une sœur ; mais l'envie, la haine, la cruauté, le besoin de sorcelleries sanglantes, tous les défauts survivant jadis à la ruine du moyen âge se sont atténués, notre haine se satisfait avec des criaileries électorales et des pugilats de réunion publique ; nous consultons seulement d'innocente, somnambules dans les roulottes de la foire ; c'est à peine si, de loin en loin, quelque légataire besogneux laisse découvert le Choubersky dans la chambre d'un

parent riche et malade ; si quelques amants se tuent l'un l'autre ou se défigurent au nom de l'amour passionné. L'analyse et la spécialisation des travers a prémuni l'élite contre leur force nocive. Il ne lui reste plus guère que le physique du seizième siècle et sa curiosité de tout vivre. Ce peut devenir la vertu du nouvel homme complet. »

Dans la *Grande Revue*, H. Dagan publie une étude sur M. G. Tarde, dans la *Revue Blanche*, du 15 mai, une étude de Dagan sur le chômage.

*Pallas*, 78, rue Fylis, à Athènes.

Notre confrère, M. Alexandre S. Patrickios, le directeur de la *Revue Phocéenne* et de la *Revue Impressionniste* nous prie de bien vouloir informer ses abonnés, lecteurs, collaborateurs et amis, qu'obligé de se rendre au milieu de sa famille, il a cessé l'apparition des susdites revues et fonde à Athènes en collaboration avec les principaux écrivains Français et Hellènes la Revue « PALLAS » Franco hellénique, Illustré, Littéraire, Artistique, Sociale et Scientifique devant paraître le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois en volumes de 80 pages, format jésus.

*La Critique*, 50, boulevard Latour-Maubourg.

*L'Arc-en-Ciel*, revue mensuelle, à Meaux, 9, rue Sainte-Christophe.

*Le Pays de France*, publie des vers de M. J. Gasquet ;

*Bunte Blätter*, n° 2, à Bern (Suisse), avec les collaborateurs suivants : J. Fraenkel, Stefan Gacki, Anna Reichman, F. Thiessing, Anna Schapire, W. Ochsenbein.

Nous relevons surtout des poèmes en prose de M<sup>lle</sup> A. Schapire.

Dans *Zizn*, St-Petersbourg, 20, rue Znamienskaïa, un roman de Gorki, *Les Trois*, une étude très intéressante de M. Andreïewitch sur les rapaces et les solitaires dans la littérature, des vers de M. Balmont et la traduction du drame de Hauptman, *Michel Cramer*.

Dans *Przeglad Tygodniowg*, des correspondances très intéressantes sur la littérature en France de M. Basler.

Dans le n° du 15 mars de la *Rassegna Internazionale*, Florence, Via Tornabuoni, n° 6, une étude sur M. Drumont de M. Zuccoli, de Pantini. *Il macchiajolo*, et une étude très curieuse, *Il Donator silenzioso* ; du 15 juin une étude sur Roticelli.

Dans la collection *Iride* à Spezia : Francesco Gaeta : *L'écloga del Flora* et J. M. Palmarini : *Storia di una notte d'estate*.

Le 24 juin, j'ai fait ma dernière conférence de la saison. J'ai parlé de Renan. La conférence sur Puvis de Chavannes, vient de paraître en brochure. Les autres conférences seront publiées ultérieurement.

Livres et revues reçus : André Gide : *Le roi Candaulé*. R. de Gourmont : *Lilith*. L. Bertrand : *Cina*. P. Souchon. *Nouvelles élévations* ; — Chabert. Poésies en prose.

Nous parlerons de ces œuvres dans le prochain numéro.

---

Le Gérant-Editeur : ALBERT WOLFF.

---

Châteauroux. — Imprimerie A. MELLOTTÉE





# Cahiers Mensuels de Mécislas Golberg

~~~~~  
Tombeau d'Emmanuel Signoret



PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 63, Avenue des Gobelins

—
1902

Cahiers Mensuels

DE

MÉCISLAS GOLBERG

Publiés par le Comité GOLBERG

Numéro consacré à Emmanuel SIGNORET

Ont collaboré à ce numéro :

Mistral. — Louis Bertrand. — H. Degron. — André Gide. — Maurice Le Blond —
Stuart Merrill. — E. Pilon. — Viélé-Griffin. — Saint-Georges de Bouhéliér.
— Paul Souhón. — Mécislas Golberg.



PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 63, Avenue des Gobelins

1902

LETTRE

Maillanne, 2 mars 1901.

Mon cher Confrère,

Vous me demandez mon sentiment au sujet d'Emmanuel Signoret? Le voici en quelques mots : c'était un lumineux lyrique, qui avait la folie de la poésie comme les premiers apôtres eurent la folie de la croix, et je l'admirais tellement que je lui en voulais d'avoir, lui, enfant d'un village tout imprégné de vie et de tradition provençales, abandonné la langue de sa famille, de sa race, de ses Alpilles et de sa Crau, pour donner à la langue qu'il apprit au collège la fleur d'enthousiasme qu'il tenait de ses origines, qu'il devait genio loci.

Recevez, cher poète, mon salut cordial,

FRÉDÉRIC MISTRAL.

EMMANUEL SIGNORET



Durant la longue agonie du siècle qui vient de finir, alors que la stérilité poétique était si complète, nul ne remplit mieux qu'Emmanuel Signoret toute l'idée qu'on peut se faire d'un grand poète. Nul, en tout cas, n'offrit comme lui, l'image du génie adolescent. Il fut vraiment l'être divin dont parle Platon — le mortel possédé par le dieu — et qui, tout le temps qu'il lui demeure assujetti, ne peut proférer que des paroles belles et sages. Peut-être même Signoret fut-il ou voulut-il être trop constamment un inspiré. Il n'est pas bon, pour le poète, de trop oublier qu'il est homme. C'est par son humanité qu'il touche à nous. Le Christ ne disait point : « Je suis le fils de Dieu », mais : « je suis le fils de l'Homme ». Il n'est pas bon non plus qu'il se prêche trop lui-même. C'est une tâche qu'il faut laisser aux disciples : tout ce que Signoret a pu dire de lui est encore inférieur à l'idée que nous nous faisons de son talent, d'après son œuvre. En aucun endroit de la *Divine Comédie*, Dante ne nous paraît si grand que dans celui où, célébrant les maîtres du chant qui l'ont précédé, il ajoute modestement : « Et je fus reçu, moi sixième, dans la compagnie de ces sages ».

Cependant, Signoret lui-même s'aperçut bientôt des écarts lyriques où l'entraînait le sentiment trop éclatant de sa force et de sa personnalité. C'est lui qui trouvait ses *Vers dorés* " plutôt sublimes que beaux " et qui avouait n'en être plus satisfait pleinement. Au fond, quand il écrivait ces lignes, il n'était pas devenu meilleur ouvrier,

mais il avait une conscience plus nette de ses devoirs de poète, comme du monde poétique qu'il portait en lui.

Déjà, dans les *Vers dorés*, la science technique était prodigieuse. Signoret n'y ajouta que peu de chose par la suite. Il avait le don verbal à un degré de puissance extraordinaire. Il ne faut point entendre par là la mémoire des mots et le don particulier d'éloquence qui dégénère trop souvent en rhétorique. Cela même Signoret le possédait, ainsi qu'il convient à un disciple de ce Verlaine qui fut un parnassien sachant toutes les ruses du métier au point de jouer l'enfance et la naïveté de l'art. Mais ce qu'il y eut vraiment de supérieur en lui, ce fut la faculté de *recréer* les mots, d'en faire sa chose pour toujours, en leur imposant des sens nouveaux et magnifiques. Tous ses mots sont vivants ; ils plongent par leurs racines aux sources mêmes de l'être. Aussi, peut-on dire qu'à l'égal des plus grands, il a renouvelé la langue poétique de ce siècle. Il a renouvelé aussi le style de la poésie. Il lui a appris la pureté de la ligne. Avec quel éclat de nouveauté apparurent ses harmonieux poèmes parmi les informes et prétentieuses ébauches des petites écoles décadentes. Ses phrases et ses strophes s'ordonnèrent avec la même rigueur et la même clarté que les frontons et les péristyles des temples grecs. Parce qu'il avait quelque chose à dire, une idée féconde à organiser selon les rythmes de la vie, il retrouva tout naturellement l'ampleur et la simplicité des canons classiques.

Ce parfait ouvrier joignit à la science de son art, le don de s'émouvoir au spectacle des choses. Il eut vraiment un cœur de poète. Il eut cette universelle sympathie qui le conduisit, comme dans *Daphné*, à s'effacer devant la réalité de ses paysages, « en les préservant des interprétations vulgaires ou fausses et en leur permettant de parler dans ses vers leur propre langage ». Le cœur du poète, — ce « cœur puissant » qu'il a chanté — c'est le lieu unique où l'être intime des choses se manifeste à

nous. Pour nous être perceptibles dans leur essence, il faut qu'elles baignent dans l'atmosphère d'amour qui émane de la sympathie poétique et qui les relie à notre âme comme l'atmosphère matérielle relie à notre œil les objets de la vision. Ainsi se dévoilent des identités mystérieuses, ainsi s'affirme l'unité de la vie. Personne ne proclama ce dogme avec plus d'exaltation que Signoret. Il frissonna vraiment de l'émotion sacrée qui souleva les lyriques primitifs, les grands orphiques légendaires, lorsqu'à travers le voile changeant où se peignent les images de la vie, ils découvrirent pour la première fois la divinité du monde.

C'est cette émotion tout intellectuelle qui confère à chacune de ses œuvres une valeur et une signification si hautes. Ce poète de l'absolu a voulu qu'on ne pût choisir entre ses poèmes. Quels que soient leurs dimensions, tous sont égaux par la perfection de leurs formes, comme autant de beaux organismes vivants, mais ils le sont surtout parce qu'en chacun d'eux vit tout le mystère des Idées. Signoret a donné au symbolisme contemporain, qui s'est cherché si longtemps, son type définitif. Il a compris que pour être un symboliste, il ne s'agit nullement d'emprisonner des pauvretés abstraites dans des faits-divers allégoriques, mais de dessiner avec exactitude, intelligence et amour les formes des choses réelles et des êtres vivants, qui sont les plus parfaits de tous les symboles. Il a pris à la lettre la vieille métaphore qui conseille à l'artiste comme au savant de déchiffrer le grand livre du monde. Voilà pourquoi sa poésie est devenue de plus en plus concrète et plastique. Pendant ces dernières années, il n'a plus guère chanté que la Méditerranée et les classiques paysages de Provence ou d'Italie. Ce poète, qui, paraît-il, était presque aveugle, a retrouvé les accents des hymnes védiques pour célébrer Apollon et le grand bienfait de la lumière.

LOUIS BERTRAND,

LES ROSES DU SOUVENIR

Paris, le 8 Mars 1901.

MON CHER SOUCHON,

J'étais fort souffrant, lorsque votre bonne et affectueuse lettre m'arriva; aujourd'hui, je ne suis pas très solide encore, mais n'importe, je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous remercier d'avoir pensé au très humble que je suis, et pour vous complimenter — au sujet d'Emmanuel Signoret — de cette belle et noble pensée d'offrande littéraire, pensée touchante et bien digne du pur poète que vous êtes, offrande qui sera comme une auréole à la mémoire sacrée de notre ami.

Signoret mort! C'est vrai... Et que c'est douloureux pour Celle si douce qui l'adora, qui l'adore encore; que c'est triste pour ses amis qui suivaient, avec une tendre et fidèle attention, ses moindres travaux; que c'est malheureux enfin, pour les lettres françaises, dont il était un des plus jeunes et des plus splendides représentants!

Je connus Signoret à Paris, dès ses primes débuts; il venait de faire paraître chez Vanier, *Le Liore de l'Amitié* (aujourd'hui très rare). Soutenu vaillamment par deux excellents amis, le critique musical Gustave Robert et le très grand poète, Louis Le Cardonnell, il allait fonder le *Saint Graal*. En ce temps-là, nous en étions tout à l'adoration de Verlaine, vous en souvenez-vous, mon cher Souchon? Mais quel ahurissement d'abord, mais quelle

victoire ensuite, saluèrent les numéros de cette revue dont l'influence à l'endroit de beaucoup, fut considérable, et où Bloy côtoyait Vicaire, où Retté donnait la main à Gasquet, où vous-même voisiniez avec Dubus !

Quelle bonne époque ! Quels bons combats ! Que nous étions jeunes, méprisants, superbes, orgueilleux ! Tout gonflés, tout bouleversés d'idéal, nous allions clamant à toutes les brises, des vers et encore des vers, et quand nous avions des larmes, c'était pour les donner à la beauté ! — et nous étions si pauvres...

Puis ce furent ses livres : *Daphné*, *Vers dorés*, remplis de merveilles aux sonorités éclatantes, livres qui étonnèrent et emportèrent tous les suffrages.

Enfin, une période plus active encore — notre bon ami Mécislas Golberg, ce très haut esprit, en sait quelque chose — où Signoret se donnait partout, improvisant des conférences sur les plus troublantes questions d'esthétique et d'art, étincelant à travers ses causeries toutes brodées de science et de poésie... O temps lointains et charmants qui ne reviendrez jamais plus !...

La Destinée implacable n'a point voulu qu'il continuât davantage : il s'était trop donné ! Mais tout ce qu'il a écrit nous reste et c'est suffisant pour notre admiration, pour notre fraternel souvenir.

Ah ! Quel frisson de gloire lyrique, dans sa *Souffrance des Eaux* ! Et j'espère bien, mon cher Souchon, vous, le compagnon si sûr de Signoret, que vous réunirez toutes les lignes éparses signées de lui, ce qui est inédit aussi, et que vous joindrez cela à une édition de ses œuvres, lesquelles seront ainsi complètes.

Ce qu'il faut dire, c'est que Signoret est un grand poète, le plus lyrique, le plus abondant d'entre tous ceux de notre temps. Ce fut un chanteur de belle envergure, un charmeur magnifique ! Classique et pur, il puisa toujours aux sources mêmes de la tradition, et sa pensée, toujours encore, fut vêtue d'éclat et d'harmonie. Il fut écrivain par-

fait, et jamais, depuis Vigny, on n'écrivit strophes aussi amples, sonores et fortement métallisées.

Ah ! tous nos frères cadets qui sont légion aujourd'hui, feraient bien de prendre leçon sur lui, et de ne pas appeler *vers*, mille bafouillages multiformes et hybrides, et de ne pas imiter, comme ils le font, ce très personnel et curieux poète, Francis Jammes. C'est anti-poétique, détestable, navrant, mais passons...

L'année qui vient de s'écouler a été bien funèbre : Hier Vicaire et ce délicieux Samain, aujourd'hui, Signoret, mort au seuil d'un siècle, qu'il eût enrichi de par sa pensée féconde et son riche talent !..

Oublierons-nous aussi notre bon ami et compagnon, Léon Deschamps, mort à la peine, le fondateur de la *Plume*, l'éditeur des livres de Signoret, pour lequel il fut toujours si hospitalier, si bon, si généreux?...

Pour terminer, deux tout petits souvenirs, voulez-vous mon cher Souchon ? Ils ne peuvent valoir que parce qu'ils montreront combien était fébrile et sensible, l'âme de notre cher poète :

— Un soir — ô qu'il y a longtemps, je ne sais plus quelle année — j'occupais alors, rue de Jussieu, une modeste chambre d'étudiant : natte japonaise, une seule chaise, un grand portrait, un lit ; tel en était le primitif mobilier. Pas même une table de travail pour écrire... Je n'étais pas riche et je n'y prenais vraiment pas garde. Un soir, dis-je, l'on frappa violemment à ma porte. « Qui est là ? » criai-je interloqué ; « Signoret ! » Le poète entra, ému, défait, agité à l'extrême. — « Qu'as-tu donc, es-tu malade ? » — « Il y a que je viens de faire des vers, et qu'il me faut du papier, de l'encre et une plume ! » — « Mais, malheureux, où pourras-tu écrire, je n'ai rien !... » — « Ça ne fait rien, c'est bien simple, je vais me mettre dans ton lit, tu vas me donner ce buvard qui est là, par terre, et il me sera facile d'écrire comme cela... » Je restai hébété, mais force me fut de coller une bougie dans une

bouteille, laquelle fut placée sur la chaise. Signoret s'installa tant bien que mal dans mon lit, je m'assis auprès de lui, et le poète, exalté, d'une traite écrivit son poème. Nous n'en dormîmes point de la nuit!...

Une autre fois, par un bel après-midi de printemps, Signoret et moi, résolûmes de nous enfuir vers la campagne. Nous voulions de l'herbe, des feuilles, des fleurs, du grand air... Nous filâmes vers Saint-Cloud, ou plutôt vers son parc. Après avoir mangé sur un tapis de mousse, et nous être égarés dans les taillis les plus profonds par des allées d'ombre et de silence, la nuit vint nous surprendre. Or, quelle nuit toute frémissante du chant des rossignols, toute baignée des lueurs d'une lune exquise. Les corolles embaumantes des fleurs, par la nuit tiède s'offraient aux étoiles. Nous marchions, traversant des coins délicieux, inattendus, ignorés. Nous étions bien seuls, dans le silence, dans le rêve!... Des rimes chantaient éperdûment dans nos têtes, et cette nuit là, tels deux vagabonds, nous allâmes chercher un peu de sommeil, sous une grotte près de laquelle pleuvait une source harmonieuse...

Quelques jours après, Signoret écrivait la *Maison des Rossignols*, ce chef-d'œuvre!

Bien à vous de cœur, mon cher Souchon.

HENRI DEGRON.

EMMANUEL SIGNORET

Je ne veux pas mourir, la vie est douce et grande :
J'ai vu sur l'amandier verdir la jeune amande
Et les fruits du pêcher s'enfler comme des seins.
Muses ! vous soutenez mes plus hardis desseins :
Ma parole de feu vous l'avez enfantée
Pour qu'elle soit enfin des races écoutée

Ces vers, que publiait la *Revue Blanche* du 1^{er} janvier dernier, sont à peu près les derniers d'Emmanuel Signoret. Le 20 décembre 1900, à Cannes, où, longtemps, des soins vigilants et une sorte d'inspiration latente le soutenaient encore, s'acheva enfin sa triste lutte contre la nuit et la misère. La mort vint, non comme une étrangère, ou non comme une amie, mais comme une fatale attendue qui ne *devait* trouver en lui plus rien à prendre, qu'une souffrante dépouille épuisée — tant l'effort du poète avait été de poser, en des vers qu'elle ne pût toucher, la part exquise de lui-même — de sorte que, reculé et comme disparu derrière son œuvre, son absence n'importât plus.

Oui, tout l'effort de Signoret, sachant de loin la mort venir, fut l'effort propre de l'artiste : la nier. Fixer sa propre gloire et sa pensée en des lignes si belles, si pures, que le temps n'y put rien enlever. — Qu'eût été l'œuvre d'art sans la mort, contre laquelle elle proteste ?

L'imperfection de certains poètes rassuré. Il semble, tant leur effort satisfait peu, qu'ils aient encore beaucoup à dire, parce que, jusqu'alors, ils ont mal dit. Un long temps de vie leur est dû pour mener à mieux leur pauvre œuvre. — Par sa beauté, parfaite trop vite, accomplie, l'œuvre de Signoret inquiétait : elle empiétait sur sa vie. La satisfaction de ses vers ne lui laissait, nous semblait-il plus rien à dire. Hélas ! c'était beauté, vie, œuvres, choses,

disons-nous : *accomplies*. La mort ne changea rien à ses vers. La vie n'y eut rien ajouté.

Il était, pour les choses terrestres, sinon aveugle comme Homère, du moins d'une si extraordinaire myopie, que jamais la laideur ou l'infirmité du réel ne vint heurter, comme elle fait si douloureusement chez Baudelaire, la poétique vision dans laquelle il avançait en rêve. Autant sa marche dans les rues était gauche, tâtonnante et gênée, autant son essor était là robuste, tranquille, assuré. Ce que d'autres appellent inspiration, visitation de la Muse, dont tels poètes sortent las et boiteux comme Jacob d'une lutte avec l'ange, c'était pour lui l'état constant, normal — à ce point qu'au contraire ce qui l'en distrayait, les soins matériels et urgents de la vie devenaient pour lui causes de maladies, de ruine.

La misère, parfois, arracha d'un Léopardi, d'un Verlaine des chants si inespérément beaux qu'on doute s'il sied bien d'accuser de sa cruauté pour eux la Nature. Ici point : la douleur, la misère n'arrachèrent d'Emmanuel Signoret pas un chant, pas un cri personnel. Les cordes métalliques de sa lyre ne se détendirent jamais. Il n'y eut là, ni pose, ni affectation d'impassibilité, mais *isolation* naturelle et complète de sa faculté poétique. De sorte que cette grande misère où vécut, dont mourut Signoret, n'a servi de rien pour son art et reste simplement lamentable.

Un jour que je le vis à Cannes, je me plaignis à lui de ce qu'il ne produisait pas davantage. — « Moi, je suis toujours prêt, répondit-il ; j'attends que l'on me commande quelque chose. » A la façon de Malherbe, de Pindare, Signoret, se sentait *poète officiel* ; tout comme eux, sur commande, à propos de n'importe quoi, il eut fait des vers admirables ; il eut su couronner d'un laurier neut chaque victoire... Et, comme aucune commande officielle ne venait, Signoret, n'ayant rien de *particulier* à dire, satisfaisait son lyrisme en se chantant. Il se chantait lui-même sans repos et sans lassitude ; il chantait Puget-Thé-

niers, Lançon, villages immortels de ce qu'il les avait habités ; il chantait la plage de Cannes comme Ronsard avait chanté les bords du Loir. Comme Ronsard chantait :

Quelqu'un, après mil ans, de mes vers étonné
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
il chantait, en non moins beaux vers :

O Cannes ! jamais l'œil véridique des Muses

Ne t'avait éclairé pour l'immortalité. —

Tremblez sur ses deux mers, belles strophes confuses,
Comme oscille un brouillard au clair des nuits d'été.

Et puisque aucune gloire extérieure et matérielle ne descendait, il posait sur son propre front, le tressant lui-même en couronne, le laurier que lui-même et solitaire avait cueilli. Et, dans l'orgueil, dans l'infatuation même du geste, rien de basement égoïste ni d'intéressé ne restait. Rien d'impersonnel, de général, d'officiel dirai-je, comme la figure qu'il évoque de lui-même en ses vers. Il parle de lui-même comme *d'une autre divinité*.

Une poésie si déshumanisée étonne aujourd'hui, déconcerte. Les âmes trop sceptiques et trop peu dévouées méconnaissent la divine et païenne ferveur qui peut, sur l'autel d'Apollon, consumer sans laisser de cendres. Le profane n'estime la passion qu'à ce qu'elle a laissé de déchets. La pureté du sacrifice est telle, ici, qu'il se méprend. Qu'importe, si, sur la pierre lisse, où, par le feu, tout ce qui restait de charnel fut dévoré, la flamme intense et sans vacillement de cette consommation se reflète.

Nous mettrons aux bergers un flambeau dans les mains,

Nous leur dirons : « Versez, par torrents, aux chemins,

La lumière opulente ! Assez d'âmes sont mortes !

De la maison sans joie, allez ! brisez les portes !

L'œil de l'homme a du ciel les charmantes couleurs,

Les membres parfumés des enfants sont des fleurs

Où, du pollen des dieux, l'homme vrai fructifie.

Des sépulcres brisés jaillit l'aube de vie ! »

ANDRÉ GIDE.

Girgenti, Janvier.

L'Ermitage, mars 1901.

NOTES SUR SIGNORET

JE sais des poètes qui peignent et se préoccupent de faire flamber les riches couleurs de leurs vocabulaires, d'autres modulent comme des musiciens, d'autres encore sont de patients lapidaires, et, tous, selon les capacités de leur sens et la nature de leur tempérament, se rattachent à quelque branche de l'art. Le propre de la poésie d'Emmanuel Signoret est d'être architecturale.

Emmanuel Signoret ne fut ni un mélodiste ni un descriptif. Je veux dire qu'il fut moins porté à traduire des sentiments intimes comme Verlaine ou des aspects extérieurs comme Gautier, que des rapports de formes, des fiançailles de belles courbes, des correspondances d'émotions. L'architecture, on l'a souvent dit, est le bloc primordial, religieux et sacré, d'où tous les arts se sont fragmentés pour vivre d'une vie autonome et nouvelle. A la fin du ^{xix}^e siècle, ce jeune homme orgueilleux, savant et plein d'une fougue héroïque, eut donc cette haute ambition d'attribuer à la poésie le caractère synthétique et surhumain de la primitive architecture. Dédaigneux de la parole impromptue du langage impressionniste et de tant de vagissements instinctifs du cœur, il s'efforça de construire des monuments verbaux en leur imposant l'harmonieuse et délicate structure d'êtres vivants. Et, j'imagine quelquefois que ce poète dut avoir de la physique des rythmes et de l'alchimie merveilleuse des mots, sciences aujourd'hui insoupçonnées de nos contemporains, des notions magnifiques et précises que — mourant si

jeune — il fut contraint de restituer trop tôt aux ténèbres.

*
* *

Dans une époque de décadence littéraire, dans l'instant que la phrase française s'effritait, perdait de sa cohésion et de sa grâce, Signoret la reconstruit dans toute sa force et parvient à rétablir son contour antique et noble. C'est en cela qu'il fut un renaissant. C'est en cela qu'il était si proche des poètes nouveaux qui sauvèrent le verbe français de la déliquescence symboliste.

Les chaotiques éléments que nous transmettent nos sens avariés, il les reconstruit dans leur perfection originelle, il les façonne avec sagesse, les soumet aux disciplines de la raison et de l'harmonie. Son œuvre est, en effet, parfaite. Il atteignit, semble-t-il, sans effort, au grand art. Très jeune, il écrivait comme Ingres dessina. Et c'est une chose extraordinaire qu'Emmanuel Signoret, qui mena une existence de vagabondages et d'aventures, dont la misère est comparable parfois à celle de Verlaine, n'en laissa jamais rien pressentir dans sa poésie. Jamais la pureté ni l'ordre de ses travaux n'en furent altérés. C'est qu'il avait de son art une conception vraiment sacrée. Dès qu'il composait ses hymnes, il se sentait pontife et lyrique messager. Il se purifiait avant d'officier. Il imposait à ses strophes l'inflexion des forces ordonnatrices. Il se vêtait de lumière et de sagesse. Il se mettait en état de grâce, et il chantait.

Les élégies, les églogues et les odes de Signoret, qui sont toujours haletantes des plus saintes voluptés et des plus nobles béatitudes, paraissent être écrites pour magnifier l'homme et l'embraser de vertus dionysiaques. Si les voûtes des vieux temples courbaient autrefois l'être sous le poids de leurs voûtes arquées, les temples lyriques du poète, bâtis pour habiter les âmes même et pour modeler les lignes intérieures, sont de subtiles architectures qui soulèvent les parois de l'esprit et les entr'ouvrent au printemps perpétuel des éléments,

Deux sentiments dominant chez Signoret : c'est d'abord la notion renanienne de la race, et puis, c'est une foi vive dans l'idéal nietzschéen du Sur-Homme. Signoret se croyait le sur-homme de sa race, la dernière métamorphose d'une famille d'Hommes-Dieux. Magnifiquement doué, il s'enivrait du parfum capiteux de sa personne. Il était persuadé que sa vie, sa présence même à la surface des choses était une victoire terrestre, un triomphe sur le chaos. Il se sentait destiné à bientôt acquérir dans nos cités quelque orphique fonction. Ses dons étaient tels qu'il se considérait comme l'interprète officiel et autorisé des forces aveugles et balbutiantes. Il réclamaient de la société qu'elle le rétribuât en honneurs et en présents, ainsi qu'elle le doit à un fonctionnaire indispensable, à son échasson d'ambroisie, à un prophète qui vient la baptiser avec des roses.

De là, tant de plaintes, tant d'hymnes qui sont comme deux bras tendus vers l'indifférence. De là ce qu'on appela ses manifestations d'orgueil, et qu'on lui reprochait avec une opiniâtreté si constante. Car, repoussé de tous, Signoret se couronnait lui-même. Enroulé dans un buisson de blessures ardentes, et toute sa chair fumant vers le laurier, il prenait lui-même la lyre pour se consacrer et se rendre hommage.

Les paroles qu'il écrivit dans de pareils instants sont parmi les plus belles que Signoret a laissées. Je sais que ces excès d'immodestie ne contribuèrent pas à lui attirer les faveurs des hommes ; bien au contraire, elles détournèrent de lui la multitude de ces médiocres qui n'acceptent jamais sans humeur l'idée d'une supériorité manifeste et pour qui l'admiration fut de tout temps impossible, lors qu'elle cesse d'être soumise à leur caprice. L'orgueil est peut-être, de toutes les vertus, la seule qu'il soit prudent de dissimuler aux yeux d'autrui. Or, Signoret le faisait rayonner sur tous comme un symbole.

Mais, aujourd'hui que le voilà disparu, que Signoret

individu a cessé d'exister, que, seule, demeure dans nos mémoires la vision de sa statue poétique et de son image absolue, maintenant que sa poésie cesse de lui appartenir en propre pour devenir impersonnelle, comme cet orgueil devient grand, comme il devient beau. Signoret, souffrant, gémissant, et blessé au bord des rivages de Cannes ! J'y vois une émouvante incarnation de l'héroïsme contemporain. Signoret n'existe plus. C'est l'image du Poète qui seule persiste, du Poète qui, repoussé par les citadins auxquels il vient apporter les secrets perdus des transports et des danses, épuisé de n'avoir pu se faire entendre, meurt en se drapant orgueilleusement devant les foules pour glorifier sa mission, au risque d'oublier de l'accomplir. C'est ainsi que Signoret devient un cas général, et, de plus en plus, deviendra un mythe, comme Icare, comme Empédocle, ou comme Pygmalion. Et, Signoret, personnage mythique et représentatif, je le dis en toute sincérité, pourrait bien vivre immortellement, comme une des effigies les plus parfaites de ce que fut un jeune héros moderne.

MAURICE LE BLOND.

EMMANUEL SIGNORET

En entreprenant de parler d'Emmanuel Signoret, dont les poètes déplorent la mort récente, je ne puis m'empêcher de rappeler la mélancolique épigramme de François Maynard à Malherbe :

Las ! les vers ont perdu leur prix
Et pour les excellents esprits
La faveur des Princes est morte.
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

Malgré le pessimisme de ces vers, Emmanuel Signoret aurait dû vivre en « l'âge brutal » où il semblait tout naturel que le poète acceptât sa subsistance des mains de quelque grand seigneur, qu'il récompensait ensuite de dédicaces emphatiques. Pourvoyant à la pâture spirituelle de ses contemporains, il eût trouvé tout naturel, comme les gentilshommes de plume et d'épée du ^{xvii}^e siècle, qu'on lui accordât, à titre de dette plutôt que de don, sa nourriture matérielle.

Mais Emmanuel Signoret était tombé sur une époque infiniment plus brutale que celle de Maynard. Aujourd'hui la Poésie, pour son bien ou son mal, n'est que la récréation de quelques lettrés plus riches de rêves que de revenus. Et, parmi les métiers chimériques, le bon Théodore de Banville a pu ranger, en poussant jusqu'au bout l'invraisemblance, celui de poète lyrique vivant de son état.

Comme tant de ses pareils, Emmanuel Signoret fut donc malheureux. Mais il ne souffrit pas seulement d'une longue et obstinée misère. Son ami, Paul Souchon, a écrit qu'il mourut « de l'absence de gloire », Me permettra-t-il d'avancer que c'est plutôt le désir de la fausse gloire qui l'a tué ? Cela, je puis le dire sans dureté, car Emmanuel Signoret, dans la vie pratique, fut aussi peu capable de se diriger qu'un La Fontaine ou un Racan. Certes il savait que la vraie gloire du poète est

d'être pour soi-même un héros, selon le mot sublime de Baudelaire. Mais il convoitait aussi l'autre gloire, telle que peut la concevoir un jeune provincial de vingt ans : l'acclamation populaire, les récompenses officielles, le pontificat poétique. La rime qui revient le plus fréquemment dans ses poèmes est le mot *laurier*, et l'image qui le hanta le plus souvent dut être celle de Pétrarque couronné par le peuple de Rome.

Emmanuel Signoret aurait sauvegardé sa santé, son talent et son bonheur s'il avait consenti à rester dans sa province, Né dans le département des Bouches-du-Rhône, au village de Lançon, qu'il a décrit comme « un mélange de maisons blanches sur une colline d'ormeaux et de pins, sous un ciel implacablement bleu », il aurait pu y séjourner paisiblement, sûr de cette admiration de bon aloi qui va récompenser dans leur retraite des sages comme Frédéric Mistral, Francis Jammes ou Maurice Maeterlinck. Mais je répète ce qu'il ne cessa jamais d'avouer : il voulait ce genre de gloire que, seulc, la capitale peut donner. Ses études faites, il vint donc à Paris,

Il se lia vite avec tous les bohèmes plus ou moins lettrés du Quartier Latin. Ceux-ci, qu'il faut aimer malgré la réprobation des gens bien pensants, car, s'ils n'écrivent pas leurs poèmes, au moins les vivent-ils, le réconfortèrent de leur facile amitié et l'encouragèrent de leurs applaudissements désintéressés. Signoret fréquentait alors le Café Procope, où ses beaux rêves s'exprimaient en discours graves et passionnés, et le Soleil-d'Or, où ses odes éclataient, aux soirées de la *Plume*, entre un monologue anarchiste de Martinet et une chanson grivoise de Paul Paillette. Il était de l'entourage de Paul Verlaine, ce roi génial de la Bohème, dont Bibi-la-Purée était le Triboulet.

Dans cette société bariolée où le génie coudoyait la folie, il sut rester pur de cœur et sain d'esprit. Il eut le rare bonheur de s'attirer, en dehors des cénacles de brasseries, des affections fidèles et secourables. Il serait injuste de ne pas mentionner ici les noms de MM. Paul Souchon, dont le dévouement ne s'est jamais démenti, Mécislas Golberg, qui le fortifia de son érudition de sociologue et de métaphysicien, et Calixte Toesca, qui lui fut doublement fraternel. Malheureu-

sement, à leur indulgente fréquentation, il n'apprit pas la modestie qui, si elle n'est pas toujours une qualité, ne laisse pas d'être souvent un défaut. Convaincu de son génie, le proclamant sans cesse, il rebuta nombre de bons esprits qui ne demandaient qu'à l'admirer sans y être trop bruyamment conviés. Il se fit même un tort plus grave, car on tendait à voir dans une vanité si franchement affichée une sorte de roublardise de Gascon. Pareil soupçon était injuste, car son inoffensive jactance, qu'il imita d'ailleurs des poètes de la Pléiade, persista jusque dans son dernier recueil, le *Premier livre des Elégies*, alors que déjà il se préparait à la Mort.

Innocent cimetière où le eyprés léger
Qu'éclaire l'aquilon, que le zéphyr rend sombre
Veille et jette un mystère à l'esprit du berger !
De mes fertiles ans j'ai supputé le nombre.
Cimetière héroïque où resplendit le pin,
Tombeaux, graines de vie éternelle ! Cybèle !
Ma pensée est rompue, ils ont dit : c'est le pain !
Les pires cœurs ont dit : comme sa lyre est belle !

O plus cher à mon cœur, eyprés comme un vaisseau
Vacillant ! j'ai reçu le luth que sollicite
Tout esprit vain : Phœbus fit de feux mon berceau :
Temple de sang qui chante, un dieu secret m'habite !

Emmanuel Signoret crut avoir des idées. Il n'eut au fond que celles qui sont nécessaires à tout bon poète. Sa vie fut de sentiment beaucoup plus que de pensée. Des théories où se complut tour à tour son imagination, il ne retint que l'essentielle beauté. Il n'eut pas tort, car la Beauté est le signe évident de la Vérité, et aucune pensée ne vaut que par ce qu'elle crée de vie harmonieuse. Mais, à vrai dire, il s'occupa peu de formuler des vérités métaphysiques. Ses opinions furent diverses et ondoyantes. Catholique d'abord, il rêva plus tard un accord impossible entre l'esprit de l'Église et celui du Paganisme ; puis l'anarchie le séduisit ; Nietzsche le toucha ; et, enfin, il se lança dans un vague humanitarisme mystique. Ne croyant pas que ses écrits théoriques constituent la meilleure part de son œuvre, je me retiendrai de les discuter ici, où je n'ai d'ailleurs à traiter que de poésie.

Emmanuel Signoret ne doit être jugé que sur ses poèmes. Je n'appuierai pas sur son dernier recueil, où se trahit la hâte de l'écrivain qui, penché sur sa table de travail, sent sur sa

nuque le souffle de la Mort. Il y a certes, ici et là, de belles images, notamment dans les élégies I et X. Il faut citer, pour son intérêt pathétique, la courte élégie III, dédiée à M. Jean Moréas :

Je ne veux pas mourir, la vie est douce et grande ;
J'ai vu sur l'amandier verdier la jeune amande
Et les fruits du pêcher s'enfler comme des seins ;
Muses ! vous soutenez mes plus hardis desseins,
Ma parole de feu, vous l'avez enfantée
Pour qu'elle soit enfin des rois écoutée.

Les plus beaux vers de Signoret se trouvent dans ses deux recueils : *Daphné* et *La Souffrance des Eaux*, Quelques-uns de ses poèmes sont d'une rare perfection, et suffisent, comme l'a dit M. de Bouhéliér, « à témoigner de ses qualités sacrées ». Dans d'autres, composés trop hâtivement, le vers fléchit, comme las d'une trop constante tension. Signoret visait toujours au soleil, et sa force parfois en défaillait. On sent qu'il n'écrivait qu'aux heures de frénésie spirituelle ; c'était un Dyonisiaque. Sa vie errante et tourmentée ne lui permettait guère les longs loisirs propices à la méditation. Il fut un poète inégal aux sursauts de génie. Il se préoccupait peu de la justesse objective de ses épithètes, ou de donner à ses vers ces qualités plastiques où s'efforçait un Leconte de Lisle. Le monde extérieur semblait se purifier de ses couleurs et de ses contours à la flamme de son esprit. Il chantait, et le chant ne s'arrête pas à la description.

Emmanuel Signoret atteignit à la sérénité de la grande poésie lorsqu'il connut le bonheur auprès d'une compagne aimée, dans le pays natal qu'il n'aurait jamais dû quitter. De cette époque date l'admirable *Chant pour l'Amante* :

C'est l'heure de rosée et l'astre est sur la plaine :
Entends les bûcherons chanter dans la forêt !
Tous les blés sont en fleur ; mais mon âme est trop pleine.

Et voici que l'âme trop pleine du pauvre poète est brisée à jamais. Et sa gloire, la seule vraie, la seule pure, la seule divine, sera de chanter, un soir des temps futurs, sur les lèvres de quelque amoureux qui n'est peut-être pas encore né...

STUART MERRILL.

Emmanuel SIGNORET

~~~~~  
La terre où cette lumière s'est engloutie  
en demeurera plus éclairée...

E. S. (*A propos de la mort de Stéphane Mallarmé*).

Le beau poème, *Aux Gorges du Cians*, qu'écrivit Emmanuel Signoret, peu de temps avant de mourir, n'a pas l'emportement des *Vers dorés*, la magnificence attendrie où *La Souffrance des Eaux* se courbe en une gloire de cygne. Il faut y voir le repliement d'une âme sur sa douleur, la plainte suprême du divin joueur de flûte qui pressent qu'à force d'enfler de sa voix le roseau habile, celui-ci, bientôt, va éclater...

Entre, ô mon cœur ! franchis les portes de rocher ;  
Mais des torrents glacés, pourras-tu t'approcher,  
Cœur qu'une triple foudre alimente et soulève,  
Toi qui perças de traits, comme un brouillard, tout rêve,  
Cœur affamé d'amour, ô soleil douloureux,  
Astre de l'inconnu ! Tes implacables feux  
Vont-ils s'éteindre ici sur la neige des cimes ?

Le poète sentait la mort s'approcher.

Peut-être est-ce aux gorges du Cians, désormais immortelles des vers où il les célébra, qu'il sentit pour la première fois, venir à lui la cueilleuse d'asphodèles. Celle-ci le prit et l'emporta au moment où son jeune génie, parvenu à maturité, s'épanouissait sous le ciel provençal, à l'exemple des arbres naturels. Ces sites éclatants, cette mer bleue et toute fleurie d'îles, le voisinage des Alpes lui rendaient la Provence sacrée. Il vint vers elle comme les Phocéens ; il y vint de suite, dès le berceau. Lançon, Puget-Théniers, Aix, le virent passer tour à tour. L'Au-

sonie l'attirait. Il y alla aussi. Peut-être serait-il allé jusque vers cette Sicile où sont marqués encore, dans les prairies de violettes, les pas de Théocrite...

\*  
\* \*

Il n'est point allé jusque là. Il est revenu en France pour y aimer et y mourir. Nous n'entendrons plus les belles odes chanter, ni se ranger ainsi que des jeunes filles autour du poète, les belles élégies. Signoret était ivre de son propre lyrisme. Il a emporté, avec lui, le frisson de sa grande lyre, de sa flûte harmonieuse. Peu d'hommes ont remarqué ce grand deuil. Les poètes jeunes que la mort soumet ne connaissent point le triomphe sonore. Le nom de Chénier a mis vingt-cinq années, depuis l'heure douloureuse et mortelle, pour parvenir aux hommes...

\*  
\* \*

Il n'était pas de ce temps. Toute sa vie, ainsi que le grand Vigny l'écrivait de Chatterton n'a été que « le martyr perpétuel et la perpétuelle immolation du poète ». A l'époque dure et marâtre, qui le méconnut, Signoret dédia des hymnes admirables. Un jour viendra où ce temps se réclamera de lui, où les jeunes hommes épris, déclameront *Daphné*, une branche de myrthe à la main. La réparation est inévitable. Elle sera d'autant plus sublime qu'elle aura plus tardé.

EDMOND PILON.

## IN MEMORIAM

E. S.

*(Vers écrits à Nice en janvier 1901).*

Ta vision magnifiait l'azur, là-haut :  
Entre les murs de la prison de vie,  
Tu as vécu les yeux levés, l'âme ravie,  
Le beau désir inassouvi  
— Tu as vécu jusqu'au tombeau.

Ta foi sage et réelle  
— Que d'autres, un à un, ont reniée —  
Foi noble, chaste et belle,  
N'avons-nous pas communiqué  
En elle?...

Tant d'autres ont faibli devant l'effort sans but,  
Tant d'autres ont trahi à l'heure de la lutte  
Qu'il nous prend honte d'avoir servi les mêmes dieux  
Mais toi, tu as chanté ! absurde et radieux.

Pourtant, je t'aurais dit, sans un remords :  
Va-t'en ! selon ta destinée, si c'est la mort ;  
La rose matinée blondit à peine... qu'importe ?  
Marche au levant ! ton ombre est derrière toi, encore ;  
N'attends pas qu'elle te devance au seuil des portes  
Minable et vile, ombre de survivant :  
Meurs avant que le Rêve en toi soit mort...  
Laisse ton ombre derrière toi — et va devant !

Francis VIELÉ-GRIFFIN.

L'Ermitage. — Avril 1901.

## EMMANUEL SIGNORET



Emmanuel Signoret vient de mourir de la phtisie et aussi de « l'absence de gloire » m'écrit Souchon qui a été l'ami le plus fidèle de ce poète. C'est une perte irremplaçable pour la littérature française. Nous n'aurions jamais cru qu'Emmanuel Signoret dut quitter si tôt cette terre. Il était encore très jeune, il annonçait de grandes choses. Il en a d'ailleurs accompli plusieurs. Il ne meurt pas tout entier. Il laisse des poèmes d'une beauté de rythme, de langage et d'émotion, qui suffiront à témoigner des qualités sacrées d'Emmanuel Signoret. Une exubérance, une fougue, une expression extraordinaire auxquelles il savait imposer les bornes d'une strophe laconique, telles étaient les vertus qui frappaient tout d'abord dans ce poète riche, débordant, ferme et classique.

Il était certainement un des plus parfaits entre les écrivains de notre génération. Il aimait le beau d'une passion extrême. Peut-être l'idée qu'il s'en faisait était-elle un peu limitée, car il donnait à la forme, à la plastique, à l'apparence, le pas sur la pensée et sur le sentiment.

Quoi qu'il en soit, ses poèmes portent la marque du culte qu'il avait voué à l'harmonie. Dans les trois recueils qu'il a publiés, on découvre des fragments d'une expression précise, pathétique, délicate. Certains chants des *Vers Dorés*, de *Daphné*, de la *Souffrance des Eaux*, révèlent des beautés dignes des grands poètes. Ce sont des débris précieux, excessivement éloquents.

Emmanuel Signoret se rendait un compte exact de la valeur de ses dons. Ce sentiment indisposait un grand nombre de ses lecteurs parce qu'il leur ôtait le plaisir de

découvrir son mérite qui était très évident. Le public se trouvait froissé de l'insistance avec laquelle Emmanuel Signoret vantait ses perfections, il se sentait violenté et d'autre part, il perdait le charme de découvrir par lui-même une beauté dont il aime à se féliciter. L'attitude de Signoret a donc beaucoup nui à sa gloire, elle était pourtant assez naturelle, quoiqu'il exagérât parfois, il faut l'avouer, l'expression de l'enthousiasme qu'il éprouvait pour lui-même. Mais enfin, si l'on songe à l'œuvre qu'il a écrite, à peu près dans l'obscurité et soutenu seulement par quelques amis, on comprendra qu'il ait crié avec une si grande violence tant de fois.

Il se rattachait à la Renaissance, à Ronsard et aux lyriques grecs. C'était un poète d'un goût très classique, épris de cadences, de sons et de rimes. Un artiste dans toute l'acception que comporte ce terme que l'on emploie trop et sans aucun discernement, voilà ce qu'était Signoret. Tous ses écrits prouvent que son être n'était occupé qu'aux travaux de l'art. Ses proses qui sont belles par endroits composent des documents précieux qu'il serait curieux de collationner. Elles renseignent sur les tendances, les passions et les sentiments de son esprit.

La mort d'Emmanuel Signoret crée un vide considérable dans le groupe des poètes nouveaux. Beaucoup, même parmi ceux-ci, ont méconnu Signoret. Il est vrai qu'il ne touchait point par l'expression de sentiments dont il n'était point occupé lui-même, mais il convenait à des esprits qui aiment les belles mélodies. Il se comparait à Phidias, il en possédait la science, il transportait dans le vers le dessin violent et poli des marbres. Il correspondait donc en l'homme à ce qu'il a de plus élevé, de plus esthétique et de plus sensuel. Il faisait appel aux passions de l'art, des lignes et des harmonies. Il représentait dans la poésie quelque chose qui avec lui s'est enseveli à jamais.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.  
*La Revue Naturaliste (Janvier 1901).*

# Le Tombeau d'Emmanuel Signoret

---

## I

Qu'allons-nous devenir si le plus grand de nous,  
Celui que la beauté nous donnait en exemple,  
A vu céder son cœur et rompre ses genoux  
Devant l'horreur tragique et le vide du temple ?

Qu'allons-nous devenir ? Il s'en va le premier !  
C'est le rang éternel que méritaient ses flammes !  
Et sans doute il voulut vers le sombre laurier  
Guider encor la tronpe errante de nos âmes !

Il s'en va le premier ! Pleurons sur son destin !  
Car il n'aura pas vu son cœur et sa pensée  
Nourrir, comme il rêvait, d'un radieux festin,  
Une race nouvelle à son geste élancée !

Pleurons sur son destin ! Mais, par respect pour lui,  
N'accusons de sa mort ni l'ombre, ni l'envie,  
Ni tel homme ou lui-même : il repose aujourd'hui  
Et pendant qu'il vivait il adora la vie !

## II

Tu connais, mon ami, tu connais, à présent,  
Les vrais bois de lauriers et la seule patrie !  
Là, jamais le soleil, de son coucher pesant,  
N'interrompt de tes jours la douce rêverie !

Là, selon le poète et ton propre désir,  
Tu te tiens comme une ombre heureuse, environnée  
De tous ceux que la Muse a déjà su choisir  
Et tu chantes tes vers, la tête couronnée !

Je te vois, le plus jeune et le plus beau d'entre eux,  
Et j'entends ta voix d'or qui sonne sous les arbres !  
Quel groupe de vivants vaudrait ces bienheureux  
Qui s'avancent, pareils, pour la paix, à des marbres ?

Cependant, esprits purs, sans désir ni regret,  
Vous pour qui l'existence a perdu son mystère,  
Vous célébrez la vie au fond du bois secret  
Et dans le Paradis vous parlez de la terre !

### III

Quelle couronne d'or est plus douce à porter  
Que les fragiles fleurs que tresse la mémoire ?  
L'homme qui se souvient, même pour regretter,  
A chacun de ses pas connaît sa propre gloire.

Tu le savais, toi qui, dans les instants si courts  
Que tu daignas passer avec nous sur la terre,  
Répandis un éclat sur chacun de tes jours  
Et fis comme un bûcher flamber ta vie entière !

C'est ta naissance au creux des golfes embaumés,  
Ton enfance éblouie et de tout enivrée,  
Ta jeunesse qui dure encore et pour jamais,  
Ta jeunesse à l'amour des Muses consacrée !

Et c'est ta mort, ta mort dans le pays des fleurs,  
Tes sublimes clartés par d'autres étouffées  
Et, maintenant, la gloire aux tardives ardeurs  
Qui tient comme un soleil tes cendres réchauffées !

IV

Pendant que tu vivais, ils ne t'ont pas connu,  
Ou, s'ils te connaissaient, c'était pour te maudire !  
On ne pardonne pas, hélas, d'être venu  
Pour éblouir cet âge aux rayons de la lyre !

Les uns: les mieux placés pour juger ton essor,  
Car le hasard divin près de toi les fit naître  
Préfèrent dans la boue ensevelir leur or  
Que le voir dans tes vers, plus brillant, reparaitre !

D'autres, par ta splendeur et la force attirés,  
Après t'avoir donné les plus hautes louanges  
Sentent gronder l'envie en leurs cœurs déchirés  
Et mêlent des crachats à tout ce que tu manges !

Et, pourtant, par amour, oui, par amour pour eux,  
Inclinant vers le sol ta tête qui rayonne  
Tu descendis sans peur au séjour ténébreux  
Où leur reconnaissance à présent t'environne !

V

Non ! je ne voudrais pas des seuls pleurs de l'ami  
Emplir cette mémoire et cette tombe ouverte !  
Il sied que sur le front du poète endormi  
Je dispose plutôt, laurier, ta feuille verte !

Du fond de son enfance, il te tendait déjà  
Ses deux bras, et ses yeux, ivre de ton délire,  
Il t'atteignait enfin quand la mort le plongea  
Rayonnant de jeunesse, au sein de son empire !

Pour t'avoir, il chanta d'un souffle toujours pur,  
L'homme, son corps divin, sa pensée héroïque,  
Le monde avec ses eaux, ses monts et son azur,  
Il réveilla pour toi la grande lyre antique !

Et nous tous, étonnés, nous l'écoutons encor !  
Il était notre cœur qui frémit et s'exprime !  
Et, si sa voix s'est tue, il te possède mort,  
O laurier ! qui te plais à parer ta victime !

## VI

Tes oliviers, tes pins, tes pierres, tes côteaux,  
Dans leurs contours si nets ont pénétré son âme,  
Et c'est dans tes vallons, sur tes brûlants plateaux,  
Lançon ! qu'il composa sa pensée et sa flamme !

C'est toi qui le reçus dans tes champs le premier  
Quand, s'échappant des bras anxieux de sa mère,  
Il voulait s'enivrer déjà du monde entier  
Et comme un jeune dieu s'offrir à la lumière !

Maintenant le regard des hommes est sur toi  
Humble amas de maisons, berceau d'un grand poète !  
On viendra voir la chambre fraîche où, sous le toit,  
Tout jeune et bien plus tard, il reposa sa tête !

Village provençal endormi près des flots  
Sur ta chande colline, au grand soleil dorée,  
Tu devais cet hiver retentir de sanglots,  
Car, après un tel fils, la mère est demeurée !

## VII

Quand je le vis, le feu qui brûlait son regard,  
Ce feu qui lui rendait la prunelle immobile  
Déjà le consumait de la fièvre de l'art  
Et nous avions quinze ans, dans une obscure ville !

Obscure par le nom et par les habitants,  
Cœurs mesquins et grossiers qui tous deux nous raillaient,  
Mais claire par ses nuits et ses jours éclatants  
Et par ses belles eaux qui sous l'azur brillaient !

O notre éveil commun à tous les sentiments,  
L'amour et l'amitié, le désir de la gloire !  
Les ouvrages de vers étaient nos aliments  
Et chaque jour marquait pour nous une victoire !

C'est ainsi, qu'attentifs à la seule beauté,  
Nous vécumes parmi les plus pures images  
Jusqu'au jour où l'ami, confiant, m'eût quitté  
Pour tenter à son tour, la vie et ses orages !

### VIII

Paris ! Paris qui tend sur les départements,  
Ainsi qu'une araignée au centre de ses toiles,  
De ses chemins de fer les sourds tressaillements,  
Et qui brille sur eux, lune sur les étoiles,

Paris avec son fleuve, et ses pares et ses bois,  
Ses palais assombris du souffle des usines,  
Sa foule qui ressemble à la mer aux cent voix,  
Ses brouillards, ses maisons des nuages voisines,

Paris le vit passer, ses lourds cheveux flottants,  
En un geste d'amour sa main était levée,  
Autour de lui, des cœurs nombreux et palpitants,  
Le chantaient comme un dieu, pour la joie éprouvée.

Mais ces cœurs, cœurs humains, étaient aussi jaloux,  
Il leur laissa sa joie, après l'avoir donnée,  
Paris le vit partir pour des pays plus doux.  
Puisqu'il devait, hélas, remplir sa destinée !

### IX

La Provence reçut de nouveau son enfant,  
La Provence et sa sœur, la divine Italie !  
Il erra, ranimé, mais bientôt étouffant  
Sous un poids de souffrance et de mélancolie !

Oh ! l'horreur de ce temps où, frappé, Signoret,  
Comme un aigle blessé qui regagne son aire,  
Parcourait les chemins, les monts et la forêt,  
Et traînait avec lui son obscur adversaire !

Oh ! la beauté des cris que jetait sa douleur,  
Et que son pur esprit, dans son front toujours calme,  
Modelait sans faiblir, comme un parfait sculpteur  
Qui voile son tombeau sous la rose et la palme !

Un jour, il s'arrêta. C'était près de la mer.  
Comprit-il que la mer serait douce à ses mânes ?  
Son mal ne troubla pas le silence de l'air,  
Il se tût, et sa tombe est au golfe de Cannes.

PAUL SOUCHON.

\*  
\* \*

*Je n'ose évoquer ta mémoire, ô ami !*

*Il me semble que nous vivons tous les deux, loin, mais toujours remplis de nos souvenirs, et, chacun préoccupé de l'existence de l'autre.*

*Ce soir, ce 20 décembre, je t'ai vu plus pâle et plus doux encore.*

*Tu demandais de la tendresse à ceux qui entourèrent ton chevet, tu sanglotais du désir d'aimer.*

*Puis, d'un geste las, tu éloignas les autres, et nous restâmes tous deux. Nous ne parlâmes plus de la mort qui, déjà, envahissait la chambre.*

*Tu n'avais rien à me recommander.*

*Tu n'avais pas d'ordres à donner.*

*.... Assis, sur ton lit, je te pris dans mes bras, et ton pauvre corps grelottait de tendresse.*

*Nous ne parlâmes pas. Une immense mélancolie nous enveloppa.*

*Je te regardais et nous sentîmes, sans rien dire, que c'était pour la dernière fois, que....*

*D'une voix lasse tu murmuras : Je veux dormir un peu....*

*Je m'assis à ton chevet et, dans un silence qui semblait avoir des profondeurs incommensurables, je sentis ton souffle s'envoler... C'était fini...*

*Je t'habillais alors, je mis des roses autour de ta tête et je partis de ta demeure pour vivre plus près avec toi.*

*Depuis ce jour, le pont est jeté entre ma vie et l'autre monde. Souvent tu m'appelles. Parfois, l'immense lassitude, qui s'empare de moi, me fait penser à notre proche*

*rencontre. Parfois, plus solitaire que jamais, exaspéré par l'inutile effort, dans un éclat de rire, j'entends ta douce invitation et je revois ton dernier regard que mes yeux ont cueilli.*

*Et je pense à la fatale loi, qui ne me permettra plus de rire sans ride, de penser sans amertume.*

*Je pense aussi que le jour où ton œuvre resplendira de nouveau, si pure et si hautaine, je pourrais me taire.*

*Je pense aussi que quand je rencontrerai, parmi les jeunes gens, que la vie rend rusés et inaptes à la gloire, un cœur endolori et orgueilleux, je pourrais lui confier l'immortelle corbeille de joies et de splendeurs que tu nous as léguée.*

*Je sais que ce jour est proche, et que, malgré le silence des uns et la circonspection des autres, tu vis et qu'on t'aime.*

*Je sais aussi, ami, que le grand silence de l'inoubliable journée de Cannes descend sur moi de plus en plus souvent et m'invite à quelque voyage où, de nouveau je pourrai contempler avec toi les mers, les eîux, les âmes et les foules.*

*La prairie immortelle qui t'a reçu me sera hospitalière, grâce à toi, admirable ami !*

MÉCISLAS GOLBERG.



## Primes à nos abonnés.

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que nous pouvons leur offrir les œuvres de Signoret (3 volumes), au prix de trois francs.*

*On est prié d'écrire à l'Administration, en envoyant le mandat-poste, plus les frais d'envoi, 0 fr. 25.*

---

## LISTE DES MEMBRES DU COMITÉ GOLBERG

MM. Paul ADAM; président d'honneur.

MM. BOURDELLE, sculpteur; CIMA-BILLETTE, artiste peintre; CRÉACH; DEGRON (H.), homme de lettres; GIRARD (S.); artiste peintre; GROUX (H. de), artiste peintre; LABISTRES (P.); MAGRE (Maurice), homme de lettres; MALLET (F.); PAULET (A), journaliste; PILON (E); PLOCH (G.), homme de lettres; QUANTIN (J.), homme de lettres; RÉMY (L.), homme de lettres; SOUCHON (Paul), homme de lettres; WAÏSS.

NOTE. — Prière d'adresser tout ce qui concerne la rédaction à **M. Golberg**, 63, avenue des Gobelins, ou à **M. Meunier**, secrétaire de rédaction, à la même adresse.

Dans les prochains cahiers seront publiées des études sur Rabelais, Montaigne, Descartes, Racine, Pascal, Renan, Lamartine, P. de Chavannes, Moreau, Boecklin, Burne-Jones, Bruno-Bauer, Henri de Régnier, Paul Souchon, Jean Lorrain, Maurice Maeterlinck, etc. On mentionnera les livres et les revues envoyés à la Rédaction. On ne rendra compte que des événements intellectuels considérés comme faits positifs de l'esprit. Prière d'envoyer lettres, revues et livres, à **Mécislas Golberg**, 63, avenue des Gobelins. La rédaction est ouverte tous les vendredis de 5 à 7 heures du soir.

**R. MEUNIER,**

*Secrétaire de Rédaction.*

PRIX DE L'ABONNEMENT : 24 francs PAR AN; 12 francs PAR SIX MOIS; 6 francs PAR TROIS MOIS; 2 francs PAR MOIS.

---

NOTE. — Nous prions nos abonnés, pour éviter des frais supplémentaires, de souscrire par trimestre.

Les recouvrements par la poste, pour les abonnements mensuels sont faits 7 jours après la réception de la Revue.

Prière d'envoyer les abonnements, 63, avenue des Gobelins.

---

## SOMMAIRE DES N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

Emmanuel Signoret, A. Boecklin, Prométhée repentant, de l'Esprit dialectique, Lettres à Alexis...

---

LE GÉRANT : J. ANGLÈS

---

Paris. — Mécislas GOLBERG, 63, avenue des Gobelins.





# ahiers ensuels

DE

MÉCISLAS GOLBERG  
PUBLIÉS PAR LE COMITÉ GOLBERG  
1903



N<sup>os</sup> 11-12

SOMMAIRE : Prométhée repentant, épisode tragique.

La statuaire de Beethoven, par E. BOURDELLE  
(avec 10 reproductions dans le texte et 2 hors-  
texte). *manuscrit*

COUVERTURE : Bois par A. SOFFICI D'ARIGNANO.

Prix : 3 francs

ALBERT WOLFF  
Libraire-Éditeur  
76, rue Taibout



Prix du numéro : 3 francs

N<sup>os</sup> 11-12

Mai-Juin 1903

---

# Cahiers Mensuels

DE

MÉCISLAS GOLBERG

Publiés par le Comité GOLBERG

---

SOMMAIRE : Prométhée repentant, épisode tragique.

Beethoven par Bourdelle avec 10 reproductions dans le texte et 2  
hors-texte.

---

PARIS

RÉDACTION

F. MASSÉ, Secrétaire

68, AVENUE BOSQUET

ADMINISTRATION

Librairie Albert WOLFF

76, RUE TAITBOUT

---

1903

# Liste des Membres du Comité Golberg

M. Paul ADAM, Président d'Honneur.

MM. E. BOURDELLE ; G. CRÉACH ; CIMA-BILLETTE, artiste peintre ; P. DU ROUSSEAU, sculpteur ; H. DE GROUX, artiste peintre ; S. GIRARD, artiste peintre ; P. LABISTRES ; Maurice MAGRE, homme de lettres ; A. PAULET, journaliste ; G. PIOCH, homme de lettres ; J. QUANTIN, homme de lettres ; L. RÉMY, homme de lettres ; Paul SOUCHON, homme de lettres ; A. WAÏSS ; DE MONZIE, avocat ; E. PILON, H. DEGRON, homme de lettres ; R. MASSÉ, artiste peintre.

NOTE. — Prière d'adresser tout ce qui concerne la rédaction à **M. Massé**, secrétaire de rédaction, 68, Avenue Bosquet.

**F. MASSÉ,**

*Secrétaire de Rédaction.*

---

PRIX DE L'ABONNEMENT : **24 francs** PAR AN ; **12 francs** PAR SIX MOIS  
**6 francs** PAR TROIS MOIS ; **2 francs** PAR MOIS.

---

**NOTE :** Nous prions nos abonnés, pour éviter des frais supplémentaires, de souscrire par trimestre.

Les recouvrements par la poste pour les abonnements mensuels sont faits 7 jours après la réception de la Revue.

Prière d'envoyer les abonnements, 76, rue Taitbout.

---

SOMMAIRE DES Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Emmanuel Signoret, A. Böcklin, Prométhée repentant, de l'Esprit dialectique, Lettres à Alexis..., Parmi les Sources, Puvis de Chavannes, Tombeau d'Emmanuel Signoret.

PROCHAINEMENT UN NUMÉRO SUR LES SALONS

---

*La surcharge du numéro nous oblige de renvoyer aux prochains cahiers les comptes rendus.*

# PROMÉTHÉE REPENTANT

ÉPISODE TRAGIQUE

EN CINQ SCÈNES

*L'action se passe sur le rocher de Caucase auquel Prométhée est enchaîné.*

---

A M. José MARIA DE HÉREDIA, très respectueux hommage.

SCÈNE PREMIÈRE

RÊVE DE PROMÉTHÉE

Le théâtre présente un carré de pelouse avec un rocher dans le fond, derrière lequel on aperçoit dans le lointain des vallons verdoyants. Sur le rocher, Prométhée enchaîné rêve, à demi étendu, éclairé par les rayons du soleil couchant.

PROMÉTHÉE *endormi, parle d'une voix sourde.* — La douce brise amène vers moi les ombres bien aimées. La solitude m'enveloppe tendrement. Déjà la paix caresse mon cœur..... Que je suis heureux !

Paraissent à travers les nuages, les Heures. Elles s'approchent en chantant et dansent la ronde devant le rocher.

LES HEURES :

Dors, dors, ô titan, le repos est l'ami de ton âme.  
Nous sèmerons des songes, dors, dors, ô titan.

Sur tes paupières baissées, nous verserons de l'ambroisie, et des chants doux berceront ton cœur endolori.

Dors, dors, ô vaincu, le repos est l'ami de ton sang.

Nous sèmerons des songes, dors, dors, ô vaincu.

Loin, travaille la Destinée, et sur toi pèsent ses ordres.

Malgré ta douleur, ô Prométhée, contre toi s'acharne la Nécessité.

Sourde, elle n'écoute tes plaintes, aveugle, elle ne voit tes larmes; insensible, elle trouble ton cœur, juste, contre toi elle dirige sa colère.

Dors, dors, ô maudit, le repos est l'ami de ton âme.

Nous sèmerons des songes, dors, dors, ô vaincu.

(Les Heures jettent des fleurs roses et blanches sur le rocher).

Ferme tes yeux, ô titan, l'heure de la Justice est sonnée.

Ferme tes yeux, ô titan, l'heure du songe est arrivée.

Les heures dansent, les heures dansent, en t'aimant, les heures dansent, les heures dansent, en t'oubliant.

Dors, dors ô immortel, le repos est l'ami de ta raison.

Nous sèmerons des songes, dors, dors, ô immortel.

(Paraissent à gauche, les Parques : Clotho, celle du passé, Lachésis, celle du présent et Atropos, celle de la mort et de l'avenir).

(Elles s'approchent du rocher en psalmodiant) :

Prométhée, fils de Thémis, tu te soumettras, Prométhée, fils de Thémis, tu regretteras.

Prométhée, fils de Thémis, tu sangloteras, Prométhée, fils de Thémis, tu ne mourras pas.

(Les Heures ouvrent le demi-cercle, les Parques s'assoient au pied du rocher. Les heures forment un demi-cercle ouvert).

CLOTNO. — Je t'apporte le passé, riant et aimé. Tu ne l'auras plus, car il s'est envolé. Titan, saisis le fil qui fuit et qu'en vain tu voudrais arrêter. Tu pries, ô malheureux. « Destinée, destinée arrête ta loi. Je vais aimer et souffrir pour ta règle. Mais le dieu

cruel qui règne sur l'Olympe guide tes pas et domine ma volonté ». Clotho te dit pourtant :

« Ne menace pas, tu es immortel. Le passé est fait de tes larmes, le passé est bâti de tes regrets. Clotho, au fil à deux nuances t'aime. Tu vivras Titan et Lachésis t'aidera.

LACHÉSIS. — Pauvre, je ne puis rien te dire. Je suis la fille du présent et l'heure qui vient ne m'appartient pas. Titan, fuis-moi, car l'arrêt contre toi demeure et Lachésis se soumet aux ordres fatals. Pauvre, mon fil se déroule et tu demeures. Pauvre, ne me crois plus ! Seule Atropos saura t'aimer, seule Atropos saura t'abriter.....

ATROPOS. — Viens ! Je suis la fille armée des ciseaux meurtriers. et je coupe le fil qui dure et celles qui dévident le destin me craignent, car j'arrête la vie insolite et dans les eaux glacées je noie les souffles tièdes de ce qui palpite. O Prométhée, fils de la Durée, tu vivras dans le rêve de ta fin ; tu seras l'enfant de ce qui ne finit jamais et dans ta douleur tu m'aimeras à cause du buis et du laurier qui se mêlent paternellement dans mes cheveux.

*(Elle parle avec douceur) :*

Regarde ; les cieux, les prairies et les mers t'appellent. Il y a aussi des astres lointains qui t'attendent et des cœurs et des âmes. Destiné à la lumière, tu iras vers les ombres qui tremblent de tristesse et sanglotent. Derrière les pierres, dans les cavernes et dans les bois obscurs on languit en t'invoquant : « Lumineux, parle à ceux de la paupière fermée et réchauffe les cœurs que l'effroi a glacés ». Titan ! Atropos t'aime et elle filera, filera, filera ton fil à l'infini.

PROMÉTHÉE. — O béatitude de l'immortalité.

ATROPOS. — Ton fil est d'un rouge sombre. Il frémit souvent. Mais les ciseaux que ma main dirige ne le toucheront jamais. Tu vivras, tu vivras ô maudit !

PROMÉTHÉE. — Filles sombres de la Destinée, le feu déjà me dévore ! Mais Lui ! Lui ! que fera-t-il Zeus le Cruel.

LES PARQUES. — Tst ! Tst ! silence. C'est l'énigme.

(Les Parques se lèvent et le doigt de la main droite levé vers le front disent) :

Silence ! Tst ! Tst !. C'est l'énigme... Tu vivras.

PROMÉTHÉE (*d'une voix faible*) : Et Lui...

(Les Parques dansent une ronde échevelée avec les Heures. Leurs paroles s'entremêlent) :

Nous sommes les filles des songes ! Tst ! Silence ! Des Songes ! Tst silence ! Prométhée tu vivras...

PROMÉTHÉE *d'une voix cassée*. — Destinée ! Cruelle destinée ! La vie est pleine de ténèbres et la victoire fuit insaisissable. Seule la douleur m'accompagne... Filles du rêve, filles sombres, parlez...

LES PARQUES. — Tst ! Silence ! Tst ! Silence.

LES HEURES.

Dors, dors ô vaincu, le repos glace ton sang, nous sèmerons des songes, dors, dors ô vaincu.

Les Parques et les Heures se dispersent sur la scène et forment des groupes.

PROMÉTHÉE. — Les belles filles de la destinée, vêtues de pures draperies s'enfuient... Ah ! Supplie cœur indompté ! Parlez rêves...

(Paraissent les Harpies du côté droit).

PROMÉTHÉE. — Filles de la tempête et toi ô admirable Célénô qui descends des sommets lugubres de Thrace, chantez la Gloire, fouettez les cœurs indociles, grondez...

LES HARPIES (*de loin*). — Frère maudit, sur nos ailes nous apportons l'effroi. Nous avons vaincu les créatures, la mer a gémì sur notre passage... Touche nos ailes ! Elles t'apportent les larmes des eaux effarées et les éclats des montagnes qui fuyaient à notre approche. Dors Prométhée ! Pour toi nous travaillons et déjà nous nous envolons vers d'autres pays qui rient. Nous sommes filles de la frayeur et de la mort, Harpies qui haïssons le soleil.

(Pendant cette scène, les Parques s'approchent vers le rocher et reprennent leur place. Les Heures reforment le demi-cercle).

PROMÉTHÉE. — Les pâles déesses sont parties. Elles reviendront avec de nouvelles dépouilles. C'est aujourd'hui le grand festin ! (*Il invoque*) : Sombres divinités de la nuit, approchez ! Et vous qui luttez contre la lumière, venez ! Et vous puissances divines que d'autres ont domptées, accourez vers moi.

(A l'entrée de la scène paraît Niobé et fait quelques pas).

NIOBÉ. — Arthémis et Apollon m'ont ravi la joie. Leurs flèches meurtrières ont blessé le sein de mon austère maternité. Prométhée ! Arrache aux orgueilleux les armes qui blessent les cœurs épris.

PROMÉTHÉE. — Belle Niobé, mère en larmes ! Tu es aussi victime des divinités farouches. Ils t'ont ravi l'amour. Ils ont brisé ton temple ! Niobé, ô mère orpheline ! Je voudrais encore saisir la flamme, la dompter, la mettre dans des lampes sacrées pour éclairer ta demeure et pour effrayer les dieux déments.

(Paraît Hélios).

HÉLIOS. — Le dieu de l'astre clair vient vers toi, ô maître de l'étincelle. Il te dit : prends dans le brasier la flamme, car Zeus et Apollon et Arthémise m'ont vaincu et m'ont ravi le char. Autrefois je parcourais les cieux, maître de ce qui brûle et qui éclaire. Cependant aucun mortel ne se plaignit de ma force et je ménageais la faiblesse d'autres dieux. Or, les divins qui règnent sur

le Mont enveloppé de brume m'ont arraché les rênes. Hélios autrefois libre, aujourd'hui à l'usage des dieux attèle son char et vaincu, il pleure. La lumière domptée blesse souvent ceux qui respirent et depuis que mes coursiers connaissent le fouet du cruel Apollon, le feu est devenu funeste pour les hommes et les forces. O Titan, amoureux de la lumière, prends mon royaume — prends l'étincelle docile et jette sur l'Olympe la terreur du brasier.

PROMÉTHÉE. — Le feu vaincra... Le feu ne sera jamais dompté. Les hommes et les dieux doivent obéir à la flamme. Le Titan connaît les grâces et les secrets de ce qui brûle. Le Titan t'aimera Hélios et délivrera le feu qui gémit emprisonné par les immortels que Chronos a semé dans le monde.

(Hélios incline la tête et parle d'une voix attristée).

Regarde ! Voici que vient Hestia la divine qui garde la flamme de la terre et qui illumine les foyers. Elle est mélancolique et silencieuse. Elle n'implore jamais. Un voile noir la cache. Aux êtres de l'ombre elle offre les lueurs de l'astre farouche et porte le feu timide dans les demeures.

(Hestia paraît vêtue de draperies de deuil)

PROMÉTHÉE. — Déesse du feu dompté ! Ton cœur aimant craint les désastres et n'ose s'approcher de la flamme prisonnière. Seul, le Titan saura te rendre souriante en faisant éclater un jour le bel incendie qui fier s'élèvera de la terre vers les cieux.

HESTIA (*parle doucement*). — Je passe, ô divin et je sollicite la nuit de ne pas éteindre le brasier esclave. Mais si ton jour vient, prends garde ! Hestia aime le feu bienfaisant et l'inutile orgueil de la flamme l'attriste.

PROMÉTHÉE. — Toute flamme qui joyeuse se lève est bienfaisante.

HESTIA. — Orgueilleux, prends garde ! Le feu nourrit le sein de la terre. S'il éclate la terre mourra.

HÉLIOS. — Les filles de Niobé sont mortes.

PROMÉTHÉE. — Et moi je souffre par le feu des dieux.

(De loin la voix de Phaéton invisible).

Prenez garde, prenez garde ! Le feu est farouche et seule la main prudente peut le diriger.

PROMÉTHÉE. — Enfant, la foudre divine t'a percé. Le feu fuit la mort.

PHAÉTON (*plus près invisible*). — Prenez garde, prenez garde ! Le feu qu'on ne dompte pas traîne avec lui l'épouvante et sème la mort.

HESTIA. — Fils de la destinée, les Dieux ont puni ton orgueil.

PHAÉTON (*invisible*). — Les Dieux m'ont puni.

HÉLIOS. — Les Dieux t'ont puni.

LES PARQUES. — Les Dieux t'ont puni.

LES HEURES. — Les Dieux t'ont puni.

LES HARPIES (*réapparaissent derrière le rocher, dans le lointain*). — O pauvre ! O misérable ! Tu n'as pas su souffler la menace ! Tu fus vaincu.

PROMÉTHÉE (*en tournant sa tête vers les Harpies*). — Bien-faisantes et austères filles des cimes ! Seules vous ne tremblez pas devant les ordres de l'Olympe. . . . Soufflez sur moi ! Soufflez sur moi. . . . J'ai besoin de votre vigoureuse étreinte, ô Harpies, ô bien aimées !

LES HEURES chantent :

Dors, dors ô maudit, le repos brûle ton sang.

Nous sèmerons des songes, dors, dors ô maudit.

LES PARQUES. — Nous sommes les filles de la nuit. Tst ! Silence ! Tst ! Songe. Tst ! Silence ! Tst ! Songe. . . .

(Dans le lointain on aperçoit une douce lumière. On entend une mélodie).

La lumière du matin a des éclats frais ; elle habille la prairie et allume les rochers.

La lumière du matin a des éclats frais ; elle pare de sourire ce qui languit dans l'ombre.

(Paraît Aurore avec les Charites).

PROMÉTHÉE. — Silence, plaintives déesses ! Voici les Grâces qui s'approchent pour poser sur mon front endolori leurs guirlandes, cependant que l'aurore m'habille de son somptueux manteau.

AUORE. — Hâtez-vous ! Charites ! Hâtez-vous. Je meurs déjà. Hâtez-vous ! Le feu se lève là-bas. Déjà la mer s'allume et la vague porte la flamme. . . Hâtez vous ! Courons dans l'autre froid pour attendre l'heure plus douce.

PROMÉTHÉE. — O Aurore, engendrée par la Nuit ! Tu fuis l'ombre et la lumière. Et seule, la tiède flambée t'attire. Sur la clairière tu dances et les Charites te couronnent de rosée. Mais ta vie si pleine de charme fuit vite. . . Aurore !

AUORE. — Prométhée ! La tiède flambée a sa sublime fierté. Les cruels aiment le bruyant brasier. L'amie des Grâces préfère la pénombre et le murmure.

PROMÉTHÉE. — Fragile est ton âme, fille du Jour ! Le Titan ne saurait t'aimer sans prudence. Tu charmes. . . ô enfant des ténèbres et des clartés ! Mon cœur craint ta douceur. . . Fuyez, Charites ; vos chlamydes ont trop d'aménité et vos chansons sont si suaves que le Titan frémit de douleur.

LES CHARITES. — O Titan, infatigable dans le courroux ! Reçois les fleurs blanches de notre amitié. . . . Nous sommes

les vierges mélancoliques et nous aimons les douces lueurs et les brises... Tu chéris les orages et la foudre fascine tes yeux.

PROMÉTHÉE. — Filles limpides, vous brisez le cœur du Titan... Je veux des éclairs. Vos mélopées alanguissent mon âme.

LES HARPIES. — Du feu ! du feu !

LES PARQUES. — Tst ! Silence.

LES HEURES. — Nous sèmerons des songes. Dors, dors, ô vaincu.

(On entend un sourd bruit. Brouté et Stérope paraissent enchainés).

BROUTÉ ET STÉROPE. — Zeus nous a ravi la foudre. Zeus nous a vaincu. Le tonnerre ne gronde que sur ses ordres. L'éclair ne brille que par sa volonté. L'Olympe nous a asservi. L'Olympe a bridé nos forces. Titan ! Titan !

PROMÉTHÉE. — Divinités des terreurs célestes, même sur vous s'étend la puissance rusée des dieux.

HARPIES. — L'Olympe a vaincu ! Prométhée, il faut ravir le feu.

PARQUES. — Silence ! L'ordre dominera la flamme.

HESTIA. — Ne troublez pas les feux solitaires.

AURORE. — N'avivez pas les éclats.

PHAÉTON. — Evitez les grandes flammes.

IIÉLIOS. — L'Olympe conduit le soleil ardent.

LES HEURES ET LES CHARITES. — Les lutttes sont vaines, ô Titan. Les éléments sont vaincus. Il faut te soumettre à la loi nouvelle.

(Paraît Némésis, vêtue de longues draperies grises, cheveux relevés, gestes sobres. A son apparition les Divinités se taisent et courbent la tête).

LES DIVINITÉS (*en chœur*). — Grâce, ô sombre fatalité !

HARPIES. — Fuyons ! C'est Némésis l'indomptable.

(Elles disparaissent derrière le rocher).

PROMÉTHÉE. — Austère déesse qui règne sur les dieux et les choses, permets au Titan d'implorer sa liberté.

LES DIVINITÉS (*en chœur*). — Grâce, ô sombre fatalité.

NÉMÉSIS, *d'une voix grave*. — Héros ensanglanté que ce roc emprisonne ! Le jour de ta liberté s'approche. Sache pourtant, ô fils indocile que l'ordre mènera ta colère.

PROMÉTHÉE. — Malheur à mon âme.

NÉMÉSIS. — Ta douleur est digne de la lumière. Elle resplendira en plein midi. Tu porteras le flambeau étincelant et tu sangloteras sur les routes. Tu iras contre le soleil, ô indompté et il te vaincra. Mais suivant la loi inflexible tu revivras et tu verseras toujours tes larmes sur les sables, car tu es l'enfant du Jour et de la Douleur. Tu iras en lumière et en pleurs. Prométhée, fils de Thémis, tu vivras et tu maudiras.

LES DIVINITÉS. — Grâce, ô sombre divinité !

PROMÉTHÉE. — Zeus vivra et le Titan le combattra ! Mais il n'y aura point de victoire.

NÉMÉSIS. — La victoire c'est la lutte entre les immortels à travers la Durée infinie... Aucun pourtant ne dominera la loi.

PROMÉTHÉE. — La lumière brûlera les mortels. Zeus pillera les demeures. L'Olympe volera les cieux et les airs. Et toi cruelle, tu ne frémiras pas devant ces forfaits ?

DIVINITÉS. — Dément ! Dément ! Grâce, ô implacable divinité !

NÉMÉSIS. — Calme ton effroi et ton horreur. Némésis domine le cœur et le sang. La justice vit dans son sein et, comme la colombe blessée gémit et palpite, Némésis qui charme les blessés abritera la pauvre colombe et chacun aura sa douleur.

Titan ! tu vivras et tu combattras. Sur les routes, en plein midi tu maudiras. Titan, tu vivras.

(Silence. Némésis disparaît).

LE CHOEUR DES DIVINITÉS. — Tst! silence! la parole est dite.

(Les divinités dansent autour du rocher et chantent):

En plein jour tu maudiras et tu vivras, tu vivras, Titan.

En plein jour, en plein jour, tu maudiras et tu vivras, Titan.

PROMÉTHÉE *se soulève et crie*. — Hors d'ici, éléments soumis et vous divinités dociles! Hors d'ici.. je ne veux plus connaître vos paroles serviles et qui murmurent dans la pénombre. Honte! Les immortels supplient. Honte! Je suis seul et le feu me dévore. Honte! Le Titan en douleur appelle d'autres créatures...

(Les divinités disparaissent. Prométhée parle d'une voix solennelle).

Nuit, pleine de charme, descends vers le vaincu. Sobre et silencieuse, tu sais aimer les cœurs indociles. Vêtue d'étoiles tremblantes qui dans tes abîmes contemplent la destinée, tu abrites les douleurs profondes. Enveloppée d'ombres et de murmures infinis tu permets à ceux qui soupirent de construire sous ton aile le temple de la solitude.

Nuit, taciturne et farouche! Tu épouvantes les êtres chétifs, tu chasses les cœurs domptés, mais tu ouvres ton sein aux héros que les astres n'égarent pas et qui aiment à contempler ce qui effraie l'œil vulgaire.

Près de tes sources chantent les dieux mélancoliques que la prairie nourrit. Dans tes bosquets vêtus de buée rêvent les êtres que le soleil meurtrit. Autour de tes fontaines les filles à chevelure noire sanglotent et, entre les feuillages de tes cyprès, les pâles adolescents prient.

Nuit, déesse de ce qui abhorre le cruel midi, envoie vers moi tes admirables enfants. Que leurs yeux insondables me regardent. Que leurs bras meurtris m'étreignent.

Envoie-moi aussi ceux qui troublent les dieux : les êtres des ténèbres qui ricanent contre le jour et qui sur les lumières insolentes jettent le voile pudique.

Venez! venez, ô nocturnes! Venez, ô aveugles! venez, ô déments!

(La scène s'assombrit devant le rocher. Derrière le rocher le soleil luit. Dans la pénombre, après un silence, retentit le chant des Hespérides).

HESPÉRIDES.

Tressons les couronnes, ô sœurs du soir, pour calmer les douleurs des ténèbres.

Déjà l'ombre paraît et la lumière fuit, c'est l'heure de la nuit, c'est l'heure de la nuit.

(Les Hespérides paraissent à gauche, vêtues de draperies blanches, brodées d'or. Elles ont les cheveux épars et dansent en se balançant légèrement).

Salut, Titan que la douleur écrase. Il est temps de songer et de rêver. Laisse les combats inutiles et bruyants. Le murmure de nos chants a son charme. Des beautés sévères illuminent les espaces éteints.

(Les Uranies chantent) :

Allumons les lampes tremblotantes et ouvrons nos yeux profonds. Les divins héros nous attendent. Eclairons leurs pâles figures et semons de douces étincelles dans le sombre soir.

(Les Uranies vêtues de draperies bleu pâle brodées d'argent paraissent).

Salut, héros que l'ordre enchaîne ! Les lueurs célestes vont danser pour toi. Calme ta raison inquiète et écoute les sphères qui, pour t'aimer, diront à voix basse des paroles sacrées.

PROMÉTHÉE. — Hespérides, filles du soir ! Uranies, enfants des cieux sombres ! Le malheureux chasse déjà ses vaines colères et vers vous tend ses mains blanches... Venez filles de la nuit et plaignez les folies du jour.

URANIES. — Il ne sied pas de maudire, Prométhée. L'ombre craint l'injure et la brise parfumée charme les ténèbres. Entends-tu la flûte... Sur la clairière le Pan appelle les nymphes... Il viendra aussi adoucir les rêves du Titan.

(Le Pan paraît).

PAN. — Salut, héros inutile ! La syrinx vaut tes combats et la

tendre parole des roseaux est plus juste que tes menaces. Aux crépuscules, assis sous un rocher, oubliant tes dieux et le bruit de leurs luttes, je chante le soir pour bercer les bois et les sources.

Je suis Pan ! Celui que les fleurs aiment et qui rend belles les bêtes de la prairie.

Prométhée ! Apprends la chanson du Pan. Prométhée ! Aime le murmure de la nuit.

PROMÉTHÉE. — Dieu des sites, tu troubles l'âme vaillante. Qu'importe les chants quand l'œil est triste et quand le fer impassible ronge la chair emprisonnée. Ah ! ta parole est trop belle pour mes blessures.

PAN. — Pauvre ami ! La chanson des bois te trouble et t'agace... Mais ne me repousse pas, imprudent ! La chanson des prairies odorantes appelle sur la clairière des dieux dont la parole est grave et le front assombri.

PAN (*chante*) :

Accours, ô folle chimère ! Pan t'appelle ! Pan t'appelle ! Viens dompter les brises et les abîmes des cieux ! Chimère, chimère, emporte mon âme.

(La Chimère paraît. Prométhée se soulève avec vivacité).

PROMÉTHÉE. — Terrible divinité ! Ta beauté a vaincu ma douleur. Viens à moi, ô admirable.

LA CHIMÈRE. — Ne pleure pas, Titan ! La Chimère t'assoupira.

PROMÉTHÉE. — Donne à mon âme ton regard.

LA CHIMÈRE. — Mes yeux sont clos ! Seul le front luit et sur les lèvres le sourire éclate... Mes yeux sont clos ! Mes yeux sont clos !

PROMÉTHÉE. — Chimère, ô déesse aveugle ! Laisse-moi boire à tes lèvres. La soif brûle mon sang... Charité, ô Chimère... Charité !

(Le Pan écoute attentif. La Chimère murmure).

LA CHIMÈRE. — Héros de la douleur et du sang embrasé, et vous dont les âmes frémissent, je vais chanter la gloire de ce qu'on implore.

Tout vit dans les orages et sur les monts escarpés surgissent les nues. Les guirlandes d'aiglons couronnent les cimes et seul le vieux aigle somnole sur la nue... De loin on appelle et la mer ténébreuse se lève. Des âmes passent, des âmes innombrables s'envolent et seul, le vieux aigle somnole sur la nue. Déjà dans les cieux les astres sont éteints et le gouffre infini envahit les espaces... Mais au loin se dresse la montagne et la guirlande d'aiglons la couronne. Ohé ! la montagne ! Ohé ! Elle restera, et ni les abîmes ni les terreurs ne la vaincront. Ohé ! Et sur la cime, le vieux aigle somnole...

PROMÉTHÉE. — O voix troublante ! Où irai-je, mené par toi... Je ne comprends pas le sens de tes paroles. Je ne sais pas lire sur tes lèvres frémissantes... Mais cette voix m'attire... Je me sens emporté loin... quelque part... loin. Prends-moi, ô divine, que même la fatalité ne saurait dominer... Prends-moi, amène-moi vers la cime où le roi des airs s'est assoupi...

Près de lui je regarderai la sérénité des monts, des abîmes, des ténèbres... Chimère ! Fille aux yeux éteints donne ta lèvre... Je veux dévorer ta chair éclatante... Chimère.

LA CHIMÈRE. — Je fuis, je fuis... Tu ne m'atteindras pas. Je fuis, je m'envole. Tu ne me saisis pas.

PROMÉTHÉE. — Destinée ! Que je souffre... Arrête, ô merveilleuse...

LA CHIMÈRE. — Il faut que je parte. Déjà loin les gouffres m'appellent. Il faut que je parte. Ohé !

(Prométhée tend ses mains. La Chimère disparaît).

LE PAN chante doucement :

La fille des abîmes est partie ; il faut aimer la prairie.

La fille des abîmes est partie ; allons vers la source limpide.

La fille des abîmes est partie; il faut que je berce mes dieux.

La fille des abîmes est partie; la brebis et la chèvre m'attendent.

La fille des abîmes est partie. Adieu Prométhée ! Adieu Titan !

Pleure la Chimère ! Pleure ses yeux clos...

(Il disparaît).

(Les Hespérides et les Uranies entourent le rocher et parlent en faisant une ronde très lente).

Songe ô divin ! Seul le rêve te donnera le sourire. Aime ! Aime ce qui fuit la lumière. La cigale chante; dans la forêt un pauvre daim gémit... Aime ce qui passe dans la nuit et fuis les œuvres du jour.

(De loin dans un nuage bleu, au milieu d'un buisson paraît le Sphinx).

LES URANIES ET LES HESPÉRIDES. — Voici le dieu des Thèbes qui règne sur les précipices. Voici le dieu des Thèbes.

PROMÉTHÉE. — Vision terrible ! Ce qu'on ne saisit pas et qui étreint s'approche vers moi. Ce qu'on ne voit pas et qui captive, paraît. Ah ! l'heure est sublime. Nuit, tu assembles pour moi ton cortège sacré. Sphinx ! le seul être, que je saurai aimer sans crainte, tends au héros enchaîné ta main bienveillante. L'esprit ardent et l'âme incertaine et la vigueur meurtrière t'implorent :

Unique ami de ceux qui enfantent, dépose ton farouche baiser sur mes lèvres où brille déjà l'écume.

Amant de la Raison, jette sur moi tes regards foudroyants !

La vague et la brise me fuient. De loin, me pleurent les timides. L'amante n'ose s'abriter dans mes bras.

Humilié et vaincu, Prométhée domine le monde. Cependant l'immortelle solitude est déjà muette et ma farouche sagesse ne sait plus entendre les murmures.

Rien ne charme celui qui fit surgir les œuvres. L'âme du maître de la semence est plongée dans les abîmes du deuil.

Les créatures frémissent d'effroi et s'enfuient. La pierre maudit et la terre aimée sanglote.

Près des cimes je ne puis rêver !

Mais toi, sublime et dernier amant ! O Sphinx, aux yeux insondables, ta caresse adoucira l'ennui des heures et ton sourire illuminera mon front. Sphinx ! quand le Titan créa des fleurs immortelles, il dut quitter la plaine, la douleur et l'espérance et doucement gémir dans les cieus désolés.

Or, le cœur puissant a besoin d'aimer. Seul, tu sauras ranimer le père de la vie que des mains odieuses ont enchaîné.

LE SPHYNX, *de loin*. — O vaincu ! tu ignores le silence amoureux. Je passerai, en ricanant devant ta face grimaçante et je soufflerai vers toi des ardeurs fatales... Mon œil ne t'éclairera point, mes bras te meurtriront, car le vaincu ne peut aimer l'insondable.....

PROMÉTHÉE. — Viens, amant unique de la raison ! Ma défaite est digne de ton front si clair.

LE SPHYNX. — Je n'ai jamais chéri les fronts ridés ; et ceux qui pleurent et ceux qui enfantent me sont étrangers. J'ai l'horreur de toute démence. Et je n'aime point le bruit de la hache, ni l'œil assombri, ni l'âme impatiente.

PROMÉTHÉE, *d'une voix altérée*. — Qui donc osera parler à ma détresse ?

LE SPHYNX. — Ah ! ah ! Je plane dans l'infini et ma stérilité sublime m'éloigne des dieux... Quant à toi, héros ! frémis encore. Mais le jour où, magnifique d'effroi, tu auras semé tout ton sang et quand tes yeux terniront et que tu mépriseras tout geste et ces agitations, je reviendrai ! Dans ma pupille tu verras alors des feux inconnus et tu brûleras doucement et tu chanteras sans que ta lèvre remue et tu aimeras dans le silence où rien ne devient.

PROMÉTHÉE. — Cruelle destinée !

LE SPHYNX. — Je suis de ce qui demeure. Les fleuves qui passent, les dieux qui ordonnent et les titans qui créent insultent mon âme lointaine..... Je n'aime pas la brise et la tempête ! Je hais le nuage fuyant. J'abhorre tout murmure. Ce

qui se continue trouble ma stérile solitude et les échos me sont hostiles..... Mais viendra le jour où Prométhée m'aimera.

(La vision disparaît. L'obscurité peu à peu envahit la scène. Les Hespérides chantent doucement).

HESPÉRIDES. — Celui qui au delà des dieux domine l'infini a disparu. Il fuit les murmures, il fuit les échos, les mères l'effrayent et la semence le rend mélancolique.

Sphinx ! Sphinx ! Dieu stérile ! Dieu des dieux !... Tu passes... Dans les ténèbres bleuit ton tracé immortel... Mais aucun sage à l'œil ardent ne t'aimera et la fille dont le cœur tremble aura peur de toi..... Il fuit, il fuit le dieu des dieux, le dieu stérile.

PROMÉTHÉE. — La Raison n'a plus d'amis. L'Esprit n'a plus d'amants..... Je suis l'esclave des murmures..... Ah ! horribles échos... vous agacez mon cœur tourmenté..... Echos ! vaines sonorités de moi-même. Il a dit pourtant, le dieu des dieux :

« Tu viendras vers moi quand ta parole n'aura pas d'écho et quand tu chanteras sans remuer tes lèvres..... »

(Silence. — L'obscurité devient plus accentuée).

HESPÉRIDES et URANIES *chantent*. — Il est parti le dieu des dieux, le dieu stérile. Les échos le fuient et les semences le craignent.

Il est parti, le sphinx, le dieu stérile.

Et déjà à travers le monde tout frémit ; les bruits éclatent, les sonorités retentissent dans les monts et la roche tremble.. ..

Car il est parti, le dieu des dieux, le dieu stérile.

PROMÉTHÉE, *en murmurant*. — Il est parti le dieu des dieux et le héros gémit encore et ses bras rêvent des gestes altiers et son cœur se gonfle de sublime audace... Il veut agir encore ! Agir. . vivre... aimer... maudire.....

(Le théâtre est plongé dans l'obscurité. Devant le rocher on voit une douce lumière bleuâtre. Un vent léger siffle.)

LES URANIES, *dans l'ombre, chantent*. — Il faut partir vers les gouffres célestes ; c'est l'heure des danses sacrées. Dans les sphères, nous allons aimer.

LES HESPÉRIDES, *de même*. — Il faut partir vers les lieux ténébreux.. On entend déjà le souffle des coursiers d'Apollon. Les Hespérides pâlisent et se meurent. L'aube luit sur les confins de l'Océan...

LES HESPÉRIDES ET LES URANIES. — C'est le crépuscule ! Le bosquet sort des langes gris de la nuit. La vierge surgit, la terrible Gorgone, fille de la pénombre qui cherche la lumière du jour... Fuyons... Gorgone paraît... Fuyons....

(Dans une légère brume paraît Gorgone.)

HESPÉRIDES ET URANIES *se retirent lentement et annoncent d'une voix précipitée*. — Elles sont trois sœurs, cachées dans l'ombre froide. Plus loin que le soir et les étoiles, dans les régions glacées des ténèbres demeurent les trois sœurs à l'âme des nuits. Parmi elles, deux, aux fronts austères sont immortelles. Elles parent d'espérance les sombres abîmes. Seule, la Méduse est destinée à Hadès.....

Voici la fille mortelle des nuits sans étoiles qui, à travers le règne obscur répand sa langueur vivante.

Voici celle qui loin de la lumière se meurtrit et pleure...

(Elles disparaissent).

(Gorgone s'approche lentement, pensive et silencieuse, entourée de lueurs bleuâtres, vêtue de manteau pourpre, cheveux épars. Arrivée au milieu de la scène, elle s'appuie, enveloppée dans sa draperie, et murmure :

GORGONE. — Près des cimes, je traîne ma soif d'aimer et plus belle que les filles du jour en vain j'apporte à l'Eros mon sang. Les êtres que le soleil bénit fuient mon ombre et la maudite flamme me consume sans gloire.

Que je voudrais tressaillir dans l'étreinte ! Puissante, et en denil des destinées que les créatures m'envient, je voudrais dans les bras aimés pleurer doucement. Je voudrais... je voudrais arracher mon cœur guerrier, comme un flambeau le lever dans les cieux noirs et implorer : Venez, ô doux amants, venez aimables adolescents, venez dieux des bois, dieux des monts. La fille

mortelle languit et pleure. Accordez-lui l'étreinte et permettez qu'elle vous offre sa tendresse.

(Prométhée appuie sa tête contre le rocher et écoute avec enchantement).

GORGONE. — Nuit sévère, et toi ô jour étincelant, écoutez ma plainte amoureuse : cheveux épars et mains jointes, près des sources, je verse mes larmes. Contre la roche j'appuie mon front ardent. Les torrents portent mes soupirs et la caverne entend mes imprécations. J'appelle les mortels et les dieux. Lasse de ma virginité je gémiss, cependant que dans la nuit ricanent les étoiles et loin, près de la mer, l'aurore pâle me médit. Ah ! Ah ! Je suis lasse de mon cœur stérile. Mes flancs souffrent. Mes seins enflés de douleur pèsent. Qui prendra celle qui a l'ardeur d'aimer ? Qui recueillera Gorgone ? Echos, portez mes paroles et toi, brise du matin, aie pitié de ma langueur. Astres ! Eclairez avec douceur mes traits allumés afin que les yeux aimants puissent me contempler sans danger.

PROMÉTÉE. — Amante endolorie ! O errante de l'amour ! Sortie des ténèbres mystérieuses, tu effarouches les âmes du jour. Tes regards pleins de sombres feux où se reflètent les cieux vespéraux effraient. Mais le Titan, voué déjà aux Nuits, inquiet comme toi, de l'ombre fuyante, du bruit des eaux invisibles et du murmure des bosquets voilés de brumes, te dit :

Approche Méduse ! Je supplie l'amante farouche de me tendre ses bras au-dessus des gouffres. Tu es la messagère du royaume obscur ! et je suis déjà l'ennemi du jour. Viens, ô vierge ! Que nos épousailles fécondent ce qui fuit le soleil ! Si ton cœur sanglote, ma raison aussi s'égare... J'atteignis les cimes où le feu fleurit. J'approchai le soleil, je créai... Autour de moi, par ma pensée somptueuse a surgi la vie. Mais ce que la raison avait conçu, renia la paternité... L'esprit du Titan erre déjà dans les solitudes...

Je suis sur la cime... Rien pourtant n'apaise ma douleur. Je suis voué à la plainte solitaire. Les mains qui me caressent ont trop de douceur ; les yeux qui m'aiment pleurent trop souvent.

Mais toi l'austère Gorgone, tu sauras aimer les abîmes où se noie mon âme... Cœurs embrasés, main dans la main, nous descendrons sans frémir dans les profondeurs inexplorées de la vie. Guidé par ton bras aimant je ne reculerai devant aucun feu et les dieux de l'Olympe ne pourront plus exercer contre moi leur pouvoir odieux. A nous deux nous serons par la fatale loi consacrés à la nuit et au sanglot ! Et aucun dieu n'a encore changé les ordres du destin.

Et nous aimerons nos cœurs puissants que rien ne peut fléchir sinon la terrible solitude, la solitude de ton amour admirable, la solitude de ma raison intrépide.

LA GORGONE. — Qui es-tu ? Pourquoi ta voix est-elle si âpre ?

(Elle s'approche et regarde).

C'est le Titan que Zeus a enchaîné.... Le cruel destin veut que la larme cherche la larme et le malheur aime le malheur.

PROMÉTHÉE. — Amante des nuits, j'invoque mon sang pour mériter ta tendre amitié.

LA GORGONE. — Héros, fuis ceux que la tristesse couronne ! L'amitié ne peut être dolente et Gorgone déchirerait avec plus de cruauté ta chair que le vautour qui au soleil te dévore.

PROMÉTHÉE. — Approche-toi, merveilleuse ! Regarde mes yeux... Tu verras ta flamme... Approche-toi. Regarde ma bouche... Tu verras sur mes lèvres voler tes pensées !

LA GORGONE. — Ah ! voile-toi Titan ! Je ne veux pas contempler en toi mes malheurs... Sombre serait l'amitié de deux êtres blessés et il y aurait trop de haine dans notre tendresse.

PROMÉTHÉE. — Cruelle ! Qui nous aimerait sinon nous-mêmes.

LA GORGONE. — Non Prométhée ! Nous ne pouvons nous

aimer... Ta démente et la mienne cherchent la même sagesse... Nous nous heurterons... Nous souffrirons.

PROMÉTHÉE. — Parole pleine d'énigme !

LA GORGONE. — Impatients, nous nous blesserons, assoiffés de paix, nous nous haïrons.

PROMÉTHÉE. — Femme que le jour repousse, pourquoi nous condamner ainsi ?

LA GORGONE. — Ecoute, Titan, mes dernières paroles : la guerre à laquelle le destin nous oblige n'a point de beauté et de charme. C'est une lourde charge qui blesse notre raison. Troublés et solitaires, nous voudrions le calme bienfaisant et les simples désirs. La terrible Gorgone devant laquelle fuit ce qui a la grâce, aime la brise et les fleurs douces et les paroles qui s'envolent comme des papillons... Dans mon ardente solitude je rêve les mains douces d'adolescents, leurs amours sans portée et leur tendresse que le feu des ombres n'ait pas brûlé. Or, tu es déjà trop loin de l'éloquence qui berce ; ta parole fulmine. Tes lèvres brûlées me rappelleront ma douleur. Tes étreintes me feront penser à mes angoisses. Titan, tu t'approches vers moi comme on s'approche vers les gouffres... En tremblant, tu recueilleras mes caresses et tes yeux chercheront autre chose....

PROMÉTHÉE. — Vérité, tu me blesses.

LA GORGONE. -- Cependant, toi aussi, tu aimes la maîtresse que les immortelles douleurs n'ont pas atteinte.... Tu aimes Hesione au regard limpide et au front d'enfant. La douce Océanide en servante aimée calmera mieux l'ardeur de ton âme.... Ses mains frêles apaiseront ta chair endolorie.... Sa chevelure en t'enveloppant voilera les cieux et son babil te fera oublier mieux Zens et les combats....

Adieu ami... Je vais chercher les murmures des juvenceaux et leurs soupirs ardents...

(Gorgone s'en va. Prométhée tombe sur le rocher. La scène est vide.  
Prométhée se réveille).

PROMÉTHÉE. — J'ai rêvé ! J'ai entendu de terribles paroles... J'ai vu fuir Gorgone, Pan et Sphinx. Les grands maîtres des nuits sacrés m'ont abandonné en disant de justes paroles. Et d'autres aussi ont fui ! Ceux que le soleil de l'Olympe atteint ont eu peur de moi !

Le Sphinx et la Gorgone m'ont quitté... Je reste seul ! La guerre appelle la douleur ! La servitude doit souffrir ! Ah... Dans cette solitude je n'ai pas d'autre amie que ma propre souffrance.... Sur la cime il n'y a pas de paix... Cependant...

(Entre Hésione, cheveux épars et tombe aux pieds du rocher)

PROMÉTHÉE (*avec étonnement*). — Hésione ! Qu'arrive-t-il ? Que signifie cet effroi.

HÉSIONE (*se tait et sanglote*).

PROMÉTHÉE. — Parle ! J'ai l'habitude des désastres.

HÉSIONE. — Maître ! les êtres que tu as créés et pour lesquels tu souffres, m'ont chassé pour ne pas désobéir aux ordres de Zeus.

PROMÉTHÉE. — Misérables !

(*A suivre*).

---

# BEETHOVEN

de BOURDELLE



Il y a un an, en 1902, dans une fête intime, quelques amis parmi lesquels le colonel Picquart, offrirent à M. Risler, le maître musicien, le *Buste de Beethoven* fait par Bourdelle.

M. Schuré prononça à ce propos l'allocution suivante :

Vous avez tous reconnu dans ce buste la tête pensive et tragique du grand Beethoven que Richard Wagner appelait tout simplement le Roi.

L'œuvre que vous admirez est dûe au ciseau de M. Bourdelle dont tout le monde connaît le groupe épique de *La Guerre*.

Le sculpteur, le maître de la maison et quelques amis se sont rassemblés pour offrir à Edouard Risler un souvenir digne de lui, en témoignage de leur sympathie et de leur admiration pour son magnifique talent....

Ce don d'un sculpteur à un musicien, d'amis enthousiastes à un artiste illustre, est à la fois l'acclamation joyeuse d'une jeune renommée et un grand symbole.

Ce n'est pas sans raison que le sculpteur et les amis ont choisi la grande image de Beethoven pour la placer au foyer d'Edouard Risler.

Je suis certain qu'en la regardant, il s'oubliera plus d'une fois et que ces longues rêveries lui suggéreront mille pensées imprévues et toujours bienfaisantes.

Dans sa carrière de musicien que nous souhaitons à Risler longue, aussi glorieuse que possible, puisse ce buste lui rappeler souvent la fête charmante que nous célébrons aujourd'hui en son honneur et qui se confondra alors avec l'aurore de sa jeunesse et de sa gloire.

Puisse-t-il le conforter dans les luttes et les épreuves inséparables de la vie, en lui répétant la pensée des amis fidèles dont je suis ici l'humble interprète, à savoir que, parmi les belles choses de la vie, une des plus belles est l'amitié vraie, surtout lorsqu'elle se fonde comme ici sur la communion dans un haut idéal.

Motle, l'éminent chef d'orchestre allemand, devant cette puissante évocation de Beethoven en bronze, fut tellement frappé qu'il resta longtemps silencieux, admirant la pieuse image du grand maître.

Des amis que ce sublime saisissement d'artiste a ému, offrirent à Motle le même buste de Bourdelle. M. Motle aurait même dit qu'il n'existait pas en Allemagne une évocation aussi exacte et aussi sublime de l'auteur de la *Pastorale*, que ce Beethoven de Bourdelle est le vrai Beethoven des musiciens.

L'œuvre de Bourdelle — le Beethoven — avant de passer par les fourches caudines des confrères a trouvé des amis et des admirateurs parmi ceux qui vivent le plus le *Roi* de la musique — les virtuoses.

Cette admiration peut être des profanes en sculpture, mais certainement des connaisseurs en fait de personnalités musicales, est déjà par elle-même une preuve suffisante que le buste de Beethoven, par Bourdelle, recrée avec exactitude la figure du maître.

L'art d'évocation n'est pas une histoire rétrospective. Il ne consiste pas seulement dans la reconstruction juste de la vie telle qu'elle fut, mais aussi telle qu'elle est devenue à travers le temps.

Un artiste, devant un modèle vivant, devine son avenir, ses probabilités, son épanouissement en bien ou en mal que la figure recèle déjà pour un œil savant. Devant le modèle mort, figure historique d'un ordre quelconque, il s'agit non seulement de reconstruire les traits exacts, mais ses traits modifiés par le temps : siècles, années, heures. Du reste, comment pourrait-on procéder autrement ?

Beethoven que nous connaissons n'est pas seulement le

Beethoven mort, le 25 mars 1827, à 5 heures 45 minutes du soir, le Beethoven à 40 ans ou celui de la IX<sup>ème</sup> ou même de la I<sup>re</sup> *Symphonie*.

Il est le Beethoven entier, avec toute son œuvre, toutes les vibrations de son être pendant sa vie. C'est aussi le Beethoven posthume, le maître pleuré par des amis intimes, regretté par de braves cœurs, déchiré par des chacals qui se sont jetés sur sa dépouille. Il n'est même plus seulement le musicien, mais aussi le créateur de la vie. Depuis le jour de sa mort, Beethoven reprend son existence dans l'humanité. Il apprend la technique aux uns, la tendresse aux autres. Il évoque l'action héroïque, le rêve. Il inspire les romantiques, berce les symbolistes, flatte les naturalistes. Wagner vécut sur lui. Berlioz puisa des indications dans son œuvre. Joachim, Geloso, Riser, l'ont pénétré sous une forme nouvelle et le révèlent aux hommes plus frais et plus amical.

L'iconographie de Beethoven, la statuaire du maître, par une plastique particulière, par l'analyse, par les procédés de peinture ou de sculpture, souvent par intuition, parfois par raisonnement, doivent reconstruire à la fois Beethoven vérité et Beethoven symbole. Il faut que ses contemporains ressuscités par quelque miracle puissent s'arrêter étonnés devant l'image de Beethoven et dire : comme il a grandi !

Il faut aussi, qu'à notre tour, dilettantes, critiques, musiciens, sculpteurs, peintres ou littérateurs, nous puissions ressentir la beauté et la vie que nous avons puisé durant tout un siècle dans l'œuvre du maître.

Enfin, il faut aussi que cette œuvre, vraie et légendaire, corresponde à l'art qui l'évoque.

Le Beethoven en ode, en peinture, en sculpture ou en hymne doit représenter le Beethoven vrai et symbolique, resplendissant de beauté grâce à l'exaetitude de tous les arts dont on le fait participer.

L'artiste, selon la vision, saura s'il est mieux en pierre, en bronze ou en marbre, en camaïeu ou en couleur, en vers libres ou en alexandrins.

Si la science de l'artiste est exacte, si sa vision est juste et son jugement vrai, nous aurons l'évocation de Beethoven, géant de la volonité musicale, maître de la joie, de la paix et du sourire éclos parmi les éclairs et dans la sobre mélancolie.

Telles sont les exigences que nous aurons devant la statue ou le buste du roi des sonorités.

Un aperçu succinct de l'œuvre de Beethoven, plein de lacunes certainement, mais suffisant pour notre étude nous permettra d'apprécier si le Beethoven de Bourdelle est le vrai Beethoven, homme et symbole, musicien et créateur de la vie, ombre et chair !



# BEETHOVEN

---

Né à Bonn en 1770, Beethoven a eu le spectacle des grandes énergies du siècle : Napoléon qui a suggéré plus tard l'Héroïque, les géants de la Révolution, Goethe, Mozart, Gluck, Haydn. La force active sous forme d'élan patriotique de Fichte, un grand mouvement national secouait le peuple allemand. Chacun se sentait unité et puissance. Le dix-neuvième siècle fut dès ses débuts le siècle des énergies. On avait sous les yeux, la formidable vision de Bonaparte et on s'inspirait de l'exemple. On était loin des restrictions sociales ou des fantaisies philosophiques du dix-huitième. On voulait être soi-même, une énergie. L'humanisme et l'amitié universelle resserraient les liens entre les nations, malgré les luttes entre Etats. Partout naissaient des héros qui menaient les destinées. Beethoven réalisa à merveille le type de son époque.

Son physique déjà fait croire à une énergie puissante, effrénée où la tendresse et la vigueur se confondent, où l'ordre et la passion semblent se marier.

M. Victor Wilder a tracé dans sa si intéressante étude sur Beethoven un tableau de Beethoven au physique, que nous transcrivons textuellement : <sup>(1)</sup>

Une tête musculeuse, haute en couleur, dont les traits frustes étaient accentués par les stigmates de la petite vérole ; sur le crâne, solide comme la voûte d'une cathédrale, la végétation touffue d'une chevelure rétive et désordonnée ; le front largement épanoui, des

(1) Victor WILDER : *Beethoven*. Paris, Fasquelle, éditeur, 1899, p. 186-187. Voici du reste l'iconographie de Beethoven :

yeux étincelants, dont la flamme vous pénétrait avec le frisson que donne l'acier; le nez épais et palpitant des fauves; la bouche ferme et bien close, meublée pourtant de dents éblouissantes, et le menton carré, reposant en sa force sur la triple spirale d'une cravate blanche, dans laquelle le col était emprisonné par la mode.

Quant à sa stature, nous savons pertinemment que ce grand homme était d'assez petite taille, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne. Mais son apparence était celle d'un homme fortement bâti. On sentait sous la fermeté des chairs une charpente solide, trahissant ses puissantes attaches par l'épaisseur des articulations. Ses jambes s'appuyaient sur le sol avec la massivité des colonnes, et ses doigts gros et poilus, si lestes à courir sur le clavier, étaient carrés par le bout et écourtés comme si on les avait coupés au tranchant de la hache.

Le physique répondait au moral.

Beethoven a eu dans sa vie tous les éléments nécessaires pour purifier une grande force, pour abattre un simple talent. Tel qu'il était, il ne pouvait que devenir un génie ou finir misérablement.

Son grand génie c'était l'amour effréné de la vie que rien ne lassa, une vigoureuse constitution qu'aucun malheur ne rebuta.

Il a adoré la nature, la joie, les rires. Il aimait les chants d'oiseaux, les douces campagnes, les belles femmes.

Il a aimé, sans trêve, irrémédiablement. Lancé dans la société élégante de l'aristocratie viennoise et du monde des

Selon Schindler il existe quatre portraits d'après nature :

1) Insignifiant, fait au commencement du siècle.

2) 1819, dû au pinceau de Schimon (se trouve dans la bibliothèque royale de Berlin).

3) En 1821 par Stieler : Beethoven vieilli et fatigué.

4) 1823, par Waldmuller.

En 1802, une miniature par Hornemann (reproduite dans le volume de M. Wilder); en plus, en 1815, par Maehler; un portrait par Haeckel, plus de cent dessins, dont le plus répandu, celui de Kloeber, un par le français Letronne, de 1814; un dessin de Ruelle; une médaille frappée à Paris, en 1829, par Gatteaux; un par Jaeger; une lithographie de 1841 par Teycek, dont un exemplaire se trouve dans la collection de M. Lamoureux; un masque fait en 1812 par Klein, et un par Danhauser, 28 mars 1827, sur le mort. Il a un monument à Bonn (1845) par Haehnle; un à Vienne, par Burnbusch, et une statue récente par Max Klinger.

théâtres. Il a aimé Eléonore von Breuning, Bobette de Keglwitz, Juliette Guicardi, Thérèse Malfatt, Amélie de Sabald, Bettine Brentano et quelques-unes en plus !

Cependant, favorisé des Muses, Beethoven n'a pas su violenter la pudeur pour posséder la femme. Son amour profond faisait de doux rêves. Il n'osait agir. Il idéalisait ses passions et les soumettait à la grande loi harmonieuse qui domine son art. Aussi ses amours passent-ils vite. Les admiratrices dont il a éveillé les cœurs allaient autre part chercher des vaillants plus aptes aux conclusions nécessaires.

Presque toutes, elles finissaient par le mariage. On aurait dit que la passion de Beethoven favorisait l'hyménée de ses Dorothées. Eléonore, Bobette, Juliette, Amélie, Bettine abandonnent ce génie inapte à préciser l'amour.

En effet, à la douce âme rêveuse de vierge allemande Beethoven donnait assez de vertige pour frémir, trop pour attacher à lui.

Le maître souffrait de cette fatalité qui, malgré tout, obligeait Vénus de le fuir.

Au moment où il compose *La Pastorale*, il apprend le mariage de Thérèse Malfatti. Il écrit : « Pauvre Beethoven ! Il n'est point de bonheur pour toi dans ce monde ; dans les régions d'idéal seulement tu peux trouver la paix et le bonheur ».

Avec le temps, la souffrance devient plus saine. L'artiste sait déjà la fatalité peser sur lui. Il se soumet à sa loi ; il essaie même de la dominer. Ainsi plusieurs années plus tard, en 1811, il parle déjà autrement à Bettine Brentano qui lui annonce son prochain mariage : « Donc vous allez vous marier, chère Bettina ; peut-être même, à l'heure qu'il est, l'êtes-vous déjà. J'aurais voulu vous voir encore une fois avant cet événement, mais puisque cela ne se peut, recevez mes souhaits : que tout le bonheur dispensé par le mariage se répande sur vous et sur votre époux. Après cela que vous dirais-je de moi ? Plaignez ma destinée ! S'il me reste encore quelques années à vivre, j'en rendrai grâce au Très-Haut

comme de toutes les choses, heureuses ou malheureuses. qu'il m'a envoyées ».

La mélancolique fatalité de son génie éblouissait le monde qui après avoir vécu à ses sources, allait meilleur continuer sa route égoïste. Mais autre chose encore éloignait Beethoven de la vie. C'était sa surdité dont les premiers signes apparaissent après la *Première Symphonie*.

Peu à peu, elle est devenue un mur entre lui et l'univers. Il fallut que la vie devint sonorité par des voies mystérieuses autres que l'oreille; son infirmité l'effraie, cependant que la nature chante pour lui.

Il percevait des silences grandioses. Il méditait. Souvent il restait indécis. Un jour, fatigué par l'immense solitude que son mal a créée, il fit son testament, tout en annotant sa *Deuxième Symphonie*.

Cette page émue et douloureuse, écrite en pleine campagne en 1802 à Heiligenstadt, révèle toutes les richesses de bonté, de tendresse et de passion de son être

« Vous qui me croyez plein de fiel et de haine (1), vous qui me faites passer pour un misanthrope, combien vous m'accusez injustement! Vous ne connaissez pas les raisons secrètes qui me donnent ces fâcheuses apparences. Mon cœur et mon esprit m'ont incliné vers la bienveillance dès mes plus tendres années, et le désir d'accomplir de grandes et nobles actions m'a toujours possédé. Songez que, depuis six ans, je suis atteint d'une maladie incurable, aggravée par l'ignorance des médecins. D'année en année, j'ai vu s'effondrer mes espérances, et, loin d'arriver à conjurer le mal, je vois s'augmenter chaque jour une infirmité sans espoir, dont la guérison durera pour le moins de longues années, si elle n'est tout à fait impossible.

« Venu au monde avec une âme ardente, un tempérament sensible, et fait, en un mot, pour les relations de la société, j'ai été contraint de bonne heure à m'enfermer dans l'isole-

(1) Trad. WILDER (voir volume cité plus haut, p. 178).

ment, à passer mon existence dans la solitude et la retraite.

« Parfois j'ai voulu lutter contre les difficultés de ma situation, mais, dans cette triste expérience, je me suis toujours heurté contre les inconvénients de mon infirmité, et pour tant il m'était impossible de dire à ceux qui m'entendaient : « Parlez plus haut, criez, je suis sourd ».

« Pouvais-je faire l'aveu de la faiblesse d'un sens qui devait être plus parfait chez moi que chez tout autre, et qu'en effet j'ai possédé dans un tel état de perfection que peu d'artistes peuvent se vanter d'avoir eu l'ouïe aussi fine et aussi délicate ! Non ! Non ! je ne le pouvais pas ! pardonnez-moi donc si vous me voyez me retirer à l'écart, lorsque j'aurais tant de satisfaction à me confondre dans vos rangs ; c'est une double affliction pour moi d'être obligé de me confiner dans la solitude et de voir interpréter ma conduite dans un mauvais sens. Il n'est plus possible au malheureux de se distraire dans la société des hommes, de prendre part à leurs conversations élevées, à leurs épanchements ; seul, toujours seul ! A moins qu'une impérieuse nécessité ne me force à sortir de mon isolement, je passe ma vie dans la solitude comme un proscrit, et si le hasard me conduit au milieu des hommes, tout aussitôt je me sens saisi d'une anxiété mortelle, en pensant que je m'expose à dévoiler les secrets de ma surdité.

« Je viens de passer six mois à la campagne sur les conseils de mon savant docteur, qui m'a recommandé de beaucoup ménager mes oreilles. Son ordonnance concordait entièrement avec les dispositions actuelles de mon esprit.

« Pourtant mon goût naturel pour la société m'a parfois entraîné à violer mes résolutions. Mais comme j'avais bientôt à me repentir ! Quelle tristesse et quel découragement, lorsque, par exemple, je ne pouvais percevoir les sons d'un chalumeau champêtre ou la voix du pâtre que d'autres entendaient distinctement résonner dans le lointain ! De telles expériences me jetaient dans un profond désespoir, et peu s'en est fallu que je n'en finisse avec l'existence. L'amour de mon art a seul pu me retenir sur cette pente fatale. Il eût été

criminel, me semblait-il, de quitter ce monde sans accomplir la tâche qui m'a été imposée ; et c'est ainsi que je me raccrochais à cette misérable existence, si misérable, en effet, que grâce à mon impressionnabilité, je passe, en un rien de temps, de l'état le plus calme à la situation la plus lamentable.

« La patience, voilà la seule ressource qui me reste. De la patience, j'en ai et j'en aurai, je l'espère, jusqu'au jour où il plaira à la mort inexorable de trancher le fil de mes jours. Mon état s'améliorera, peut-être ; peut-être aussi ne s'améliorera-t-il pas ; n'importe, je suis résigné ! Mais à vingt-huit ans, se réfugier dans cette indifférence philosophique n'est pas chose facile, pour un artiste moins que pour tout autre.

« O mon Dieu ! ton regard de là-haut, pénètre dans les profondeurs de mon âme ; tu connais mon cœur et tu sais, n'est-ce pas, qu'il ne respire que l'amour des hommes et le désir du bien !

« Et vous tous, qui lirez un jour ces lignes, vous verrez que vous m'avez injustement accusé : et si ces feuillets tombent alors entre les mains d'un malheureux comme moi, il se consolera peut-être en voyant mes efforts pour m'élever, malgré les obstacles et malgré les cruautés de la nature, jusqu'au rang des esprits et des artistes d'élite.

« Pour vous, mes deux frères, aussitôt que je serai mort priez le docteur Schmidt, s'il existe encore, de faire la description de ma maladie. Publiez sa note avec ces lignes que voici ; peut-être en lisant ces deux pièces le monde se réconciliera-t-il avec l'innocent qui sera dans la tombe.

« De mon côté, je déclare ici que je vous constitue les héritiers de ma petite fortune.

..... Et maintenant je suis prêt, je vole au devant de la mort sans regrets, malgré la dureté de ma destinée, mais je ne voudrais pas qu'elle vienne avant qu'il m'ait été permis de donner la pleine expansion à mes facultés artistiques. Pour-

tant, quelle que soit son heure, je l'accueillerai avec joie, car elle me délivrera d'une souffrance sans espoir. Oui, viens quand tu voudras, ô mort ! Je t'attends sans faiblesse.

« Adieu, ! ne m'oubliez pas tout à fait après ma mort. Je mérite que vous me gardiez un souvenir et que vous pensiez à moi lorsque je ne serai plus, car j'ai pensé, moi, pendant toute ma vie aux moyens de vous rendre heureux. Soyez-le !

« LOUIS DE BEETHOVEN ».

L'enveloppe portait encore cette inscription mélancolique :

« Je vous dis donc adieu et d'un cœur bien triste hélas ! La dernière espérance que j'apportais ici, celle d'arriver à conjurer le mal dans une certaine mesure, elle s'est envolée avec les feuilles flétries de l'automne.

« Tel je suis venu, tel je m'en vais. Mon courage même, qui me soutenait encore pendant les belles journées d'été, m'abandonne maintenant.

« O Providence, fais luire un dernier jour de bonheur sur ma tête ! Depuis si longtemps déjà je suis étranger à toute joie véritable ! Quand donc, ô mon Dieu, quand pourrai-je encore me sentir heureux au milieu de la nature et de la société des hommes ? Plus jamais peut-être ! Ah ! ce serait trop cruel ».

Ce testament fut retrouvé après la mort de Beethoven parmi ses paperasses. Il est une page éloquente de ce cœur endolori. On y voit ouverte la grande route de souffrance, d'angoisse et d'humiliation que Beethoven a parcourue jusqu'à l'heure fatale de sa mort. On sent aussi, malgré la détresse, les préoccupations très hautes et les troubles d'un artiste devant l'œuvre à accomplir.

Plus Beethoven s'avancait dans la vie, plus la mélancolie devenait aiguë et l'amour attendri.

Il n'est plus le fougueux romantique, ni le rêveur des sous-exquis.

Obligé de chercher en lui-même ses motifs de musique, il soumet tout à la loi de la sagesse et de la science. Il comprend sa solitude. Il sent autour de lui les gloutons qui se nourrissent de son génie : protecteurs souvent méprisants et autoritaires, femmes alanguies, éditeurs rapaces, famille guettant tout effort de son art pour en faire de l'argent.

Lui, superbe, ne sachant même pas les quatre règles d'arithmétique, ébloui par la lumière, noie ses tristesses dans la mélancolique joie. Son art acquiert des nuances si douces, des transpositions si pieuses et savantes qu'en l'écoutant on conçoit que les choses n'existent que par leur amitié qui malgré les souffrances recèlent la paix solide des statues égyptiennes.

Les paroles de Berlioz à propos de la première symphonie s'appliquent à son art et à sa personnalité mûrie déjà : « à entendre ces divers instruments qui se disputent, des parcelles d'un motif qu'aucun d'eux n'exécute en entier, mais dont chaque fragment se colore ainsi de mille nuances diverses, on croirait assister aux jeux féériques des gracieux esprits d'Obéron ».

Jusqu'à sa mort, il garda ces maximes que Champollion-Figeac avait copiées sur un temple égyptien : « Je suis ce qui est. Je suis tout ce qui est, ce qui a été, ce qui sera. Nulle main mortelle n'a soulevé mon voile. — Il est par lui-même et c'est à lui que tout doit son existence ».

Son être entend les murmures de la vie. Il voit tant de beauté éclore. Il veut la ressaisir et la reconstruire. Son art c'est la magnifique recherche d'une âme passionnée dans l'univers, qui ne livre pas sans combat ses secrets. Il est plein de nuances dans la *Première Symphonie*, qui lui appartient malgré les influences de Mozart et de Haydn. Il est léger et tendre dans sa deuxième. Il surgit plein de feu et de force dans la troisième qui le travaille depuis 1798. Les sonorités solennelles, les appels héroïques à d'immenses luttes souvent se prêtent à une vision de mélancolie et de beauté simple. Parfois les ondes sonores se lèvent comme des bri-

sants, autour d'un roe où il paraît rêver. Et alors naît une note douce et aimable, un sanglot imperceptible, une larme. Puis de nouveau la tempête reprend. Le chant funéraire retentit, si rude et si poignant et enfin dans l'infini tout s'apaise. Mais Beethoven revient encore vers la douce tristesse. Il reprend le drame plus profond que la personnalité, le drame de la tendresse; de la pensée, du doute même, c'est la quatrième en *si bémol*, ce *chant* de Francesca di Rimini en musique, comme le dit Berlioz.

Cette version que sans doute a nourri la III<sup>e</sup> se précise merveilleusement avec la V<sup>e</sup>, en *ut mineur*. Ce n'est plus déjà un drame en musique, la personnification de l'action. C'est le rêve de soi-même, plus profond que celui de la IV<sup>e</sup>, plus savant aussi. C'est la langueur et la douleur, l'effroi et l'amour. C'est aussi la passion, la déification de la vie et le chant plaintif.

Voici Beethoven formé! Il a compris son génie. Il a souffert. Il a modulé sa propre passion.

Sa vision s'élargit. Il fait *La Pastorale*, ce chant le plus pur et le plus païen qui existe jusqu'à nos jours. Il ne fait pas de peinture musicale. Il rend le charme et la force de la nature, jusque dans ses rudesses et sa fraîcheur immortelle. Le maître certes a écouté le murmure des forêts et des vents. Il a entendu les oiseaux et les éthers chanter. Dans l'immense vertige de la vie universelle, il y a cependant une ordonnance sacrée, quelque chose de fatal et d'irrésistible.

« C'est ici, dit-il à Schindler, que j'ai écrit la scène *Au bord du ruisseau*; les loriot, les cailles, les rossignols et les coucous l'ont composée avec moi..... Le loriot! demande Sehlinger..... Oui, le loriot c'est le véritable compositeur, les autres ne sont que des fareurs ». Et il eita le motif principal du *sol majeur*.

Dans les symphonies précédentes la fougue est savante, mais malgré les nuances, aventureuse et dramatique. Dans *La Pastorale* c'est déjà une vision profondément tragique à la façon grecque. Beethoven ne se contente plus d'exprimer

les détails infinis de sa vision, il cherche sa synthèse et son résumé ! Il sait soumettre la vision à la loi, l'art à la sagesse. Les hasards s'évanouissent, l'artificiel disparaît ; à l'atmosphère des sons il ajoute l'atmosphère de leur harmonie, une enveloppe fluide. Son motif essentiel n'est pas le leit-motif, une répétition souvent insuffisante du mouvement musical, un résumé parfois superficiel. Le motif de *La Pastorale* c'est la clef de voûte, une donnée mathématique, presque fictive et sur laquelle tout repose, qui rend à tout son expression, sa forme et sa vie.

Cependant, après cet effort, l'abattement momentané reprend l'artiste. Le génie veut de nouveau redescendre dans la vie. Il est déjà résigné à ses malheurs ; il aime les hommes comme il aime la nature : en êtres impersonnels qui attendrissent. Il fait la *Septième symphonie* qui, selon Weber, rend Beethoven mûr pour les petites maisons et la VIII<sup>e</sup> savante, variée en motifs, riche de sonorités, pleine de recherches et d'analyse.

Beethoven, après ces symphonies, une série de sonates et quatuors, après son *Coriolan* et *Prométhée*, est arrivé à l'âge mûr. Il grave sur ses tablettes les paroles de Sturm : « Voici l'automne de ma vie. Je veux être semblable à ces arbres féconds qu'il suffit de secouer pour en faire pleuvoir les fruits mûrs et savoureux ».

Il commence à annoter la IX<sup>e</sup>. Une buée de tristesse entoure sa vie. Les amis sont dispersés. Le mal s'aggrave. Les femmes qu'il a aimées ont leurs devoirs à elles. Chacun de ceux qu'il a chéris est préoccupé de sa propre vie, de sa propre immortalité.

Le génie pourtant a besoin de se donner. Ce n'est plus l'amour qui charme les rêves du maître mais la paternité, paternité matérielle, ce qu'on appelle dévouement et devoir.

Après les tempêtes et les passions, quand une puissante individualité a bien aimé et s'est manifestée suffisamment, elle a besoin de se concentrer, de marcher avec certitude, de cultiver un jardin à elle où on ne cueille que des émotions pré-

vues et douces. « Tu es heureux ! écrit-il en 1814 à Amanda, tu as des enfants, c'est une joie qui ne m'est sans doute plus réservée..... Hélas ! ma destinée ne me permet pas de goûter ce bonheur. Je vis triste et solitaire dans cette grande ville de Vienne, loin de tous ceux que j'aime et qui pourraient m'aimer ».

Les circonstances l'aident. Son frère mort, il devient tuteur de son neveu.

Il écrit à Wegeler : « Tu es époux, tu es père ! moi je n'ai pas de compagne, mais je suis père aussi ! »

La mère de son protégé Charles s'oppose à cette tutelle, Beethoven est obligé de plaider.

Dans un de ses cahiers de conversation de 1818, Beethoven a noté ses sentiments sur cette lutte pour la paternité.

« O mon Dieu ! mon rempart, ma défense, mon seul refuge ! Tu lis dans les profondeurs de mon âme et tu sais les douleurs que j'éprouve lorsqu'il faut que je fasse souffrir ceux qui veulent me disputer mon Charles, mon trésor ! Entends-moi, Etre que je ne sais comment nommer, exauce l'ardente prière du plus malheureux de tous les mortels, de la plus infortunée de tes créatures ».

Mais comme en amitié et en amour les mécomptes bientôt l'accablent. Son neveu ne l'aime pas. La solitude s'égare jusqu'au sanglot. Cependant l'âme se concentre. Déjà même le procédé du motif essentiel ne suffit pas. Le maître s'approche vers Dieu. Les rides se purifient, son regard se calme et devient plus insondable. Il rêve la paix entre les sons qu'il a conquis et la voix humaine. Il fait la symphonie avec chœurs. La science domine complètement les expressions musicales. C'est déjà un temple antique avec portiques et frises, seulement la divinité est accueillante et la nef ouverte à tout le monde. La IX<sup>e</sup> avec l'*Ode à la joie ou à la liberté*, transcrite non seulement résume *La Pastorale*, l'*Héroïque* et la V<sup>e</sup> mais donne une ampleur inconnue à l'ordonnance musicale. Un chant naît d'un rêve, une mélodie éclot parmi les sonorités, les instruments marient leurs motifs variés. Tout

entonne un hymne à l'univers, qu'on chanterait dans un temple à voûte découverte, au bord de la mer frémissante, en plein soleil ardent et ami.

Mais l'art définitif de Beethoven, l'âme de son âme, le parfum de son sang et de sa passion, c'est le *Quatuor* en fa majeur *opus* 135 et surtout l'*Adagio lento assai il Cantato tranquillo*, son chant du cygne. Ce *quatuor* résume en les solennisant la finale de la V<sup>e</sup>, l'*Ouverture de Léonore*, adagio et finale de la IX<sup>e</sup>..... Là toute agitation et toute souffrance ont disparu. Les sons ne traduisent plus tel ou tel état d'âme. Ils ont acquis leur existence à eux, plus pure que jamais, plus pure que le rêve, une émanation divine du soleil enluminé, des prairies odorantes, de toute l'humanité en marche, une vision enfin qui fait penser à une Joconde, à une statue d'Égypte, à une légende de Fakir. Et c'est aussi la personnalité purifiée de Beethoven.

Le maître est devenu comme dit Goethe dans une lettre à Bettina précis et lumineux. « Quant à lui apprendre quelque chose, ce serait pure prétention de ma part ; son grand génie le guide et les éclairs de son génie lui montrent tout en pleine lumière, alors que nous sommes assis dans les ténèbres et que nous savons à peine de quel côté va se montrer l'aurore ».

Ce témoignage de l'Olympien est significatif. Des générations d'artistes ont fait de Beethoven le symbole du malheur et de la souffrance. Son infirmité, ses aventures amoureuses, ses rapports avec la famille, ses embarras d'argent, tout a contribué à créer cette légende, qu'on a essayé plus tard de corroborer par l'œuvre musicale du maître.

Nous avons vu que l'œuvre symphonique a eu des visées plus hautes que la peinture de la douleur. Les sonates et les opéras non plus ne prétendent pas au sanglot.

Au contraire, la joie, la paix, la gaieté simple s'annoncent dans *La Pastorale*. La vie héroïque comprise à la façon homérique, joyeuse et douloureuse, sublime et naïve, c'est l'*Héroïque*.

La *Symphonie en ut mineur*, malgré les accents de mélancolie est surtout une belle page passionnelle. Quant à l'admirable IX<sup>e</sup>, c'est la vie pure où tous les excès sont chassés, douleur ou gaieté, et où il n'y a qu'un hymne de joie suprême.

On ne peut non plus incriminer comme douloureuses l'*Ouverture de Coriolan*, *Prométhée*, *Léonore*, ou les sonates. Ces œuvres sont trop complètes pour être des généralisations d'un sentiment exclusif. On peut concevoir chez les musiciens secondaires comme Schubert ou Chopin des sentiments exclusifs. Mais chez un géant comme Beethoven aucun sentiment ne souffre au détriment d'un autre, comme aucun instrument n'étouffe un autre instrument, ni un motif un autre motif.

Beethoven était en art réellement épique. Il a tracé l'épopée de l'énergie, avec toutes ses péripéties, mais d'une énergie sûre d'elle-même, accueillante même pour les erreurs et les malheurs.

La surdité, cette infirmité que les âmes sensibles ont pleurée, qui a tellement ému Beethoven, au fond n'a fait que purifier son art. Comme d'autres, il était impressionné facilement et distrait par des sonorités de hasard. La surdité fermant ses oreilles aux bruits a rendu ses conceptions presque mathématiques. Tout ce que les autres sens recueillaient se sublimait en tons tracés de sa main. Son imagination chevauchait sans frein. Mais pour devenir musicale, elle se soumettait à la loi du rythme, au nombre. C'est ainsi que Beethoven fut contraint à l'art de la sagesse et de la méditation, qu'il chassa tout hasard de ses conceptions musicales, et que son imagination si débridée dans la vie fut soumise aux lois strictes dans ses créations.

Voici pourquoi ses œuvres, vues même à travers Czerny paraissent vivantes et solides.

De même que la surdité en l'éloignant des bruits le soumit au dieu de la musique, sa passion forte et vertigineuse, en éloignant de lui les âmes charmantes et frivoles, anima le

rhythme, donna du mouvement à la phrase et surtout contribua à créer ces sonorités si savantes et si nuancées qui chez un autre deviendraient froides et pédantesques. Sa solitude de plus en plus irrémédiable eut la souffrance comme prétexte et l'art comme motif. L'âme essentiellement harmonieuse et très exacte de Beethoven n'a pas pu subir les inconséquences de la vie comme elle n'a pas pu subir les beautés accidentelles. Elle devint solitaire et méditative pour mieux accoupler les tons et pour créer des vérités certaines, des axiomes sagaces.

Beethoven échevelé est une erreur d'optique. Beethoven douloureux est un être amoindri. Il a souffert certes ! Mais croyez-vous que cela importait et qu'il traînait ses appétits trompés dans son art.

L'être volontaire, l'énergie pure de l'âme musicale, Beethoven sourd et malheureux n'a rien à faire avec Niobé. La maternité musicale n'était pas atteinte et il le savait. Il a pleuré parce que les héros doivent savoir pleurer. Il a souffert parce qu'un grand génie doit connaître la souffrance.

Cependant la vie personnelle si tragique qu'elle fût a toujours dominé la douleur, malgré les sanglots qui parfois éclataient.

Beethoven était comme l'âme des mondes selon les philosophes panthéistes ou la coupe de Graal selon la légende. Il a recueilli toutes les activités, toutes les passions pour les transformer en œuvres d'art. Il était comme le chêne séculaire.... La vie a abattu feuilles et branches; le chêne cependant se dresse solitaire, méditatif, comme une statue pour reflleurir grâce à sa sève vigoureuse, à son amour ardent du soleil. Beethoven fut ce chêne. Tous les incidents de sa vie aboutissaient chez lui à un sentiment profond de joie inaltérable, aux évocations musicales qui purifient la souffrance et relèvent la douleur.

Dans une lettre à Bettina Brentano il parle de la façon suivante de lui-même : « Moi je suis Bacchus, qui pressure pour les hommes le nectar délicieux.

« C'est moi qui leur donne cette ivresse de l'esprit et quand elle a cessé voilà qu'ils vont pêcher une foule des choses qu'il rapportent avec eux sur le rivage. Je n'ai pas d'amis. Je suis seul avec moi-même, mais je sais que Dieu est alors plus proche de moi, dans mon art que des autres. J'agis sans crainte avec lui parce que j'ai su le reconnaître et le comprendre. Je ne crains rien non plus pour ma musique. Elle ne peut avoir de destinée contraire. Celui qui la sentira sera à tout jamais délivré des misères que les autres traînent après eux ».

Nous terminons sur ces paroles de Beethoven notre esquisse plus qu'insuffisante. Il s'agit de voir maintenant comment se présente dans l'œuvre de Bourdelle ce sage éclos parmi les éclairs.

---

# La Statuaire de Beethoven

PAR

Emile BOURDELLE

---

Bourdelle frappé un jour par quelque symphonie a voulu évoquer la grande figure de Beethoven. A grands traits, avec fièvre il modèle en 1888-89 son premier Beethoven (voir premier hors texte).



1<sup>re</sup> Estampe originale du BEETHOVEN,  
par BOURDELLE, 1891-1900.

Il ne connaît comme image qu'un dessin de Beethoven par Ingres. Le poing, en cariatide de génie soutient le front enpli. Beethoven songe et le rêve semble affiner ses traits. Ce-

pendant la masse des cheveux pèse. Le front est bourrelé par les pensées. Il écrase les yeux, creuse les joues, atténue la puissance du menton. L'ensemble a l'air presque aimable. La méditation atténue les accidents de la face. La figure semble disparaître, noyée dans une vision. Beethoven subit son



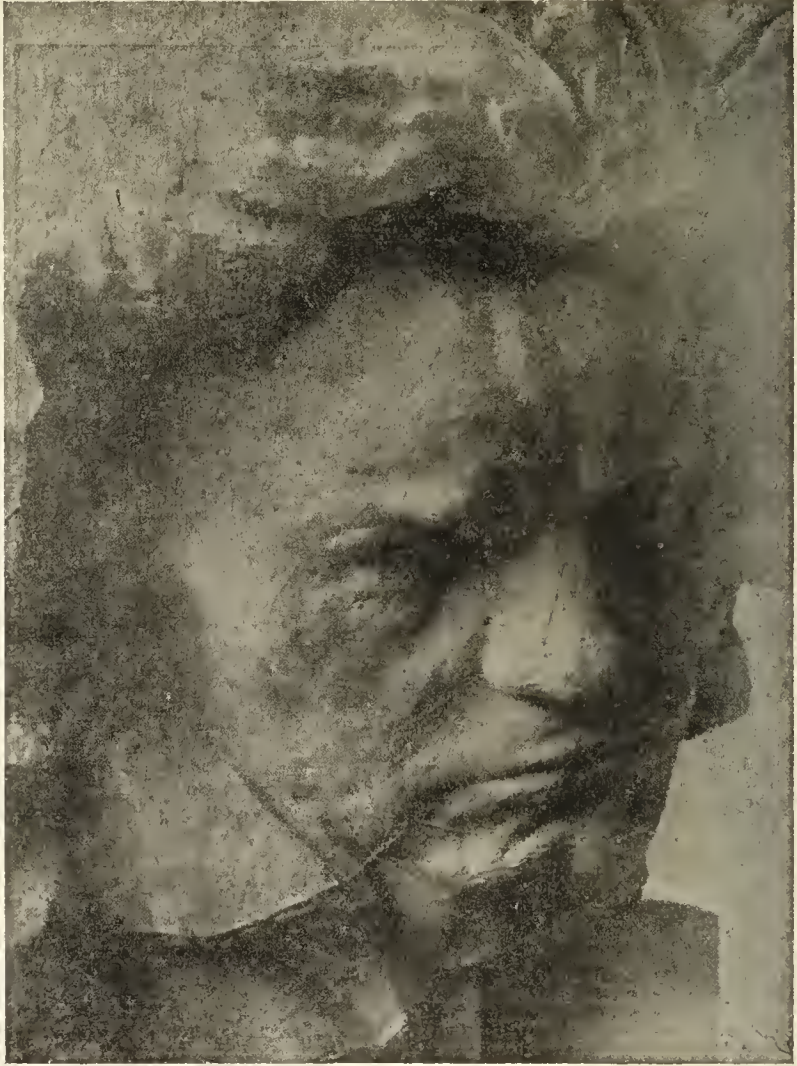
2<sup>e</sup> Sculpture de BEETHOVEN, par BOURDELLE, 1890.

propre génie qu'il paraît encore ignorer dans sa complète floraison.

Cependant le sculpteur n'abandonne pas Beethoven. Il travaille à ses *Combattants* (1), fait des bustes solides, et de

(1) Monument des Combattants de 1870, inauguré en 1902, à Montauban.

charmants pastels. Mais la vision du héros de la musique l'attire; souvent, il revient à ce grand visage, il arrange un plan, éclaire une surface. En 1890 il fait un nouveau buste (voir p. 45). Le rêve est déjà atténué. Le front est découvert,



3° Sculpture du **BEETHOVEN**, par **BOURDELLE**, 1891-1900.

un œil à peine indiqué, mais le menton se pose puissant, les cheveux s'envolent pleins de vie. Le mouvement domine déjà le rêve. On croit entendre les premiers accents de la troisième.

Enfin en 1891 il pose un Beethoven solide (voir page 46). Tout vit déjà, portant les menaces et les éclairs. Le front découvert médite des pensées difficiles. Il est solide et têtue. Il brisera l'enveloppe, mais il saura ! Les grands plans s'annoncent lumineux et lourds. Ne portent-ils pas la tempête ? Ne doivent-ils pas la diriger ? Mais l'œil médite. Une profonde douleur l'éclaire, ce pendant que les joues creusées de longs sillons semblent conduire plutôt les colères que les larmes. Toute la tendresse est dans ses yeux, toute la désolation dans ses joues et sa grande lumière dans son front. Mais cette figure est construite ; ne flotte pas dans les airs. Le solide menton a repris ses droits. Il est la base volontaire sur laquelle se dessine sa bouche tenue. L'ensemble est très lumineux et très émouvant. C'est le Beethoven de la symphonie *Héroïque*, c'est aussi l'amant de Léonore qui prévoit ses malheurs et veut pourtant vivre et créer un art solide. Il semble dire comme Dieu : j'entends et je veux !

La douce méditation du Beethoven de 1888 a disparu. C'est la même figure certes, mais quelle différence de conception !

En 1888, Bourdelle voyait Beethoven concentré dans son rêve, pris par lui. Sa tête lui pesait et le poing soutenait le fardeau.

En 1891 Beethoven agit déjà. La volonté éclaire ses traits. Ses cheveux s'envolent portant le feu, mais l'œil attendri rêve ; le front domine et le menton puissant attache. La figure est déjà composée. On entend le chant funèbre que la bouche murmure, tandis que l'œil pense aux beautés amicales et que sur le front la méditation a posé sa couronne.

Dans ce buste de passion et d'activité la grande surface du front, forme l'enveloppe. C'est la valeur du visage, sa lumière concentrée. Mais la matière domine encore. La pensée n'a pas dompté la forme. Tout est lumineux parce que tout est expressif. Mais tout ne porte pas encore sa propre lumière. Les bosses jettent des ombres. Les sillons accumulent les rayons. L'air circule partout. On sent que le héros évoqué est sublime et qu'il a encore à gravir la montagne.

Ce Beethoven est d'une exactitude merveilleuse comme analyse. Il a conquis les suffrages des musiciens. On l'aime, parce que dans la vie souvent on aime les intentions plus que les réalisations. Or Beethoven de 1891 créera. Il le veut ! Il hypnotise par ce désir de dompter les forces pour chanter la gloire d'Apollon.



5° Sculpture de **BEETHOVEN**, par **BOURDELLE**.

Bourdelle a conçu ce masque en 1891. Mais il revenait souvent vers lui. Il sentait que sa forme était déjà juste, que l'ensemble était exacte. Pour plus de vérité, le cou et les oreilles sont faites d'après le modèle. Cinq ans plus tard le sculpteur ajouta cette fougue des cheveux qui se pose ainsi comme complément, comme émanation de la force concentrée

Enfin tout fut mis sur socle en 1900.

Il fallut ce travail de patience et de recherche pour rendre si vivante l'œuvre. Bourdelle y est parvenu non seulement

en creusant dans la matière des raccourcis et des synthèses, mais encore en l'éclairant par de grandes surfaces, par des valeurs secondaires. Il y a quelque chose de visionnaire dans ce buste. On a l'impression que Bourdelle a vu plus que le fameux masque du mort, qu'il a causé avec Beethoven, qu'il a regardé. On dirait qu'ils se sont rencontrés dans l'atelier



2° Estampe originale BEETHOVEN (sanguine), par BOURDELLE, 1891-1900,  
D'après sa 4° sculpture.

solitaire, à peine éclairé, où le héros de la musique, las de la journée est venu se reposer un instant dans un milieu d'amitié et de méditation.

Le secret de cette attitude pleine de vie que le sculpteur lui

a donné vient d'une inspiration heureuse qu'il a eue pour mieux le sentir.

Cette inspiration, la voici :

Tout en creusant ce buste, l'abandonnant pendant des mois, y revenant, le sculpteur a fait en 1891-1900, deux sanguines d'après le buste de 1891 (voir pages 44 et 49), que j'ap-



Peinture BEETHOVEN, d'après la 2<sup>e</sup> Sculpture,  
par BOURDELLE, 1901.

pelleraï volontiers le buste à chevelure, à cause de l'attention qu'il a attachée à cette partie. Beethoven a posé pour Beethoven. La sanguine ténue et subtile a permis de pénétrer plus profondément dans la chair. Elle a soufflé de la vie dans les narines, dans les yeux. Par des traits fins, des écrasements

voulus, Bourdelle est arrivé à reconstituer Beethoven. Il a vécu avec lui. Aussi quand en 1901 il entreprend le *portrait de Beethoven peint*, il possède déjà son sujet. Il connaît ses œuvres à lui, les deux masques (1), le buste enveloppé de



Grand Masque de BEETHOVEN, 4<sup>e</sup> étude, par BOURDELLE, 1901.

rêve, le buste à chevelure. le buste éclairé par le front et que la tempête agile. — Par l'ébauchoir il a pénétré les surfaces,

(1) Voir Iconographie plus haut.

les rides, les traits, la sanguine a consolidé les lignes; ramassé les traits; l'œil est devenu plus lumineux et plus profond. La peinture finie au mois d'avril 1901 donne Beethoven plus maître déjà de lui (voir p. 50). — La couleur a rendu les synthèses de la sanguine plus variées. Sur le front un monde de lumière et d'ombre grouille. Sur la face se pose le fardeau de génie, la volonté réfléchie qui répand la grâce solennelle autour de la bouche, sur le nez charnu. Autour, les couleurs écrasées, le jaune, le pourpre, illuminent la figure qui semble naître comme parmi les feux de l'aurore naît le soleil! A la même époque Bourdelle fait l'immense masque de Beethoven « ivre de génie et de puissance » (voir p. 51). Le front est gros d'orages. La bouche est crispée, l'œil grand ouvert éblouit, le nez palpite féroce, vainqueur; le menton semble frémir. C'est l'énergie vive, la force qui emporte, la tempête qui déforme. Arrivé à cette forme de l'extase analytique, le sculpteur n'avait que deux chemins : soumettre aux lois les forces déchainées ou arrêter tout effort. Au-delà de ce masque il n'y a que deux issues : le néant et l'ordonnance. Le maître sculpteur a choisi l'ordonnance et inauguré une nouvelle sculpture qui dompte l'analyse furieuse du style de Michel-Ange et rend plus sévère la grâce de Donatello.

Voici un long parcours terminé! Le buste à front découvert a remué la passion, la douleur, l'énergie et la volonté. Les sanguines ont permis d'atténuer certains traits, d'aplanir les surfaces. La peinture a obligé de créer de nouvelles incidences, des nuances nombreuses.

Le sculpteur, de plus en plus dominé par le sujet semble suivre à la fois la destinée de la matière et de Beethoven.

Quand il attaque le nouveau masque de Beethoven, il consolide ce feu du génie; de nouveau il lui ferme ses yeux. La figure s'allonge (voir p. 48). Le front découvert perd les bosses et acquiert des sillons. Il semble doucement descendre sur la face, envelopper la bouche, le menton, les yeux. Les cheveux ne s'emportent plus. Ils surplombent le génie

comme la couronne domine l'arbre. Cependant les sourcils sont froncés. Une surface dure encore surplante le nez. Elle concentre en elle les rayons d'où part toute cette vie. Il y a déjà un grand silence dans ce buste. Il s'approche de la sculpture éginétique. La lumière paraît par nuances imperceptibles. Elle n'écrase plus aucun coin de la face. Seuls, les



5<sup>e</sup> Sculpture du **BEETHOVEN**, par **BOURDELLE**

sourcils semblent comme des rênes diriger l'ordonnance des traits. Sur le front pèse une touffe de cheveux écrasée. La crinière c'est déjà l'atmosphère de ce géant, qui repose sous son ombre. Elle éclaire les traits perdus, aggrave la solennité de la méditation, atténue la rudesse des sourcils (voir p. 53).

Mais ce qui semble surtout juste et beau dans ce buste c'est la nouvelle conception de Beethoven (voir page 46). Combien de sculpteurs se seraient contentés de la première épreuve ! Les maîtres vulgaires de l'art sculptural seraient heureux d'évoquer la douce ombre de génie, une pastorale de



6° Sculpture de BEETHOVEN, par BOURDELLE, 1902.

rêve. D'autres, cherchant parmi les hasards et la science, la lumière tourmentée des creux et des pleins, la chair passionnelle, analytique et qu'une grande surface du front unifie,

n'oseraient dépasser le Beethoven à front découvert (voir p. 46). La passion débordante, la méditation et la tendresse résumées dans l'envolée si vivante de la crinière les satisferaient.

On pourrait discuter le procédé, admettre ceci, rejeter cela. Quant au sculpteur il s'arrêterait devant une œuvre finie comme expression, mais certes n'ayant pas atteint l'apogée sculptural que le modèle offrait.

Bourdelle n'a pas voulu atteindre cette limite facile.

Après avoir cherché dans la peinture et dans le pastel des indications, il revient à la glaise. Mais maintenant il connaît déjà à merveille les plans. Son Beethoven se concentre. Tel incident a disparu, un autre à peine visible autrefois est devenu un plan principal. Entre le menton, le front, le nez et les joues s'étend un ret invisible qui unit les traits, les synthétise. On ne peut pas dire : c'est le Beethoven qui émeut ou le Beethoven qui veut ! Ici c'est déjà l'être qui réalise ! Agit-il ? A-t-il agi ? Agira-t-il ? Vaines questions ! Ce buste a figé la volonté humaine dans la matière. Cette volonté est humaine et cela suffit. Elle peut réaliser ou rêver, agir ou ne pas agir ! Mais elle est l'essence et le parfum de la vie. Les ignorants ou les savants, les musiciens ou les sculpteurs, les foules et les solitaires sont obligés de s'arrêter et de dire : « Celui-ci est un homme. Ces traits expriment l'action, le rêve, la douleur, tout ce que nous avons et que nous connaissons. Mais il y a là-dedans quelque chose de plus : une sévère ordonnance, une solidité et une résistance que nous n'avons pas. Il y a quelque chose de Dieu et de la nature, du soleil et de la terre, du ciel et de l'amante : une volonté enfin qui se dompte, qui se contemple et qui mène les destinées ». Je crois qu'une telle vision est plus profonde, plus sculpturale et plus exacte. Ce Beethoven peut resplendir pendant des siècles. Tous ceux qui vivent et qui regardent en seront émus, chacun pour sa propre vérité.

Mais certes l'apogée n'est pas atteint. Après ce Beethoven agrandi pour l'Exposition de 1902, voici un autre an

mois de novembre de la même année (voir p. 54 et le deuxième hors texte), avec les yeux qui s'ouvrent déjà et les sourcils qui, avec plus de douceur administrent le royaume des traits. On sent déjà presque un sourire éclore sur la bouche. Il semble s'inviter sur le coin des lèvres. Le front chargé de pensées mûries et de certitudes est calme. L'ombre qui court sur la face hésite, s'atténue et bientôt disparaît. Les cheveux même n'osent plus ni dominer



Dernier Dessin du BEETHOVEN, dite du « Clair de Lune »  
par BOURDELLE, 1903.

ni éclairer. Ils voudraient à leur tour se déployer en boucles amicales et variées. Ils ne lancent pas le feu. Mais comme le laurier sur le front du héros et le casque sur la tête du guerrier ils ajoutent un peu de mystère, un peu d'incertitude et un peu de mélancolie.... Car il ne faut pas que tout soit lumière ! ni que tout soit ombre. Beethoven si humain et si pénétré par le rythme profond de la vie a eu la certitude comme tout héros doit l'avoir. Mais il connaissait aussi la

beauté de l'ombre et le charme de l'inconnu. Les cheveux, une ride, un plissement de chair disent que rien d'humain ne lui était inconnu, mais qu'il a su comme un dieu des Grecs dominer les vagues de la vie et les soumettre à la loi. Lui, le grand guerrier rêvait la paix. Il faut que sa statue l'annonce. Sa bouche douloureuse sourit pourtant. Le poids de ses cheveux indociles ne lui pèse pas. Il aime tout et il ne veut rien méconnaître. Cette étape n'est pas encore la dernière.

Bourdelle a fait son dernier dessein de Beethoven, en communion avec les forces, les orages, la nuit, les vents, les étoiles et noyé dans la douce lumière du clair de lune (voir p. 56). Il rêve aussi une statue de Beethoven, la statue, expression lumineuse de cette figure domptée par la beauté, éclairée par la paix qui naît parmi les éclairs. Il le voit debout, appuyé contre le rocher blanc et méditant devant l'infini, la mer éblouissante, les vastes champs de blé, les prés verdoyants, le ciel.

Ainsi nous avons suivi pas à pas l'éclosion de l'idée d'une statue. Bourdelle a commencé par Beethoven meurtri par le rêve, emporté par la passion et, après avoir cueilli ses indications dans la peinture, dans le dessin et le pastel, il s'achemine à la conception primordiale de la statue : résumé dans des traits synthétiques des éléments essentiels.

Voici pourquoi l'œuvre de Bourdelle est de premier ordre ! C'est l'unique figure de Beethoven, qui existe jusqu'à nos jours et qui tout en restant amicale avec la nature évoque le créateur de la IX<sup>e</sup> dans toute sa splendeur : le sphinx éternel de la vie ; l'homme, qui adouci par les lumières sages et par la bienveillante bonté écloses dans les solitudes et parmi les douleurs, apporte quand même à Athéné un sourire et à Aphrodite une offrande.

Mécislas GOLBERG.

---

# DE L'ESPRIT DIALECTIQUE

---

A Madame Cécile DE JONG.

..... C'est par l'amitié que vit la beauté.

Pourquoi cette loi inflexible ? Ne peut-on pas créer la beauté sans l'amitié ?

Certes, les créateurs ne manquent pas. La beauté facile trouve des maîtres nombreux qui la dominent et la livrent à leur tempérament. Est-ce de la beauté ?...

Prométhée a volé le feu. Prométhée a eu des regrets.

Zeus l'a enchaîné. Depuis ce temps que de titans ont volé des étincelles !

Néron méprise la foule. Petrone joue avec des cendres. Jésus accuse et menace. Derrière lui se traîne le cortège d'hérétiques : saint François, Lutter, Calvin, Loyola. Parfois c'est Manfred qui sanglote, ou Cid, ou Don Juan. Parfois on n'ose plus pleurer et Tartufe devient si humain ! Il arrive que le cœur du voleur divin tremble. C'est alors que Michel-Ange broie le marbre et évoque des grimaces sublimes, que Lamartine pleure ou Rodin rêve d'horribles visions de l'homme déchaîné et faible. Shakespeare aussi apporte sa brutale colère, décrit la somnolente rêverie d'Hamlet, chante la pénible douceur d'Incogène. D'autres tourmentent le burin comme Durer, fuient parmi les ombres pour trouver la lumière comme Rembrandt, maudissent comme Delacroix, rêvent et sanglotent comme Wagner. Est-ce de la beauté que toute cette colère, renforcée par les malédictions et les souff-

rances. Sophocle et divin Racine, et vous Montaigne, Gluck, Gœthe, Vinci et toi, maître parmi les maîtres, Platon, que pensez-vous de ces tortionnaires de nos cœurs ?

Je crois que Zeus a eu raison malgré tout. Oui ! Zeus, brutal et si lointain est plus divin qu'eux. Prométhée n'est qu'un déclassé parmi les dieux. Pourquoi voler l'étincelle ? Il faut conquérir le brasier. Il faut aussi savoir faire jaillir l'étincelle. La violence ne sied pas à ceux qui créent. Elle ne sert que les corps meurtris et la raison affaiblie. Il faut être barbare pour l'aimer : le Grec du III<sup>e</sup> siècle, le Romain de l'époque prétorienne, le Chrétien, le Germain, l'esclave.

La beauté est folle de sagesse. Elle est plus pauvre que le dieu de l'amour, plus prodigue que le soleil, plus savante qu'Athénée. Ses caprices créent des mondes, des mondes-anadyomènes, ceux qui surgissent. Ses sourires déplacent les destinées.

Que ferons-nous, en effet, livrés à notre propre morale ou à la rude intelligence de la fatalité ? Nous serons plus désolés que le Sphinx et plus cruels que Cacus. Nous livrerons nos cœurs aux inutiles révoltes et nous dépenserons notre souffle sans magnificence.

Cependant la beauté adoucit les lois fatales. Elle est l'ordonnatrice des âmes humaines et des corps célestes. Elle est même plus divine que Dieu, plus grande que l'immortalité. La beauté est la raison d'être de ce qui est infini et durable. Elle est tout : un souffle, une brise, une tempête. C'est aussi la lourde tristesse et la douce aménité. C'est parfois l'éternité, parfois le papillon.

Pour la sentir, il faut l'aimer. Le démon de Socrate a assagi le Silène. La justice la dirige. La mesure conduit vers elle.

L'ordre apaise. Le désordre flatte et rend l'âme orgueilleuse. Pour être digne de la vie et pour créer la beauté il faut aimer l'amitié qui naît de l'ordonnance. Toutes les beautés futilles, les beautés de violence et de morale s'évanouissent devant l'œuvre

de l'amitié. Les gentils sonnets, les douces mélodies, les mesquines philosophies deviennent ternes.

On finit à travers tant d'efforts et si peu de gloire d'entrevoir la justice.

C'est le commencement du durable et du beau. Qu'importent, en effet, tous les prophètes des foules et de la renommée? Affables, ils ignorent l'amitié, généreux ils ne connaissent pas l'amour. Ils dépouillent les statues impérissables et ils élèvent des statues aux dieux faciles. Ils sont bavards. Ils crient à l'injustice. Leurs maîtresses n'aiment pas leur sang. Ils jouent aux Prométhées! Mais voici que devant eux passe un groupe sombre d'amis. Ils vivent noblement. Ils s'aiment et ni la prodigalité ni la sagesse ne leur sont pas étrangères

Les autres voilent la lumière et compliquent les courbes de la destinée. Ceux-là, au contraire, livrés à l'amitié — première servante de la beauté, mettent de l'ordre dans la vie. Leurs œuvres, rares pourtant, car toute civilisation n'en compte que pour un siècle, éclairent les foules et donnent du courage aux solitaires. La beauté qu'ils évoquent est sortie du sang que la sagesse guide. Elle est la paix et l'unité. C'est la beauté des grandes époques et des peuples immortels.

Toute forme naît dans le cœur humain. Le sentiment oriente l'esprit créateur.

Or, il y a trois états du sentiment général de la personnalité qui déterminent la vie, la passion, l'action et la sagesse, la forme affective, la forme morale et la forme esthétique.

Ces trois formes se résolvent dans l'amour, la gloire et l'amitié, qui sont trois puissances spirituelles entre lesquelles se débat la raison qui n'est que leur infime expression.

THÈME (le mode des philosophes)

FORME

ORDONNANCE

Passion

Affective

Amour

Action

Morale

Gloire

Sagesse

Esthétique

Amitié

L'être vivant est caractérisé par son thème, sa forme et leur ordonnance.

La personnalité, vouée à la passion comme thème, envisage les événements sous la forme affective : plaisir ou douleur.

Le plaisir et la douleur, contradictoires comme sentiments, ont des origines identiques et ne diffèrent que par le moment psychologique. Toute douleur a comme contre-pied le plaisir. De tout plaisir naît la douleur. Ces sentiments, comme éléments prédominants de la vie psychique, ont pour base l'organisation particulière de la personnalité.

En effet, pour envisager les événements qui affectent la conscience, au point de vue du plaisir ou de la douleur, il faut que les idées et les sentiments soient confus. Il faut aussi qu'ils ne puissent pas dépasser l'impression immédiate et qu'ils la subissent à tout instant. De cette façon la cenesthésie est entièrement soumise à la sensibilité. Seuls, les êtres passionnés ont cette forme de la vie. Toute leur existence n'a pour thème que la passion, qui est la négation continuelle, la recherche infinie, la faim que rien ne rassasie, la soif inassouvie. Ils attendent ce qui viendra et ce qui dure les lasse.

Ils chevauchent à la recherche de leur chimère. Ils la subissent entièrement et leur vie ne peut être ordonnée que par l'émotion de douceur qui les repose de leur inquiétude.

C'est à cause de cela qu'ils aiment profondément et que l'amour coordonne leur vie.

L'amour est leur forme de penser et de créer. Ils ne peuvent pas vivre en contemplation ou par devoir. Ces êtres que seul mène le sang fournissent à la vie le sang. Dociles aux forces de la nature, ils continuent la nature. Eux que la matière domine, admirable et immortelle, la continuent à la gloire de l'espèce et de la forme.

Ils sont les fécondateurs. Ils renouvellent la race.

Par le plaisir et la douleur, ces deux formes primordiales de

la vie naturelle, ils organisent l'existence. Ils se cherchent ; ils se devinent ; ils s'aiment, hommes et femmes. Ils ont une tradition acquise et immuable de la beauté fécondatrice ; ils représentent dans l'humanité et dans l'univers les éléments créateurs. Ce sont les charpentiers de ce qui devient.

Grâce à leur sensibilité, la vie se continue et les formes nouvelles deviennent plausibles. De façon que la passion donne à l'existence le pouvoir d'être mieux, d'être autre chose...

A côté des passionnés, se placent les actifs qui accouplent les énergies et organisent les passions et les idées. Ils cherchent les conditions nécessaires à la substance vivante ; ils broient la matière informe, l'adaptent à la vie. Eux enfin établissent les classements et les gradations des énergies. Ce sont, en un mot, des volontaires.

Le thème de leur personnalité est de susciter des événements, en coordonnant les pensées et les forces. Ils étudient la nature et font de la science. Ils étudient les hommes et font la guerre. Ils étudient la pensée et font de la métaphysique.

En tout, ils recherchent la manifestation de la matière, qu'ils affinent par des moyens rationnels.

Les êtres vivants, les faits de la vie, tout ce, enfin, qui pénètre dans la raison par les sens, est soumis, chez les volontaires, à la loi du supérieur, à l'hérarchie. Ils créent des valeurs et des entités : force, matière, dieu, âme, vertu, vice, péché.

Ils ne voient pas, à l'instar des passionnés, le côté immédiat de la vie. Ils mesurent les faits selon les lois de la volonté, et dans tout événement cherchent quelque règle générale.

Au nom de l'idée à *priori*, ils nivellent les faits et les classent.

Ce sont, par conséquent, des êtres dont le thème se manifeste par la forme intellectuelle restreinte et violentée. Ils sont essentiellement moraux et leur activité aboutit à la notion du devoir.

*Le devoir, c'est la déterminante de l'action.*

Toute déterminante de cette catégorie est la résultante des

termes particuliers, la moyenne d'ordre moral qui diffère de la moyenne d'ordre arithmétique par son caractère à la fois concret et abstrait. La moyenne arithmétique est basée sur l'addition et la division, selon les unités qui participent à sa formation.

Elle ne peut jamais dépasser la somme des valeurs qui la constituent.

La moyenne d'ordre moral est basée sur l'addition des valeurs déjà réduites par le choix et dont l'expression formelle est plus abstraite que l'expression réelle. Ce sont déjà des unités supérieures. Leur moyenne est obtenue non par l'addition et la division, mais par la soustraction et la multiplication : réduire les valeurs en les généralisant. De façon que la moyenne d'ordre moral dépasse la somme des valeurs déterminantes.

Le devoir englobe les activités, unifie les forces diverses, identifie les ordres et réduit les valeurs expérimentales.

L'action, en aboutissant à la morale, exprimée par la notion du devoir, n'envisage plus les faits au point de vue passionnel.

L'ordonnance de l'action et de la morale est le résultat des généralisations et des principes abstraits, grâce auxquels l'activité — fait d'ordre expérimental — et la morale — fait d'ordre rationnel aboutissent à un fait à la fois concret et abstrait, général et particulier. Ce fait, participe de la durée et de la valeur, du connu et de l'inconnu, du fini et de l'infini. Selon l'orientation de l'activité il s'exprime par l'idée de la purification (éternité) ou par celle de l'immortalité, qui sont les deux formes de la gloire, c'est-à-dire de la valeur à travers le temps.

Le monde moral a besoin de la notion de la durée pour résumer les réalités dont les signes réels sont au-dessus des signes abstraits, pour exprimer cette addition extravagante dont la somme est supérieure aux éléments qui la composent.

La gloire, l'éternité et l'immortalité sont du domaine moral. Selon ce mode de vivre, la personnalité dépasse la conscience de la personnalité. L'unité est au-dessus de l'idée de l'unité. Il

existe entre eux le rapport analogue à celui du cercle et du carré qui y est inscrit. Entre les deux, il reste toujours un élément impérissable : l'infini.

L'éternité c'est la durée infinie et immuable, c'est la forme maximum de l'ordre moral. C'est aussi sa forme la plus fruste. L'immortalité c'est la même notion plus les nuances. C'est le temps qui a son sujet, c'est à la fois la forme et le fond. L'action aboutit à l'immortalité parce que tout effort a des effets et se continue en s'approchant de plus en plus à la forme idéale. L'action fait partie de l'éternité, parce que tout ce qui existe en participe. L'éternité est l'expression statique de la durée morale ; l'immortalité est son expression dynamique.

Le devoir est le principe nécessaire de l'immortalité et découle de la notion même de l'éternité. Il existe par l'éternel et aboutit à l'immortel.

C'est par lui que la forme idéale se crée à travers les efforts les plus variés, à travers les activités à causes multiples.

Par le devoir à la gloire voici le principe *sine qua non* du monde moral. Au nom de ce principe, on mutilé le monde réel et on idéalise l'esprit. Pour le rendre plus universel, on restreint la personnalité. Pour que rien ne se perde, on établit comme limite l'indéfini : éternité ou immortalité.

Grâce à elles, la personnalité restreinte se manifeste chaque fois sous des formes si variées qu'elle finit presque par se manifester entièrement.

Cependant le monde de l'action que la gloire coordonne et qui repose sur le devoir est au-dessous du monde réel de l'action. Il utilise les données de la passion, en les diminuant. La passion personnalise la vie. L'action morale la dépersonnalise. Les notions qu'elle crée sont entachées par ces restrictions.

(A suivre).

---

Le Gérant-Éditeur : ALBERT WOLFF.

---

Alençon-Paris. typographie et lithographie LECOQ et MATHOREL.



La Demencia, unipolar  
de los dos polos  
de la mente. El uno es el  
delirio, el otro es la  
fuerza de la voluntad.  
El uno es el delirio, el otro es la  
fuerza de la voluntad.  
El uno es el delirio, el otro es la  
fuerza de la voluntad.  
El uno es el delirio, el otro es la  
fuerza de la voluntad.